

L'Exécuteur [208]

– L'as noir de Washington

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



L'AS NOIR DE WASHINGTON

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**L'AS NOIR
DE WASHINGTON**



PROLOGUE

À travers l'optique de visée nocturne, le visage de la « cible » apparaissait en très gros plan, et l'on pouvait voir une petite veine palpiter sur la tempe du congressiste. La distance n'était que de cent cinquante mètres depuis la gueule du silencieux jusqu'au bureau d'Arnold Ferris. Pour un tireur d'élite, c'était un simple travail de routine.

Installé derrière une puissante carabine Remington 280, Kurt Howlett avait préalablement inspecté le bureau qu'éclairait à présent une unique lampe de travail à réflecteur chromé. Aussi facilement que s'il s'était trouvé dans la place, il était même parvenu à déchiffrer le titre du rapport dont Ferris avait entamé la lecture : « W.T.C. Connections. »

Bougeant légèrement, le congressiste annota un feuillet, se passa une main lasse sur le visage avant de tourner la page qu'il lisait. Il était 1 h 10 du matin et cela faisait plus de quatre heures que le politicien se concentrait sur ce dossier au contenu lourd de conséquences. Il ne pouvait s'en détacher, comme hypnotisé par sa lecture et, parfois, marmonnait en sourdine, émettait de petits grognements.

Kurt Howlett ôta un instant son œil du viseur télescopique pour porter devant ses yeux une paire de jumelles de nuit. La vision plus large qu'il obtint le rassura. La villa somnolait tranquillement, lumières éteintes. Seule la fenêtre du bureau, à l'étage, délimitait une tache jaune légèrement diffuse.

Pendant quelques secondes, l'écho d'un jet décollant de Washington Airport, roulement de tonnerre atténué, mangé par la nuit immense se fit entendre. Le tueur respira profondément, posa les jumelles sur l'appui de la fenêtre avant de placer de nouveau son œil contre le caoutchouc du viseur. Le congressiste occupait toujours la même place, semblant statufié derrière sa table de travail. Peut-être s'était-il assoupi.

Les doigts du tueur serrèrent la crosse de la carabine. Malgré l'air froid de la nuit, il sentait la sueur sourdre sur son visage et entendait distinctement les cognements durs de son cœur. Comme chaque fois qu'il accomplissait un meurtre, naissait en lui un sentiment étrange,

mélange d'excitation sensorielle, proche du désir sexuel, et d'exacerbation mentale. L'impression d'une lime passée sur ses nerfs à vif. Mais ses mains ne tremblaient pas. C'était au contraire cet état d'extrême tension qui opérait en lui la concentration indispensable pour toucher au but. Et il n'avait jamais raté sa cible.

Lorsqu'il eut conscience d'avoir atteint cet état particulier, Kurt Howlett serra plus fort la crosse contre son épaule, commença à replier doucement son index sur la détente.

Un papillon de nuit virevolta en flou dans le rond du viseur, entama une danse macabre, comme piégé dans l'axe mortel. Howlett suspendit son mouvement. Son doigt devint poisseux sur la languette de métal et son cœur martela plus sourdement sa poitrine, comme un piston emballé expédiant à grands coups du sang bouillonnant dans sa tête devenue douloureuse. Des gouttes de sueur brûlante jaillirent de son front, s'insinuant dans ses sourcils tandis que le papillon sortait du champ de visée.

C'était maintenant ou jamais. L'intersection des réticules se figea deux centimètres à gauche de l'oreille du congressiste. Une pression d'une infinie douceur sur la détente. Le recul violent de la Remington. Le bruit négligeable de la balle, bloqué par l'énorme silencieux.

Mais, une fraction de seconde plus tôt, Ferris s'était redressé. Sa tête était sortie du cadre. Le tueurregistra le passage du projectile à travers la vitre en un trou net et ridiculement petit, ainsi que l'impact sur le mur du bureau. Sans même réfléchir, mû par un réflexe professionnel, il fit dévier le canon du flingue de quelques dixièmes de millimètres pour retrouver le visage étonné de Ferris. Les yeux du politicien s'agrandissaient dans le tunnel de visée. D'un geste rapide, l'assassin manœuvra la culasse de son arme pour faire monter une seconde cartouche dans la chambre et tira immédiatement. Il examina l'impact, et ça n'avait rien de beau à voir. Le haut du crâne de Ferris venait de disparaître dans une affreuse projection de matière cervicale, son buste s'affaissant lentement sur l'acajou du bureau.

Une jouissance insurmontable s'empara alors de Howlett qui tira coup sur coup les six dernières cartouches du magasin avec un rictus qui s'élargissait à mesure que le corps du congressiste se déchiquetait sous l'impact des gros projectiles.

Lorsque le percuteur frappa à vide, le tueur essuya avec sa manche la sueur qui lui coulait dans les yeux, engagea un nouveau chargeur de huit cartouches, incendiaires celles-là, et manœuvra le levier d'armement. Les huit projectiles chuintèrent, vomissant leurs charges de phosphore qui, à l'impact, se répandit dans la pièce, embrasant instantanément les dossiers, rougeoyant sur la moquette, atteignant les rideaux et rongant les meubles.

Quelques secondes plus tard, des flammes s'élevèrent en crépitant, dansant une sarabande folle. Le brasier s'étendit très vite tandis que Kurt Howlett dévissait le canon de la Remington et le silencieux, plaçant ensuite les trois parties de l'arme dans un sac en cuir qu'il suspendit à son épaule. Il eut un regard satisfait autour de lui, s'assura une dernière fois qu'il n'oubliait rien dans cette chambre de motel louée une semaine plus tôt, avant de quitter la pièce et disparaître dans l'obscurité.

Une Mercury de location l'attendait un peu plus loin, sur l'allée centrale desservant les cottages disséminés le long du Fleuve Potomac. Il s'y installa avec un grognement satisfait, lança le moteur et démarra en direction du Memorial Bridge. Peu après le cimetière d'Arlington, il stoppa la Mercury sur une aire de dégagement et composa sur un portable un numéro correspondant au centre-ville. La carte prépayée était neuve, utilisable une seule fois, par prudence.

— C'est fait, déclara-t-il sommairement dans l'appareil avant de relancer le véhicule sur la chaussée.

Il se rendait dans un clandé d'Alexandria. Une putain à cinq cents dollars entamerait à peine le gros paquet de fric qu'il avait palpé pour son contrat. C'était toujours ainsi : Howlett se payait systématiquement une fille après chacun de ses contrats. Une sorte de rituel macabre à la suite duquel les flics de Washington retrouveraient le cadavre d'une prostituée morte par strangulation.

Il entendit vaguement les sirènes des voitures de pompiers, loin derrière lui, émit un ricanement, puis proféra un chapelet d'obscénités tout en s'éloignant d'Arlington.

Tandis que le dossier « W.T.C. Connections » se transformait en une multitude de paillettes charbonneuses, une sordide opération débutait en sourdine dans la capitale fédérale, téléguidée par un cénacle d'individus haut placés. Ces charognards, pourtant, étaient loin d'imaginer le retentissement et les retours de boomerang qu'allait générer leur initiative crapuleuse. Ils se croyaient tout-puissants et insoupçonnables.

Pourtant, un guerrier de l'ombre, d'une tout autre trempe que Kurt Howlett, allait sans délai leur prouver le contraire.

CHAPITRE PREMIER

La rencontre eut lieu sur une rive du fleuve Potomac, à l'écart de New Alexandria. Les deux véhicules étaient garés à une vingtaine de mètres l'un de l'autre et les deux hommes marchaient lentement côte à côte. Des nappes de brouillard stagnaient alentour, nimbant le paysage d'une impression d'irréalité.

— Comment va Hal ? demanda Bolan.

Frank Vitali hocha doucement la tête.

— Comme d'habitude. Il s'accroche.

Hal Brognola était le numéro Un du *Justice Department* et aussi un ami de longue date de Mack Bolan. Après avoir traqué l'Exécuteur au début de sa guerre contre la mafia, il en était arrivé, dans l'ombre, à soutenir son action. Ils échangeaient parfois des informations, se téléphonaient régulièrement. Mais, entre l'un des fonctionnaires les plus hauts placés dans la hiérarchie de la justice et le criminel le plus recherché des États-Unis, le dialogue n'était jamais facile. Dans les semaines précédentes, le Guerrier avait même cru que son vieux complice l'avait trahi, donné aux chiens de la C.I.A. Il leur avait fallu une rude et franche conversation pour remettre les pendules à l'heure.

Frank Vitali, quant à lui, dirigeait le département 127 – les cas spéciaux – du F.B.I., directement sous les ordres de Brognola. Avant cela, il avait été une taupe fédérale chargée d'infiltrer Cosa Nostra, et Bolan l'avait par deux fois sauvé de situations où il aurait logiquement dû laisser sa peau.

Le flic fédéral ajouta en grimaçant :

— Il subit constamment les pressions d'un tas de gus importants qui voudraient que les enquêtes soient dirigées à leur guise. Tu es bien placé pour le savoir. Récemment, il a carrément reçu des menaces.

Bolan resta un instant silencieux avant de rétorquer :

— Quelle est la situation, Frank, qu'est-ce qui dérape ?

Il se doutait bien que Brognola ne lui avait pas envoyé Vitali pour discuter des affaires courantes.

— Eh bien... Disons qu'on nous balance une belle saloperie en

pleine tête. Ça a commencé voilà six jours, pendant que tu courais à travers toute l'Europe à la recherche d'une ogive nucléaire. Quatre membres du congrès se sont fait descendre comme des lapins par un *sniper* qui n'a pas laissé la moindre trace de son passage. Hal a eu droit à un savon vachard d'un jeune mec de la Maison-Blanche qui prétend que nous n'avons pas assuré la moindre protection à ces gens haut placés. En fait, dès le premier assassinat, nous avons mis en place un dispositif de sécurité, mais l'ordre est venu de nous retirer du jeu. Opération classée top-confidentiel, nous a fait savoir le Département d'État. Pas question de passer outre. Ces types étaient en charge d'un dossier plutôt brûlant : « W.T.C. Connections. »

— World Trade Center ?

— Oui, une compilation de toutes les enquêtes menées depuis le 11 septembre 2001. Il semble qu'ils ont pratiquement tracé tous ceux qui étaient au courant de ce qui allait se passer, plusieurs jours avant l'attentat. D'après ce que j'ai compris, la commission était sur le point de publier ses conclusions.

Bolan songea au blitz qu'il avait mené à New York, quelques mois après l'horreur de Ground Zéro. Il avait eu en main un cd-rom contenant le plan d'attaque complet des Twin Towers, les moyens à mettre en œuvre, les horaires, la prévision des détournements aériens et l'éventualité de l'envoi d'un missile sur le Pentagone.

Ce document informatique avait été découvert au milieu des décombres d'une des tours, sur le corps d'un agent de la D.E.A. qui avait réussi à pénétrer dans les bureaux d'une société appartenant en sous-main à la mafia. À l'époque, le Crime Organisé s'apprêtait à faire chanter la Maison-Blanche.

— Cette commission d'enquête était tenue au secret le plus absolu, enchaîna Vitali. Même Hal n'était pas au courant avant que ça commence à tourner au vinaigre.

— Il a bien fallu qu'il y ait une fuite...

— Oui, c'est ce que nous nous sommes dit. Mais je ne vois pas à quel niveau. Ces six congressistes ne peuvent en aucun cas être soupçonnés d'indiscrétion, ils sont plutôt du genre pierre tombale.

Bolan eut un petit rictus.

— Pour quatre d'entre eux, c'est certain. Il en reste donc encore deux.

— Exact, dont celui qui dirigeait la commission, un certain Douglas Gardner.

— A-t-on une idée sur le *sniper* ?

— Oui, mais sans preuve. D'après la façon dont ça s'est

invariablement produit, ça pourrait être un ancien agent du Military Policy Board, un mec formé pour les liquidations expéditives de grossiums en Amérique latine. Je te donne un nom sans aucune garantie : David Glock ou Kurt Howlett selon les cas. S'il s'agit bien de lui, c'est une espèce de psychopathe qui va systématiquement tirer son coup après avoir commis un meurtre et qui étrangle sa partenaire au moment du coït. En l'occurrence, c'est exactement ce qui s'est produit quelques heures après chacun des quatre meurtres.

— J'ai entendu parler d'un Kurt Howlett, à Cincinnati. Il travaillait pour le Fencen, dans la Zone 34, et formait des terroristes au tir longue distance. Je le croyais mort.

— Comme tu le sais, ces salopards ont la vie dure.

— Qui a commandité cette commission d'enquête ? La Maison-Blanche ? demanda Bolan.

— Non. L'initiative vient de Douglas Gardner. C'est ensuite que cinq autres congressistes se sont mis à plancher avec lui sur l'affaire W.T.C.

— Pourquoi Hal me met-il sur ce coup ?

— Il sait très bien que si lui met les mains dans ce merdier, on lui tapera aussitôt sur les doigts.

Bolan rigola.

— Il préfère que ce soit moi qui prenne les coups ?

— Tu es toujours passé au travers, répliqua Vitali avec un sourire crispé.

— Presque, mais pas toujours entier, Frank. Bon, si je dois mettre les pieds dans le plat, il me faut des détails. À part ces six gars, qui a pu avoir en main leur rapport ?

— Officiellement, personne.

— Et officieusement ?

L'agent fédéral se passa une main sur le menton.

— Qui ?... Je l'ignore. Tout ce que nous savons, c'est qu'à l'occasion du premier assassinat, une copie du rapport a disparu. Du moins, on n'en a retrouvé aucune trace. Pour les trois autres, le salopard a fait dans la facilité : il a mis le feu à ses cibles...

— Ces papiers se promènent donc dans la nature ?

— Hé oui !... Et c'est plutôt emmerdant.

— Emmerdant pour qui ? L'exécutif ?

— Tu ne vas quand même pas imaginer que le Président est impliqué dans...

— La Maison-Blanche est sous contrôle, Frank. Les grands prêtres

du veau d'or ont la main dessus depuis de nombreuses années.

— Je sais que tout converge dans ce sens, mais c'est dur à avaler. Et la Maison-Blanche, c'est vague ; des centaines de personnes gravitent autour du Président...

— Informe-toi sur ceux qui financent les guerres et décident des dirigeants à mettre en place. Ce sont toujours les mêmes familles depuis plus d'un siècle.

— Ils ont alors de quoi se prendre la barbe dans les pieds, ricana Vitali.

— Les individus changent, mais les assises restent.

— Tu penses donc que la fuite pourrait venir du sommet ?

— Elle peut venir de n'importe où et de n'importe qui. Tu sais ce que dit la mafia : « Chaque homme à son prix. » Et si quelqu'un ne peut être acheté, on le liquide. Je ne parle pas seulement des *mobsters* de *Cosa Nostra*, il y a d'éminents personnages qui marchent la main dans la main avec eux et dont les médias vantent l'honorabilité... Maintenant, file-moi des informations sur les deux rescapés de l'affaire. Leurs noms, leurs habitudes, leurs vices éventuels, leurs contacts professionnels et leurs relations privées.

— Le moins important des deux s'appelle Michael Jordan. C'était un ami intime d'Arnold Ferris, le dernier à avoir été tué. Une vie presque entièrement consacrée à ses activités au Congrès, une fille mariée à un capitaine de l'U.S. Navy, aucun vice connu, peu de contacts professionnels, sauf lors des séances officielles... Quant à Douglas Gardner, on pourrait dire de lui que c'est un saint ou un monstre, ça dépend de quelle façon on le regarde. C'est en effet un monstre de travail capable de rester des journées entières sur un boulot et qu'il ne faut surtout pas déranger. Il est d'une rectitude absolue. Il semble par ailleurs que depuis plusieurs années il se soit attaché à l'étude et l'analyse de groupements secrets comme les *Illuminati*, le *Skull and bones*, le *Bnai Brith*, etc. Même les groupes financiers Bilderberger sont dans son collimateur.

— Un chasseur de grosses têtes ?

— On peut dire ça aussi.

— Ce qui est étonnant, c'est qu'il n'ait pas été choisi comme première cible.

— Il est en Europe depuis huit jours, en Suisse plus exactement, où il a participé à une série de conférences sur la paix.

— C'est son côté saint ?

— Oui ; il a pris très fermement position contre le gouvernement durant la guerre en Irak. Il s'en est même pris directement à Bébé

Bush et à son staff.

— Il bénéficie d'une couverture de sécurité ?

— Il n'en voulait pas, mais Hal l'a fait accompagner discrètement par deux hommes de chez nous. Aux dernières nouvelles, il rentre aujourd'hui à 14 h 30 à bord d'un appareil de la Swissair.

Bolan jeta un coup d'œil à sa montre, vit qu'il était déjà 10 h 15.

— Tu aurais pu en venir tout de suite au fait, fit-il remarquer d'un ton grinçant.

— Ni Hal ni moi n'en savions plus jusqu'à ce matin, Striker. Gardner débarquera à Dulles Airport, nous avons prévu une équipe supplémentaire pour assurer sa protection, même si ça ne plaît pas en haut lieu. Tant pis pour les risques.

— C'en est à ce point ?

— Pire encore. La *National Security Agency* nous tire carrément dans les pattes et pompe toutes nos communications à travers le réseau Echelon, tandis que la C.I.A. établit en douce des rapports sur nos hommes afin de prouver que nous sommes des nuls, incapables de réagir à une situation de crise. Ça n'a rien de légal, d'autant que l'Agence n'a aucun droit d'intervenir sur le plan national, mais ces types s'en foutent, leur direction est protégée par le C.F.R.

Bolan savait ce qu'il en était du *Council on Foreign Relations*, une société semi-secrète composée des plus hauts personnages des banques internationales et pesant constamment sur l'administration américaine. Certains journalistes, qui refusaient d'être à la botte, qualifiaient le C.F.R. de gouvernement invisible.

Le G'Man poursuivit :

— Pas plus tard qu'hier, Hal a encore failli flanquer sa démission à la tête du ministre. On en a tous marre, on voudrait bien que toutes ces grosses combines de merde s'arrêtent, et qu'on nous laisse faire notre boulot. Mais nous nous enlisons chaque jour un peu plus ; bientôt, il faudra demander à un de ces gros pontes la permission d'aller pisser !

— Qu'avez-vous prévu pour la prise en charge de Gardner à Dulles ? demanda Bolan.

— Nous avons pensé qu'il pourrait devenir une cible en débarquant dans l'aérogare, alors l'avion de la Swissair le débarquera sur un parking éloigné des installations commerciales. Un véhicule le conduira ensuite directement sur le parking des hélicoptères pour un vol de quelques minutes avec atterrissage à Bethesda. Là, il sera embarqué en voiture vers Silver Spring où nous avons loué une villa tenue par une équipe de protection rapprochée.

— Il est au courant de ça ?

— Il sait seulement qu'il sera pris en charge. Il a finalement accepté après avoir été informé que quatre de ses collaborateurs s'étaient fait descendre.

— Et sa copie du rapport d'enquête, il la trimbale avec lui ?

— Non, il prétend qu'elle est en lieu sûr, mais personne n'a réussi à lui faire dire où il la planque.

— Et le second rescapé, Jordan, où est-il ?

— À la villa de Silver Spring.

— Ça ne sent pas très bon, tout ça, grogna Bolan. Ce *sniper* est évidemment commandité par des gus qui semblent parfaitement renseignés.

— C'est bien mon avis... Il y a autre chose encore. D'après une information récente, le rapport W.T.C. serait assorti d'une liste de noms, une vingtaine de grossiums nationaux qui auraient plus ou moins trempé dans l'affaire du 11 septembre. C'est seulement un bruit qui court mais, comme on dit, il n'y a jamais de fumée sans feu. Ça pourrait expliquer cette hémorragie au top-niveau, mais on n'a rien encore à se mettre sous la dent.

— Ne me demande pas de mener une enquête, ce n'est pas dans mes méthodes.

— Non, bien entendu... Bon, je serai à Dulles Airport pour la récupération de Gardner. Je t'emmène ?

L'Exécuteur s'arrêta pour allumer une cigarette. Il souffla sa fumée avant de rétorquer :

— Vas-y tout seul, Frank.

— Ça veut dire que...

— Ça veut simplement dire que je veux avoir les coudées franches. Qui sera avec toi ?

— Jordy Falk et Jim Norton, deux gars sûrs.

— J'aurai besoin d'un badge et d'un laissez-passer pour un véhicule. Arrange-toi pour le remettre à un guichet de l'aéroport.

— Ce n'est pas un problème. Au comptoir de la chambre de commerce ?

— O.K. Dans une enveloppe au nom de John Imgram.

— Je fais le nécessaire, acquiesça Vitali.

Puis il poussa un soupir et eut un petit rire désabusé.

— Tu sais, il y a des moments où j'ai la sensation de déambuler en plein cauchemar. Plus rien ne marche droit dans notre société. Ça ressemble de plus en plus au film *Matrix*, comme si nous vivions dans

un univers virtuel. Les valeurs et les règles qu'on nous oblige à respecter sont sans cesse transgressées par ceux qui les professent, et tout ce que les médias nous montrent ne correspond en rien à la réalité. Je suis payé pour le savoir.

— C'est comme ça depuis longtemps, répliqua Bolan, mais personne ne s'en apercevait.

— Ouais, tu as peut-être raison. C'est quand même une putain d'escalade vers le grand merdier.

Ils refirent en sens inverse le chemin parcouru en discutant, et le fédéral lâcha avant de monter dans une Ford noire anonyme :

— Ne me fabrique pas un Fort Alamo à Dulles, Striker !

Bolan sourit, lui adressa un petit signe de la main avant de monter dans une Buick gris métallisé. Puis il quitta les rives du Potomac et accéléra doucement tout en songeant à son nouvel engagement.

« L'histoire est un éternel recommencement, songea-t-il. Quand on croit en avoir fini avec la racaille, elle surgit de nouveau des égouts, se multipliant et inventant de nouvelles combines toujours plus tordues. »

Il était passé à plusieurs occasions sur Washington qu'il avait sillonnée, traquant les *mobsters* dans leurs tanières pourries. Cette fois, il le sentait de manière aiguë, ce ne serait pas un simple blitz de quelques heures. Comme l'avait dit l'agent fédéral, une escalade avait débuté dans les coulisses de la politique et des finances, et ça ne pouvait aboutir qu'à un immense merdier international.

Qu'avaient donc à planquer ces créatures hyper puissantes qui manipulaient dans l'ombre la destinée de tout un peuple pour se remplir encore plus les poches ?

CHAPITRE II

Tandis que Frank Vitali et ses hommes s'activaient à mettre en place un dispositif de sécurité, un homme d'allure anodine discutait avec une hôtesse d'accueil, à Dulles Airport. Il était souriant, affable, et aurait pu passer pour un représentant de commerce ou un cadre moyen.

— Le vol 543 en provenance de Genève aura un peu de retard, répondit la blonde à sa question.

— Ma femme est à bord de cet appareil, ce ne sera pas trop long ?

— Quelques minutes, dix tout au plus.

— Le débarquement est toujours prévu porte 17 ?

— Non, vous devrez attendre à la porte 26.

L'homme eut l'air inquiet.

— Qu'est-ce qui se passe ? J'espère qu'il n'y a pas d'incident.

— Aucun incident, rassurez-vous, sourit encore l'hôtesse. Seulement un VIP pour qui on doit assurer une correspondance. L'appareil ne fera qu'une courte halte sur le parking.

— Ils vont débarquer un VIP sur le parking ? s'étonna l'homme.

— C'est ce qu'on m'a dit, je n'en sais pas plus.

— Ces gros bonnets s'adjugent tous les droits ! On se fout de la clientèle normale.

— Ça ne sera pas long, répéta la blonde en souriant.

— Bon. Porte 26, hein ?

— C'est bien ça.

— Merci, conclut l'homme avec un petit salut de la tête avant de s'éloigner.

À mesure qu'il se frayait un chemin au milieu de la foule, son visage avenant prenait graduellement une expression dure et ses yeux se rétrécissaient. Kurt Howlett pouvait facilement modifier son attitude et sa façon de s'exprimer. Il était également capable d'emprunter la personnalité d'un autre individu après l'avoir étudiée durant quelques minutes, ainsi que de passer inaperçu, de se faire humble ou arrogant à volonté. Onze années passées comme barbouze

au M.P.B., puis comme tueur sur commande, l'avaient rompu à cet exercice. De plus, aucun signe particulier ne le distinguait de la moyenne à part son regard qui, parfois, laissait transparaître des pulsions de démençe qu'il avait appris à dissimuler.

Après avoir accroché un badge de l'aéroport sur sa veste, Howlett se coula dans un passage réservé au personnel. Il s'orienta rapidement et gagna les toilettes du deuxième étage, s'effaça poliment pour laisser passer une hôtesse de l'air avant de s'enfermer dans une cabine. Une fenêtre étroite, conçue en largeur comme une meurtrière, lui permettait une vision panoramique des deux taxiways en service et du parking ainsi que de l'aire de débarquement. Il ouvrit une mallette plate et allongée, y préleva le canon et la crosse de la Remington, les assembla, vissa un gros silencieux en sortie de bouche et engagea un chargeur de huit cartouches de calibre 280. Puis il s'installa sur le siège et attendit.

À travers les haut-parleurs de l'aérogare, une voix feutrée annonça enfin le vol 543 en provenance de Genève. Le tueur à gages éplucha deux tablettes de chewing-gum qu'il se plaça entre les dents, vérifia la lunette télescopique qu'il fixa ensuite au-dessus de la culasse de la carabine. Ses mains tremblaient imperceptiblement et une certaine moiteur mouillait sa peau. Il savait que cet effet cesserait dès qu'il aurait l'œil collé au viseur, avec les réticules découpant en quatre la tête de Douglas Gardner. Il en avait mémorisé le visage à l'aide d'une photographie, se représentait déjà le résultat de son tir, le bouillonnement de sang après l'impact et la panique qui s'ensuivrait. À cette pensée, un frisson parcourut son échine. Un flamboiement de joie sadique naquit entre ses paupières. Il pensait aussi au nouveau paquet de trente mille dollars qu'il allait ramasser et sa main se contracta sur la crosse de la Remington.

Au volant de la Buick, Bolan observait l'énorme masse du 747 qui venait de s'immobiliser sur l'aire Delta, bientôt rejoint par une passerelle roulante tirée par un tracteur. Il avait positionné son véhicule à l'amorce du parking, de manière à avoir une vue dégagée du mastodonte aérien et des installations aéroportuaires. Il avait également noté l'arrivée d'une Ford noire par le chemin de service : Frank Vitali, au volant, était accompagné de deux hommes engoncés dans des imperméables.

Changeant son axe d'observation, l'Exécuteur inspecta la façade de l'aérogare, scrutant les fenêtres qui donnaient sur l'aire de parking. Apparemment, c'était calme de ce côté, mais son instinct restait en

alerte.

La passerelle, à présent, était collée à la carlingue du 747 dont une porte pivota, dévoilant une hôtesse qui promena un regard professionnel sur les fixations de l'appareillage. Puis un homme de forte carrure apparut, repoussant l'hôtesse sans beaucoup de ménagement, et jetant un coup d'œil circonspect à l'extérieur avant de descendre les marches de la passerelle, suivi d'un autre type qui lui ressemblait comme un frère jumeau. Des fédéraux à n'en pas douter. Enfin, un personnage plus petit et portant une valise de cuir leur emboîta le pas, l'air soucieux.

Bolan se dit que si quelque chose devait se passer, ça n'allait sûrement pas traîner. Les fédéraux avaient commis une erreur en faisant débarquer Douglas Gardner sur cette étendue de bitume beaucoup trop découverte, idéale pour un tir de *sniper*, mais il était trop tard pour y remédier.

Soudain, l'espace d'une demi-seconde, il aperçut un scintillement sur la façade, comme une réverbération sur un morceau de verre, et il comprit immédiatement. Cela venait d'une lucarne au second étage.

Amenant une paire de jumelles contre ses yeux, il examina vivement la zone concernée, vit immédiatement le cercle clair d'une optique de visée surmontant l'embout noir d'un silencieux, distingua le haut d'un visage apparaissant dans le rectangle étroit d'une fenêtre. Depuis sa position jusqu'à la façade, il y avait près de deux cents mètres. C'était beaucoup trop pour un tir de riposte précis avec un pistolet automatique, mais le Guerrier n'avait pas d'autre choix.

Se coulant rapidement hors de la Buick, il s'appuya sur le toit du véhicule, son Beretta en batterie pointé sur l'orifice éloigné d'où n'allait pas tarder à jaillir la mort. À cette distance, en effet, il n'avait que peu de chances d'opérer un coup au but, mais il espérait dérégler le tir de l'adversaire.

Sans délai, il lâcha une première rafale de trois ogives de 9 mm Parabellum qui arrachèrent des éclats de béton autour de la lucarne. Privé de son silencieux habituel, le flingue sinistre fit entendre un triple aboiement qui rebondit sur les structures de l'aérogare, provoquant instantanément des réactions rapides de part et d'autre.

L'un des deux G'men qui précédaient Douglas Gardner se jeta sur celui-ci, l'obligeant à se coucher au sol et lui faisant un rempart de son corps, tandis que l'autre dégainait son arme tout en pivotant sur lui-même pour tenter de découvrir l'origine du tir. L'instant suivant, un gros impact arracha un morceau d'asphalte tout près de ses pieds, l'obligeant à sauter de côté et à s'accroupir.

Puis la Ford de Frank Vitali démarra sur les chapeaux de roues

alors qu'un second projectile faisait voler en éclats le sol à moins d'un mètre du congressiste. D'évidence, le flingueur embusqué dans l'aérogare opérait avec des munitions explosives. Perturbé par une première rafale en riposte, son tir manquait de précision mais n'allait pas tarder à se recentrer sur sa cible.

Un peu partout sur l'aire de stationnement, des hommes éberlués avaient arrêté leur travail, certains d'entre eux détalant déjà pour se mettre à l'abri.

Lâchant coup sur coup cinq nouvelles Parabellum, l'Exécuteur aperçut du coin de l'œil un agent fédéral qui relevait Douglas Gardner et l'obligeait à courir en direction de la Ford en approche, tandis que plusieurs petits nuages rapides étaient visibles dans l'encadrement de la lucarne, prélude à de nouveaux impacts sur le parking.

À peine la Ford s'était-elle arrêtée dans une secousse que Vitali en avait jailli, précédant ses deux hommes qui se mirent à tirailler en direction de la source meurtrière.

— Falk ! cria-t-il, balance-moi un max de plomb sur ce fumier ! Norton... Fonce là-bas et coince-le. Magnez-vous, nom de Dieu !

Tandis qu'un des G'men partait en sprintant vers l'aérogare, Vitali attrapa Gardner par l'épaule et le poussa à l'intérieur du véhicule, suivi de son second agent, se plaçant lui-même au volant pour un démarrage sur les chapeaux de roues.

Les deux fédéraux restés sur place s'étaient jetés au sol et tiraillaient régulièrement en direction de la petite fenêtre à l'étage, tandis que des impacts jaillissaient autour d'eux. Bolan vit brusquement le visage de l'un d'eux se couvrir de sang, mais le gars continua à tirer, éjectant son chargeur vide pour en placer un autre dans la crosse de son Glock.

Il fallait en finir avec cette ordure qui n'arrêtait pas de mitrailler le parking. Le pourri avait vu sa proie filer hors de portée, mais n'en continuait pas moins à truffer l'asphalte de grosses balles explosives, comme s'il voulait se venger sur des cibles secondaires.

L'Exécuteur s'appuya des deux bras sur le toit de la Buick et se donna deux secondes pour se concentrer. Puis il caressa deux fois la détente du Beretta, vit distinctement les impacts contre le chambranle de la lucarne ainsi que le haut d'une silhouette qui disparaissait d'un coup. Pour faire bonne mesure, il largua trois autres ogives qui parurent s'enfoncer à travers l'ouverture, mais il ne fut pas certain d'avoir réalisé un coup au but. En tout cas, l'autre ne réapparaissait pas.

À une cinquantaine de mètres de là, le fédé blessé s'était relevé et titubait en marchant, son arme pendant au bout de son bras, bientôt

rejoint par son coéquipier.

Bolan se laissa tomber au volant de la Buick, fit gronder le moteur et accéléra vers l'aérogare, freinant sèchement devant une porte de service. Puis, sautant au sol, il s'introduisit dans le bâtiment, traversa une succession de bureaux sous les yeux alarmés d'employés qui reculèrent à son approche. Dans le hall principal, la faune habituelle des grands aéroports déambulait dans un brouhaha constant. Ici, la fusillade était passée inaperçue, étouffée par les murs épais et le ronflement des turbines des jets.

L'Exécuteur se fraya rapidement un chemin à travers la foule. Il lui fallait se repérer par rapport à la position occupée par le tireur et tenter de l'intercepter avant qu'il ne s'éclipse, mais il ne se faisait pas beaucoup d'illusions.

Un mince filet de salive au coin des lèvres, Kurt Howlett proféra un chapelet de jurons, le visage en sueur et les yeux pleins de rage. Rangeant à la hâte son arme démontée dans la mallette de transport, il passa ensuite une main sur son cou et l'en retira tachée de sang. Un ricochet lui avait enlevé quelques centimètres de peau et il en éprouvait une sensation cuisante.

Durant deux, trois secondes, il avait pu examiner un visage dans son télescope de visée, celui du salaud qui avait commencé à le canarder avant même qu'il appuie sur la détente, faussant ainsi son tir. Tout son plan méticuleusement mis au point était parti en fumée, comme ça, parce qu'un sale con s'était mêlé au jeu comme un diable jailli d'une boîte. Howlett avait déjà vu ce visage à l'expression granitique. Il ne savait plus très bien où ni quand, mais il était certain de le connaître.

S'emparant d'une grenade à fragmentation, il en ôta la goupille, sortit de la cabine et coinça l'engin à même le sol entre la porte et le chambranle. Lorsqu'il se releva, il y avait une femme en blouse bleue qui l'observait avec étonnement, sans doute une employée de ménage. Il tenta d'abord un sourire qui ne fut qu'une grimace affreuse, et la femme aperçut le sang sur son cou, poussa un hurlement et partit à reculons.

Howlett fonça, la tête en avant comme un bélier, la heurtant brutalement à la poitrine. La femme tomba à la renverse sur le carrelage, son cri étouffé dans la gorge. Alors, il lui shoota de toutes ses forces dans la tête et se mit à la piétiner frénétiquement, lui écrasant les mâchoires et le nez à coups de talon. Il bavait et sa bave tombait sur le corps inanimé.

Puis, la respiration sifflante, il se força au calme, écoutant

d'éventuels bruits de l'autre côté de la cloison. Mais il n'entendit que la sourde rumeur habituelle de l'aérogare.

Se faisant un pansement sommaire avec un mouchoir, il remonta le col de sa veste et quitta les toilettes en refermant doucement la porte derrière lui. Son visage avait repris une expression affable, mais il bouillonnait intérieurement d'une rage indicible. Il avait raté sa cible. Kurt Howlett, le tueur d'élite, avait avorté son contrat. Ce qui l'inquiétait le plus, ce n'était pas d'avoir des comptes à rendre à ses commanditaires ; non, ceux-là, il pouvait leur tenir tête et au besoin utiliser ses talents pour les faire taire. Il avait déjà gagné cent vingt mille dollars sur les quatre premiers contrats, de quoi voir venir.

Ce qui le taraudait surtout, c'était la brève vision qu'il avait eue quelques instants après le début de la fusillade. Il était certain de s'être déjà trouvé en face de ce salaud qui lui avait expédié un déluge de plomb brûlant, embusqué derrière sa caisse grise. À mesure qu'il s'éloignait dans les couloirs de Dulles Airport, la fureur montait en lui, alimentée par des souvenirs fugaces mais récents. C'était comme une obsession, une hantise dont il ne pourrait se débarrasser que dans le sang.

CHAPITRE III

L'agent Falk se tenait contre la cloison du couloir, près d'une porte close, accompagné à distance par deux flics de l'aéroport. L'Exécuteur s'approcha d'eux, leur montra brièvement une fausse plaque du F.B.I. et les dépassa pour rejoindre le G'man qui venait d'ouvrir d'un coup la porte des toilettes. Une odeur de cordite brûlée passa dans le couloir.

— Ce n'est pas une très bonne idée, lui dit Bolan calmement.

L'autre lui jeta un rapide coup d'œil et haussa les épaules.

— Je sais ce que j'ai à faire, grinça-t-il avant de plonger dans l'ouverture, son Glock tenu devant lui à deux mains, sans laisser au Guerrier le temps de le retenir.

Les flics s'étaient rapprochés, leurs armes dégainées, tandis que la voix de Jordy Falk se faisait entendre de l'autre côté de la porte :

— Le salaud s'est cassé ! Y a un chiotte entrouvert et du sang sur la porte. Je... Oh ! merde !... Il a piégé le...

Il y eut des pas précipités sur le carrelage, un juron étouffé puis le bruit d'une glissade suivi d'une chute et d'un nouveau juron.

La détonation eut lieu tout de suite après dans un fracas épouvantable. Le corps de l'agent fédéral fut projeté dans le couloir jusqu'au mur opposé dans un accompagnement de morceaux de plâtre et de verre. Dos à la cloison, Bolan vit le cadavre encore agité de spasmes rouler à ses pieds, la moitié arrière du crâne arrachée et le dos transformé en un magma de chair sanguinolente. Des employés s'étaient précipités à un bout du couloir, s'arrêtaient en se heurtant les uns aux autres.

— Foutez le camp ! leur intima l'un des flics de l'aéroport. Y a rien à voir !

Les têtes avides et angoissées disparurent. Sans un mot, Bolan s'avança dans les toilettes. Un morceau de porte de la cabine pendait encore, accrochée à un gond, et des lavabos étaient pulvérisés. Il buta sur un corps, se pencha et vit qu'il s'agissait des restes d'une femme. Le visage n'était qu'une plaie et une partie de la poitrine avait disparu.

Visiblement, l'explosion de la grenade n'était pas seule en cause. C'était l'œuvre d'un sadique, d'un psychopathe qui s'était acharné sur le corps dans une crise de démence, après avoir loupé son coup.

Bolan quitta les lieux, laissant sur place les deux policiers qui ne savaient pas trop ce qu'ils devaient faire, regagna le hall principal où régnait maintenant une grande agitation. L'écho de la déflagration n'était pas passé inaperçu.

Il appela Vitali sur son portable :

— Comment ça se passe pour toi ?

— Ça va. Le colis est en sécurité, nous le convoyons au point S par la route. Et toi ?

— Comme je m'y attendais, le renard avait quitté le gîte. Je ne pense pas qu'il y ait de doute, pour moi c'est bien celui que nous cherchons.

— L'Agence pourrait être dans le coup ?

— Trop tôt pour le dire. Je pense que ça va beaucoup plus loin, Frank. Le type a pris un maximum de risques.

— On devrait en discuter.

— Je veux d'abord remonter la piste. Tu es sûr de n'avoir pas oublié une information ?

— S'il y a eu un oubli, ça ne vient pas de moi, Striker. Pose la question à Justice Un...

— Oui. Je reste branché. *Ciao*.

— *Ciao*. Fais gaffe.

L'Exécuteur rangea l'appareil et s'achemina vers un comptoir de location de véhicules. La Buick pouvait rester sur le parking, il l'avait louée sous un faux nom avec de faux papiers. Une nouvelle caisse s'imposait pour continuer la partie pourrie. Un jeu sans règles où il fallait s'attendre aux coups de vice les plus imprévisibles. Ça ne se présentait pas comme une affaire de règlement de comptes, pas plus que des meurtres politiques malgré les apparences. L'enjeu devait être énorme et se situait plus que vraisemblablement dans les sphères invisibles d'où émanaient les directives secrètement destinées au gouvernement.

Les yeux de Mack Bolan prirent fugacement l'éclat d'un métal en fusion. D'accord, il n'y aurait aucune règle, tous les coups seraient permis. Il connaissait.

*

* *

Dans le luxueux salon d'une résidence d'Alexandria, une dizaine d'hommes discutaient âprement. Bon nombre d'entre eux appartenaient à la nouvelle génération de la mafia et étaient vêtus

avec recherche, n'affichaient en rien l'image de ce qu'ils étaient réellement : des crapules puissantes, avides de pouvoir et de fric. Ne connaissant pas leurs véritables activités, on pouvait les prendre pour des cadres de sociétés internationales, des avocats ou des hauts fonctionnaires.

Dans le climat de cette réunion strictement réservée aux membres de l'*Honorata Societa*, ces dandys n'hésitaient pourtant pas à se laisser aller à des écarts de langage grossiers, à des mots orduriers, voire aux insultes. Ils redevenaient ce qu'ils n'avaient cessé d'être, au même titre que leurs pairs plus âgés qui, bien qu'ici en minorité, s'efforçaient de leur damer le pion par une morgue teintée de mépris forgée par de longues années d'activités criminelles.

— Je répète qu'on a eu tort de filer le contrat à ce mec, déclara du bout des lèvres un grand type à la chevelure soigneusement coiffée. Tout le monde sait que j'étais pas d'accord, Nat, Bob et Ricky non plus. C'était une connerie.

Celui qui semblait présider la réunion, un personnage d'une soixantaine d'années, aux tempes blanches, toussota avant de prendre la parole d'un ton suffisant :

— Je pense que c'est toi qui racontes des conneries, David. Et tu n'es pas le seul, la plupart d'entre nous déjantent parce qu'il y a eu un dérapage. Ça peut arriver, même à Howlett. Il ne fait pas partie de notre Famille, ni d'aucune autre, c'est un free lance, mais, jusqu'à présent, il n'avait jamais loupé un contrat.

— Maintenant c'est fait ! lança une voix goguenarde au fond du salon.

— Tu ferais mieux de fermer ta gueule, Tad !... Écoutez-moi tous... Ce mec, comme tu dis, David, Kurt Howlett... Ce n'est pas pour rien qu'il a dû avorter le contrat. Il s'est fait arroser la tronche avant même qu'il ait pu encadrer sa cible. Il m'a appelé juste avant qu'on décide de cette réunion.

— Tu veux dire qu'on lui a tiré dessus ?

— Exactement.

— Et... Heu, on sait par qui ?

— Il a vu le gus qui lui a balancé le potage.

— À travers la lunette de son flingue ? fit d'un ton sceptique Bob Galano, le *capo* de Falls Church.

— Il travaillait avec un grossissement x 30, ça permet de voir une mouche à un kilomètre.

— Bon, il a vu le flingueur. Ça l'avance à quoi ?

— Il connaît ce mec, il l'a déjà vu.

David Lohman – alias David Lucasi – fit entendre un claquement de langue agacé.

— Si tu nous disais de qui il s'agit, George ?

Giorgio Piranesi eut un sourire crispé tout en considérant son auditoire.

— Tout le monde en a entendu parler. Chez nous comme chez les flics.

Le silence se fit, des regards s'échangèrent dans lesquels commençait à transparaître l'inquiétude.

Ménageant ses effets, le *capo* de Washington enchaîna :

— Comme d'habitude, il est apparu au moment où personne ne s'y attendait, il a lâché son venin avant de s'éclipser comme un fantôme.

— Merde ! Tu parles de qui, du fantôme d'Arlington ?

— Je voudrais bien que ce ne soit que ça !

— Bon, nous fais pas languir, George.

— Moi j'ai déjà ma petite idée, murmura Joss Bossano d'une voix rentrée.

Bossano était de la même génération que Piranesi. À soixante-trois ans, il manageait la coordination des villes du Nord-Est, depuis Portland jusqu'à Norfolk, un vaste territoire où la vermine mafieuse était ancrée en profondeur depuis de longues années. C'était un homme puissant et très écouté dans le Milieu, bien qu'il n'ait jamais eu le titre de *capo*.

— Si je ne me goure pas, enchaîna-t-il, ce sale con n'a pas arrêté de nous faire du mal depuis des années...

— Tu ne te goures pas, Joss.

Le silence était devenu encore plus pesant.

— Bon Dieu ! s'exclama Bob Galano. Tu veux quand même pas parler de... de Bolan ?

— Howlett est sûr de lui. Il dit qu'il l'a déjà vu du côté de Cincinnati, il n'y a pas si longtemps.

Il dit aussi qu'il n'en était pas certain sur le moment, mais que ça lui est revenu d'un coup en pleine gueule.

— Putain ! Si c'est bien la combinaison noire, on n'est pas dans la merde !

— Oh, Oh !... T'excite pas, Bobby, jeta Bossano. Ce n'est peut-être rien de plus qu'un compte à régler.

— Je ne te suis pas...

— Si Bolan a eu affaire à Kurt Howlett à Cincinnati, il a pu le

tracer jusqu'ici.

— Ça revient au même, intervint David Lucas. Howlett est trop mouillé dans des tas d'affaires avec ces mecs des services secrets, on n'aurait jamais dû lui refiler ce business. Si c'est lui qui a attiré la grande pute dans notre secteur, sûr qu'on va prendre plus que des éclaboussures ! Cet enfoiré a un bol insensé... Même les fédés n'ont jamais réussi à lui foutre la patte dessus.

— Tout le monde sait ça, trancha Giorgio Piranesi. Et il n'a pas seulement de la chance, mettez-vous ça dans la tête. Je parle pour ceux qui n'ont jamais eu affaire à lui parce qu'ils étaient trop occupés à gagner du fric facile avec les putes ou la dope.

— Qu'est-ce que tu insinues ? rétorqua Nathan Carmona, tandis que Piranesi faisait une courte pause pour allumer un cigare.

— Je n'insinue rien du tout, Nat. Je dis simplement ce qui est. Bolan ne joue jamais avec le bol. Il est malin et rusé, mais il a aussi des nerfs et des tripes. C'est comme ça qu'il a pu nous foutre la merde à répétition et s'en sortir toujours indemne... Nous ne savons pas ce qu'il vient fabriquer ici à Washington et il est probable qu'on risque d'écoper dans la foulée. Mais ce n'est pas avec des jérémiades que nous viendrons à bout du problème.

Tous se turent pendant quelques secondes, puis Bossano se racla la gorge avant de lâcher :

— La liste... S'il était là pour la liste ?

— Comment pourrait-il être au courant ? rétorqua Bob Galano.

— Bolan est au courant de bien plus de choses que vous tous réunis, grogna Piranesi. Il a des moyens techniques, des indicateurs, paraît qu'il espionne même la C.I.A.

— Et on raconte aussi qu'il bosse pour des mecs importants du F.B.I.

— Ouais, c'est ce qu'on raconte, mais je n'y crois pas. L'eau et le feu ne font pas bon ménage.

— Pour en revenir à la liste, insista Bossano, à supposer que le grand fumier soit lui aussi en train d'essayer de la récupérer...

Galano haussa les épaules.

— Pour en faire quoi ? Se torcher le cul ?

— T'es con ou quoi, Bob ?

— Je t'interdis de me parler comme ça, Joss !

— Réfléchis, merde ! D'après ce qu'on sait, ces papiers sont remplis de noms de gros mecs qui auraient tripatouillé dans l'attentat du 11 septembre. Tu vois toujours pas ce que Bolan peut faire de cette liste ?

— Il y a eu de grosses prises de pognon en bourse par des gars qui étaient au courant avant que ça n'arrive. Rien qu'avec des actions de trois compagnies aériennes, des investisseurs se sont ramassé au moins quinze milliards de dollars en huit jours.

Le *capo* de Washington lâcha un gros nuage de fumée avant de s'intercaler de nouveau dans la discussion :

— Ça ne se limite pas à ça. C'est le top des tops qui était dans le coup.

— Tu es donc dans le secret des dieux ? rigola Carmona.

— Il n'y a pas de secret, Nat. Ça fait plus d'un an que ce sale petit congressiste bosse sur cette connerie de dossier et il l'a terminé, pas de doute.

— Alors, tu crois que Bolan a l'intention de récupérer la putain de liste pour rectifier ces grosses têtes ? Après tout, qu'est-ce qu'on en a à cirer de ces mecs ?

— Quand ça éclatera, ce n'est pas seulement des grossiums du gouvernement qui vont se trouver dans la merde, nous en prendrons plein la gueule nous aussi, tu peux en être certain.

— Oui, d'accord. Bon... Qu'est-ce que tu proposes ?

Giorgio Piranesi se leva et toisa l'assemblée.

— Quand on veut se faire un renard, il y a deux tactiques. Soit on fait une battue à travers la campagne, soit on lui fait renifler une proie pour l'attirer. Une battue me semble pas spécialement appropriée, ça fait trop de bordel et on n'en a pas besoin en ce moment.

— Quelle proie veux-tu lui faire renifler, Giorgio ?

— La liste. Si c'est ça après quoi il cavale, il n'y aura pas à attendre longtemps ; il va se lancer plein pot. Et si c'est seulement après Howlett qu'il en a, on le laisse faire, on ne bouge pas et on attend qu'il se taille d'ici après l'avoir rectifié. Mais, dans le premier cas, je vois l'opération comme ça : on se tient à l'écoute pour savoir où il est, on lui file le train et ensuite...

— Comment vas-tu t'arranger pour savoir où il est ? coupa Sam Gressini, un *consigliere* de *Cosa Nostra*.

— Là où il passe, il laisse toujours des cadavres et un max de bordel. Ne me dites pas que c'est compliqué. Où qu'il soit, nous pouvons disposer de suffisamment d'hommes pour le pister, sans le toucher jusqu'à ce qu'il ait mis la main sur la liste. Alors, seulement, on s'occupe de lui et on récupère les papelards.

— Ça paraît un peu trop simple.

— On verra tout à l'heure les détails techniques.

Galano partit d'un petit rire :

— Si ça se passe comme tu le dis, on va pouvoir faire danser pas mal de grosses légumes, hein, Giorgio ?

— Tu as tout compris, répondit le *capo* de Washington.

Le téléphone sonna dans le bureau contigu.

— Va voir, lança Piranesi à Lou Rosso, son homme de confiance.

Puis il considéra avec méfiance les neuf hommes assis dans la pièce, comme s'il voulait lire dans leurs pensées.

CHAPITRE IV

Lou Rosso reparut quelques secondes plus tard et se pencha à l'oreille de Piranesi.

— C'est pour toi, Giorgio. Jordan insiste pour te parler.

Le *capo* prit le temps de tirer une bouffée de son cigare avant d'aller prendre la communication. Il s'assura que la ligne était protégée par un « scrambler » et saisit le combiné.

— George ? fit une voix prudente.

— Oui. Je t'écoute, Jordan.

— Je viens d'apprendre ce qui s'est passé à Dulles.

Piranesi prit une voix sucrée pour répondre :

— Je sais, Jordy, je sais. Il y a eu une bavure, mais je contrôle la situation.

— Tu appelles ça une bavure ! Et tu prétends contrôler la situation alors que les fédéraux sont en train de fouiner partout et que...

Piranesi grimaça. Ça ne faisait pas de doute, le sénateur Jordan Siegel pétait de trouille. Il le laissa débiter plusieurs phrases hystériques en écartant ostensiblement l'écouteur de son oreille, eut une grimace et coupa sèchement le monologue :

— Ça va, écrase un peu, Jordy. Laisse les fédés s'exciter, ils n'ont pas de quoi remonter jusqu'à nous.

— Je voudrais te croire, mais ils ne manqueront certainement pas de faire le rapprochement avec un certain dossier, si tu vois ce que je veux dire.

— Je vois très bien. Et alors ?

— Et alors... Ils vont remonter vers tous ceux qui sont mentionnés dans le rapport de Gardner, c'est évident, et ils fouilleront dans leurs poubelles. Tu t'imagines les conséquences ?

— Arrange-toi avec tes amis pour faire bloquer l'enquête ! Merde, c'est ton boulot !

— Après ce qui vient de se passer à Dulles, ce n'est plus possible. Ils ont un motif officiel pour venir renifler partout, même la Maison-Blanche ne pourrait pas les en empêcher. Et ils vont finir par avoir cette saloperie de liste en main.

Le *capo* laissa écouler deux, trois secondes avant de répondre :

— Je ne crois pas qu'ils puissent mettre la main sur ce papelard. D'ailleurs, on n'a rien trouvé qui y ressemble dans la chemise que notre... heu, intermédiaire nous a rapportée après son premier contrat.

— Quoi ? Tu as le dossier ? s'exclama Siegel.

— Oui ! et ce n'était pas la peine de paniquer les grosses légumes pour rien du tout.

— Tu te fous de moi ?

— Écoute, il n'y avait rien d'autre que des comptes rendus d'enquêtes, des procès-verbaux et des résumés circonstanciés. Rien qui pourrait être emmerdant pour tes amis. On peut se demander si cette liste n'est pas du bidon.

— Tu te trompes. L'un de nous est certain que ce document existe ; il a eu des confidences d'un des types de la commission... Tu comprends de quoi je parle ?

— Bien sûr.

— Et c'est tout ce que tu as à dire ?

— Ce n'est pas le moment de péter une durite, Jordan. Je m'occupe de cette connerie, rassure tes associés. Mais, heu...

— Oui, quoi ?

— Il va nous falloir une rallonge.

— Et puis quoi encore ?

— Dix unités avec six zéros. C'est pour un renfort des effectifs, ne me dis pas que c'est impossible.

— Tu as déjà eu beaucoup de fric pour cette affaire.

— Fais un effort si tu veux qu'on soit en mesure de la conclure rapidement. Tu sais où faire le virement.

— Tu es une crapule, George.

Piranesi partit d'un gros rire.

— Je ne t'arrive pas à la cheville. Si ça te pose un problème, va voir tes potes de Langley ou les gars du N.S.A., mais je ne crois pas qu'ils se mouillent encore plus. Et puis, je n'aimerais pas te rappeler de vieux souvenirs.

Un silence coupa le dialogue, puis :

— O.K. Donne-moi une heure, tu pourras vérifier que le nécessaire aura été fait. Mais je te préviens...

— Allons, allons, Jordy... On est de vieux amis, non ? Je vais niveler la situation et tu pourras dormir sur tes deux oreilles.

— Je l'espère, George.

Un déclic tinta désagréablement dans l'oreille de Piranesi. Une grimace sur ses lèvres minces, il raccrocha doucement, maugréa quelques phrases dans le jargon du vieux pays, où il était question du Christ, de la Madone et d'un bouc nauséabond, puis se composa un visage serein avant de réintégrer le grand salon.

En reprenant sa place parmi ses hôtes, il pensait que le vrai problème, depuis quelques heures, ce n'était plus ces quelques feuillets dont la simple évocation faisait trembler les puissants. Le vrai problème, c'était un très, très sale connard brusquement surgi de nulle part, qui flanquait la trouille à tous ceux qui, de près ou de loin, travaillaient avec *Cosa Nostra*, et qui pouvait, d'une minute à l'autre, mettre le feu aux poudres.

C'était mauvais pour l'Organisation, mauvais pour les affaires et salement dangereux pour Giorgio Piranesi. En plus du risque d'être confronté physiquement à la grande pute, il y avait la menace d'être trahi par bon nombre de prétendants qui lorgnaient sa place depuis des années. Ceux-là n'hésiteraient pas une seconde à profiter de la situation, tout en restant prudemment dans l'ombre à attendre le moment propice.

Heureusement, Jordan Siegel n'était pas au courant au sujet de l'entrée en jeu de Mack Bolan. Pas encore... Il était vraiment temps de changer le fusil d'épaule.

Le silence était pesant autour de lui. Les hommes qui le regardaient attendaient une relance du débat, et il comprit qu'il n'aurait pas droit à l'erreur. Les jeunes loups du *new âge* ne lui accorderaient pas la moindre chance supplémentaire.

À travers la fumée de son havane, il eut un regard circulaire qui s'arrêta une fraction de seconde sur chaque visage.

— Vous semblez oublier un détail, dit-il enfin. Il y a depuis des lustres un contrat ouvert de cinq millions de dollars sur la tête de Bolan.

— Ouvert pour qui ? demanda Bob Galano avec méfiance.

— Aux seuls membres de la Famille, évidemment ! Vous ne voudriez pas qu'on donne notre argent à de petits artisans minables ?

Huit paires d'yeux brillèrent aussitôt. David Lucasi toussota.

— Qui garantit le contrat ?

— En l'occurrence, moi. Deux cent mille pour les soldats qui feront le boulot, le reste à partager entre ceux d'entre vous qui marcheront avec moi.

— Et la liste ? fit Galano. On ne s'en occupe plus ?

— Si on tombe dessus, évidemment on la récupère. Mais c'est pas la priorité.

— Pourquoi les plans changent brusquement ? s'enquit Carmona, les sourcils levés.

Piranesi ricana.

— D'après toi, Nat, qu'est-ce qui est le plus important, ta peau ou ces papiers de merde ?

L'autre haussa les épaules, pas convaincu, et insista :

— Tout à l'heure, la donne était la même. Je vois pas ce qu'il y a de nouveau dans la situation.

— De gros intérêts sont en jeu. Mieux vaut qu'on ne bavarde pas trop autour de ça. Bon, on va passer aux votes. Ceux qui se dégonflent n'ont qu'à lever la main.

— Une question, fit Lucasi. Qui va diriger l'opération ? Je veux dire sur le plan technique.

— Heater Langhetti pourra s'en charger, il est disponible.

— Quoi ! Ce dingue ?

— Il n'est dingue que lorsqu'il se pique. Aux dernières nouvelles, il a arrêté depuis un mois. Sorti de ça, c'est un bon spécialiste.

— Et de plus nous n'avons pas vraiment d'autre choix, renchérit Bossano. Pas le temps de faire venir quelqu'un d'autre.

— Des questions ?

Tous restèrent immobiles, songeurs et calculant les risques, mais aussi les bénéfices à réaliser.

— C'est d'accord pour moi, dit Bob Galano, je marche. Je mettrai mes effectifs à ta disposition, Giorgio.

Les autres acquiescèrent à leur tour de la tête ou d'un clin d'œil.

— O.K., conclut Piranesi. Lou, appelle Heater, dis-lui de se ramener immédiatement. On va ensuite passer aux détails de l'opération.

Il retint un soupir de satisfaction. Finalement, il avait mis tous ces gus dans sa poche. En plus, il avait gardé au chaud un bonus de cinq millions de dollars. Ce n'était pas une journée si moche que ça.

*

* *

Jordan Siegel s'était versé un verre de brandy pour tenter de faire cesser le tremblement de ses mains. Il se laissa aller dans un fauteuil en desserrant sa cravate et se prit la tête entre ses mains potelées. Ses lèvres épaisses et roses murmuraient des mots silencieux, ses yeux

rapprochés émettaient des signaux d'angoisse. Siegel occupait un haut rang dans *l'intelligence Community* et ne pouvait se permettre de laisser planer le moindre doute quant à ses relations extra-administratives.

Giorgio Piranesi lui faisait peur. Jamais il n'aurait dû faire appel à ce gangster, qui risquait de faire exploser le scandale avec ses méthodes de fou furieux. La décision avait pourtant été prise à la majorité. Sur treize votants, onze s'étaient déclarés pour la seule solution qui paraissait possible : éliminer physiquement chaque membre de la commission d'enquête, sachant que leur dossier serait enterré avec eux.

Mais Piranesi avait commis une erreur, il avait misé sur un mauvais cheval et tout avait déraillé. Le principal membre de ce comité était toujours en vie, de même qu'un de ses collaborateurs. Jusque-là, il avait été possible de museler le F.B.I. en faisant intervenir les plus hauts échelons ; maintenant c'était foutu et il fallait craindre le pire.

Si jamais le dossier W.T.C. apparaissait au grand jour, c'en serait fini non seulement de la réputation de Jordan Siegel, mais aussi de sa vie sociale, ou pire. Il serait appelé à comparaître devant la Haute Cour de justice, accusé de crime contre l'humanité.

Il ne serait évidemment pas seul dans ce cas, mais ce n'était nullement une consolation. Ceux qui apparaîtraient comme lui dans le faisceau des projecteurs n'étaient que des exécutants, de hauts rangs certes, mais ils paieraient pour les autres, ceux qui se tenaient dans l'ombre et manipulaient occultement une troupe de marionnettes. Et s'il venait à l'esprit d'un Jordan Siegel ou de n'importe quel autre de ses associés l'idée de faire la moindre allusion à leur sujet, il serait immédiatement balayé comme un fétu de paille. Il n'avait d'ailleurs jamais rencontré que deux des membres de ce qu'ils nommaient le « Cercle intérieur », et pas des plus importants. On lui avait bien fait comprendre que sa propre vie ne tenait qu'aux services qu'il pouvait rendre et à sa discrétion absolue.

Dans tous les cas, le sénateur était au bord du gouffre.

Il se leva nerveusement, alla composer un numéro de téléphone, obtint immédiatement un correspondant à New York.

— Sam ? Jordy à l'appareil. Nous ne pouvons pas continuer la partie comme elle s'est engagée. Ces gens sont en train de tout compromettre, aussi bien l'affaire elle-même que notre propre sécurité.

La voix douceuse qu'il perçut dans l'écouteur lui fit grincer les dents.

— Je suis déjà informé, Jordy. Mais c'est bien toi qui as eu l'idée

de faire appel à ces gens, toi qui avais le contact.

— Nous étions tous d'accord !

— Évidemment. Je ne cherche pas à t'enfoncer, mais c'est regrettable.

— On devrait se tenir un peu plus la main.

— Ouais. Que proposes-tu ?

— La seconde solution.

— Tu envisages donc de neutraliser la première ?

— Il me demande une rallonge de dix unités...

— Ça fait une grosse somme. Tu peux payer ça ?

— Difficilement.

Il y eut un silence, puis :

— Paye-les, Jordy. Il ne faut pas qu'ils se doutent qu'on les lâche, ce n'est vraiment pas le moment. Ils seraient capables d'aller vendre l'affaire où tu sais...

— Avec quoi je vais payer ces cons ? Avec mon fric personnel, peut-être ?

— Débrouille-toi, tape dans une caisse noire... Dis-moi, tu ne sembles pas au courant des dernières nouvelles concernant tes associés.

— Que veux-tu dire ?

— Ils ont trouvé un os.

— Tu peux être plus clair ? grogna Siegel.

— Un sacré os habituellement habillé de noir.

— Je ne... Attends, tu ne veux quand même pas parler de...

— Si, tu m'as bien compris. Il est chez toi, en ville.

— Mais, qu'est-ce que...

— Nous avons un contact chez Giorgio. Tu y es ?

Siegel déglutit douloureusement tandis que son correspondant enchaînait d'une voix grinçante :

— Tu aurais dû être au courant, Jordy, au lieu de te laisser mener en bateau par ce gangster de mes deux.

— Je ne vois pas comment... Bon, il est d'autant plus urgent de faire jouer le plan B.

— Crois-tu que je t'aie attendu ? On a déjà établi un contact avec quelqu'un, là-bas. Appelle tout de suite Nat, il t'indiquera où et quand tu devras le rencontrer.

— Tu peux désigner quelqu'un d'autre que moi, je ne sens pas

bien cette affaire.

— C'est toi qui as merdé, Jordy, c'est à toi de faire le nécessaire.

— D'accord ! cracha Siegel, ravalant sa rage. Mais ça n'empêchera pas Giorgio de continuer l'opération, et il risque d'y avoir de la casse.

— Temporise, dis-leur que tu as besoin d'un délai pour réunir le fric.

— Ce n'est pas évident... Bon, je vais essayer.

— N'essaie pas, débrouille-toi pour que ça marche comme ça.

L'entretien dura quelques secondes encore, ponctué de sous-entendus et de courtes phrases sibyllines. Puis Siegel raccrocha. Il termina son verre de brandy en absorbant deux comprimés de tranquillisant, respira profondément avant d'appeler un autre correspondant. Faire appel aux contacts occultes de la C.I.A. le rebutait presque autant que l'initiative prise envers Piranesi, mais il fallait à présent ouvrir un nouveau circuit, et c'était lui, Jordan, qu'on avait choisi pour la corvée.

CHAPITRE V

L'endroit était suffisamment désert, au nord de la capitale fédérale, pour une rencontre discrète. Le nouveau véhicule de location de l'Exécuteur, une Oldsmobile grise, stationnait sur une aire de dégagement le long de la route dont elle était masquée par un bosquet. Au volant, Mack Bolan jetait de temps en temps un coup d'œil sur le rétroviseur, dans l'attente de son rendez-vous. Il avait un retard de plus de vingt minutes, et pourtant la circulation était fluide. Le Guerrier en avait profité pour faire le point, pensant que les éléments d'information en sa possession étaient beaucoup trop légers pour en tirer parti et que la situation risquait de stagner. En fait, il voyait mal de quelle façon il allait pouvoir entrer vraiment en action dans ce contexte où tout restait flou et ambigu.

Enfin, un véhicule apparut à l'entrée du parking, une Ford bleue avec un seul homme au volant, qui freina doucement pour venir s'arrêter derrière l'Oldsmobile. Quittant lentement sa voiture, le conducteur promena un regard circulaire sur les lieux avant de se diriger prudemment vers le véhicule qui le précédait. Ouvrant la portière côté passager, il prit place à côté de l'Exécuteur, l'examina silencieusement et laissa fuser un petit rire.

— Tu ne changes pas, comment fais-tu ?

— Tu me dis ça chaque fois que l'on se croise ! Tu n'as pas trop de rides non plus, répliqua Bolan sur le même ton enjoué.

— N'essaie pas de me rassurer. Chaque jour j'attrape une poignée supplémentaire de cheveux blancs. Et ta virée en Europe n'a rien fait pour m'arranger. Mais, ici, sur le sol américain, depuis ton blitz de Cincinnati, il s'est passé de drôles de choses...

— Il s'en passe surtout en ce moment, Hal. Toute cette histoire m'échappe, l'ami, j'ai besoin d'un bon coup d'éclairage.

Harold Brognola soupira.

— C'est vrai, rien ne se passe normalement, depuis quelque temps. Sais-tu pourquoi j'ai pris plus d'une demi-heure de retard ?

— Une visite imprévue ?

— Tu y es presque. En fait, je me suis fait prendre en chasse : deux types de la N.S.A. guettaient ma sortie du bureau. J'en ai reconnu un

qui était déjà venu fouiner dans nos services, à la recherche d'informations. Ils m'ont filé le train en voiture jusqu'à ce que je réussisse à m'en débarrasser après Chevy Chase. Ensuite, une Caddie m'a ostensiblement collé aux baskets, et j'ai encore dû jouer les courants d'air. Je suis ciblé, Striker, je me demande si j'aurais dû répondre à ton appel.

— Prends des vacances, sourit l'Exécuteur, mi-figue mi-raisin.

— Je voudrais bien. Je suis fatigué, mais je ne suis pas parano. Je n'aurai sans doute pas besoin de remettre ma démission, car je vais me faire carrément débarquer à la première occasion, et on me traînera en justice pour accointances avec un certain Mack Bolan. Bon, à part ça, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Question : qu'est-ce qui a provoqué la curiosité de Douglas Gardner ?

Brognola fit une petite grimace. Il prit le temps d'allumer une cigarette avant de répliquer :

— D'une certaine façon, toi... Je lui avais communiqué certains renseignements. D'abord ce cd-rom que tu avais récupéré à Manhattan et aussi pas mal d'éléments d'information sur ce qui s'est passé à San Diego et à Cincinnati. Je me suis souvenu de ce que tu m'avais dit concernant certaines branches de l'Exécutif plus ou moins pourries et je n'ai pas voulu prendre de risques. En revanche, je connais bien Gardner, c'est quelqu'un qui marche droit, un peu trop même pour certaines personnes... Je sais de plus qu'il enquête depuis longtemps sur certains groupements d'intérêts occultes en cheville avec les services secrets. Pour moi, il était tout désigné, mais je ne m'attendais pas à ce que ses collaborateurs se fassent descendre l'un après l'autre.

— On en revient toujours à la fuite au sein de vos services. As-tu une idée ?

— Frank t'a sans doute parlé des écoutes que les petits gars de la N.S.A. opèrent continuellement chez nous avec l'accord tacite de leurs patrons. Il en va sûrement de même pour les membres du Congrès et ça pourrait expliquer que certains fouineurs soient au courant. Depuis le 11 septembre, notre pays vit en pleine hystérie et le pouvoir ne fait rien pour arranger les choses.

Bolan alluma lui aussi une cigarette, contempla durant quelques secondes un hélicoptère passant à basse altitude au-dessus de la route, puis il enchaîna :

— Je veux rencontrer Gardner, Hal.

— Tu as des doutes à son sujet ?

— Non ! Je sens mal cette embrouille et je veux simplement discuter avec lui. Arrange-moi une rencontre.

— Si jamais quelqu'un apprend ça...

— La baraque de Silver Spring est sûre ?

— Autant qu'une planque puisse l'être.

— Ce n'est pas bien loin d'ici.

— Bon, quand veux-tu ?

— Le plus tôt possible.

— Donne-moi au moins une heure, je vais arranger ça. Mais, bon Dieu, ne va pas...

Le superflic de Washington s'interrompt en remarquant l'expression brusquement tendue de Bolan.

— Qu'est-ce qui...

— Baisse-toi ! gronda l'Exécuteur en ouvrant d'un coup sa portière pour s'éjecter du véhicule tout en dégainant son AutoMag.

Une grosse Chevrolet venait de débarquer à vive allure sur l'aire de repos. C'était le crissement de ses pneus qui avait alerté Bolan avant même qu'elle apparaisse dans son rétroviseur. Un bras dépassait de la portière arrière, prolongé par une arme automatique qui ne laissait aucun doute sur les intentions des arrivants.

L'énorme AutoMag .44 tonna par deux fois et la silhouette armée fut brutalement rejetée à l'intérieur du véhicule qui passa en trombe devant l'Oldsmobile. Avant d'arriver en bout du parking, son chauffeur freina à mort, faisant décrire un tête-à-queue à la Chevrolet qui se mit de nouveau à charger comme un taureau en furie. Une mitraillette et un pistolet automatique apparurent, chacun d'un côté de la carrosserie, et commencèrent à aboyer méchamment.

Bolan se plaça exactement dans l'axe de la trajectoire, mit un genou au sol, l'AutoMag tenu à bout de bras, et expédia une première salve de trois grosses ogives tonitruantes sur le pare-brise. La mitraillette tomba sur l'asphalte, mais le pistolet continuait de claquer régulièrement, et il y eut plusieurs impacts sur le sol, près de l'Exécuteur qui continua de cribler le pare-brise. Le pistolet cessa de cracher, mais le mastodonte poursuivait sur sa lancée, le chauffeur couché sur son volant, les yeux exorbités.

Bolan vit distinctement son visage exploser sous la monstrueuse poussée d'un projectile de .44 magnum, visa le centre de la calandre et lâcha les deux dernières cartouches de son chargeur. L'AutoMag était capable d'arrêter un éléphant en pleine course et la Chevrolet gémit sous les impacts, fit entendre un affreux hurlement de pièces mécaniques éclatées, dérapa avant de percuter un arbre qui ploya sous le choc.

Replaçant « Big Thunder » dans son étui, Bolan dégaina son arme

fétiche, le sinistre Beretta 93-R, et s'élança vers le tas de ferraille, une fumée noirâtre commençant à sourdre du capot.

Sur les cinq occupants du véhicule, un seul donnait encore quelques signes de vie, à l'arrière, grimaçant, une main crispée sur son épaule couverte de sang. L'Exécuteur ouvrit brutalement la portière, tira sans aucun ménagement le type de l'habitacle, et le plaqua contre le coffre arrière en lui collant le canon du Beretta contre la gorge.

— Tu as encore cinq secondes à vivre, lui dit-il d'une voix d'outre-tombe.

L'autre le fixait avec horreur, le visage déformé par un rictus de souffrance.

— Ne... ne me... descendez pas ! bégaya-t-il.

— C'est toi-même qui as fixé les règles du jeu.

— Non... on a fait que suivre les... consignes.

— De qui ? Dépêche-toi, tu n'as plus que deux secondes.

— Je... Attendez, merde !

— Plus qu'une.

— C'est Sammy...

— Sammy qui ?

— Sammy Langhetti... Le chef d'équipe.

— Et au-dessus de Langhetti, qui ? Raconte-moi un seul bobard et tu y passes tout de suite.

— Il n'y en a qu'un... Giorgio...

— Accouche ! Giorgio comment ?

Un gros ronflement se fit brusquement entendre dans le ciel et l'hélicoptère que Bolan avait vu passer quelques minutes plus tôt déboucha à basse altitude de derrière le bouquet d'arbres. Le Guerrier eut juste le temps de repérer le tireur dont la silhouette sortait à moitié de la cabine, dut faire un bond en arrière pour se placer hors de portée. De gros impacts criblèrent le sol et la voiture accidentée. D'évidence, le type là-haut utilisait un fusil d'assaut en tir par rafales.

Il ne fallut que deux secondes pour qu'un nouveau chargeur prenne sa place dans la crosse de l'AutoMag avant que celui-ci se remette à rugir. L'hélicoptère s'était stabilisé à une trentaine de mètres de hauteur, légèrement en oblique par rapport au parking. Plusieurs balles de .44 magnum traversèrent le cockpit, faisant éclater une partie de la verrière. Une autre atteignit en pleine poitrine le flingueur qui lâcha son arme avant de basculer dans le vide. L'appareil chancela un instant puis s'inclina sur le côté, amorçant un virage serré pour s'éloigner en toute hâte.

Il ne fut bientôt plus qu'un point dans le ciel tandis que Bolan remplaçait Big Thunder dans sa gaine. Il ne s'était pas écoulé plus d'une minute depuis le début de l'engagement. Hal Brognola s'était extrait de la Ford, un Beretta 92-F à la main, le visage contracté. Il rejoignit l'Exécuteur alors que celui-ci examinait le *mobster* étendu au sol près de la Chevrolet. Il avait la poitrine lardée d'impacts sanglants. Une balle lui avait également arraché la mâchoire inférieure mais des spasmes l'agitaient encore. Les convulsions de l'agonie. Bolan mit fin à l'horreur en lui tirant une balle dans la tempe.

— Merde ! laissa tomber le superflic de Washington. C'était moins une.

— Moins rien du tout. Quelqu'un ne voulait surtout pas que ce type crache le morceau. En tout cas tu avais raison, Hal : tu es ciblé !

CHAPITRE VI

Les deux véhicules venaient de s'arrêter dans un petit chemin forestier. Ils s'étaient rapidement éloignés du lieu de la fusillade et avaient roulé sur une vingtaine de kilomètres avant de bifurquer en direction de Springbrook, un village près de Branch Park.

— Comment a-t-on pu savoir où j'étais ? grogna Brognola en rejoignant l'Exécuteur près de la Chevrolet.

Sans un mot, Bolan alla sortir du coffre de son véhicule un détecteur électronique qu'il promena le long de la Ford. Quelques secondes plus tard, il y eut un bourdonnement qui s'amplifia jusqu'au niveau du pare-chocs où l'instrument couina brusquement.

— Et voilà, fit Bolan en se relevant, montrant dans sa main un petit boîtier en plastique muni d'une courte antenne. Un mouchard magnétique sous ta caisse.

— Qu'est-ce que c'est, un transpondeur ?

— En miniature, oui. Ce truc est employé par la N.S.A. pour pister un objectif en mouvement.

Son rayon d'action est de près de cent kilomètres et la batterie se recharge automatiquement dès que tu roules.

— J'ai déjà entendu parler de ce bidule ; il paraît que ça fonctionne sur une fréquence très particulière.

— Des ondes E.L.F. à très basse fréquence, qui sautent pratiquement tous les obstacles. Tu te poses encore des questions, Hal ?

— Plus vraiment, non ! lâcha Brognola, les mâchoires serrées.

— Fais gaffe à tes os, mon vieux.

— C'est toi qui me dis ça ?

— Quelqu'un veut te faire tomber. Quelqu'un qui sait que nous sommes en relation.

— Tu as sans doute raison. Ça devait arriver un jour ou l'autre.

— Prends un peu de distance, Hal, le temps que je m'occupe de ces gus.

— J'ai deux rendez-vous importants au siège.

— Annule-les.

— Quelle merde !

— As-tu remarqué que l'hélico ne portait aucune identification, ni chiffres ni lettres ?

— Oui. Plutôt curieux, et ça ne nous avance guère.

— Il était bleu sombre, presque noir, et il y avait une étoile à huit branches cerclée de blanc sur la queue. Ça ne te dit rien ?

— Ne me dis pas que l'ONU a quelque chose à voir avec...

— Pas l'ONU, coupa Bolan. J'ai déjà vu ce logo sur des appareils de la Zone 34, pas loin de Cincinnati.

— Le Fencen ?

— Je ne vois rien d'autre qui corresponde.

À deux occasions, l'Exécuter avait eu affaire avec les forces du *Fédéral Emergertcy National Center*, une milice sans existence légale et sans autre contrôle que celui de personnages invisibles possédant des protections jusqu'au sommet du pouvoir.

Une commission sénatoriale d'enquête lancée sur ce sujet s'était vu répondre par la Maison-Blanche que le Fencen dépendait de l'ONU, mais l'organisme international avait formellement nié, de même que le Pentagone. Tout le monde se renvoyait l'inquiétante balle et l'énigme persistait. À Cincinnati, Bolan avait pourtant compris que cette milice invouable avait été initiée par la *National Security Agency* et le *Military Policy Board*, cet organisme ultra-secret qui conseillait la Maison-Blanche et orientait certaines de ses initiatives. Le Fencen, en outre, était plus ou moins parrainé par le Conseil International de Sécurité, lui-même paradoxalement sous la dépendance des plus importants financiers de la planète, dont les groupes Bilderberg.

Bolan savait par ailleurs que cette nouvelle force d'intervention comprenait plus de quarante mille hommes non répertoriés, et aussi que leurs moyens d'acheminement sur des territoires opérationnels – essentiellement des hélicoptères – étaient peints en noir pour des vols de nuit et n'affichaient aucun signe distinctif. Seul un sigle discret, une étoile à huit branches entourée d'un cercle, permettait aux initiés de reconnaître l'appartenance de ces appareils furtifs.

Tout cela laissait planer une odeur caractéristique de barbouzerie que l'Exécuter avait puissamment reniflée lorsqu'il s'était attaqué à la Zone 34. Il savait que des intérêts colossaux étaient en jeu dans un circuit totalement opaque. Des tractations s'opéraient constamment à des niveaux indépendants des gouvernements et, bien sûr, il fallait disposer d'une force spéciale de sécurité pour que ces immenses magouilles puissent s'opérer sans risque.

Bolan revint sur des préoccupations plus immédiates :

— As-tu déjà entendu parler de Sammy Langhetti ?

— Aucune idée !

— Et Giorgio ? Un plus gros poisson apparemment.

— Ça pourrait être Giorgio Piranesi, il dirige toutes les affaires de la capitale fédérale et d'une bonne partie de la côte Est, sauf en ce qui concerne New York.

— La dernière fois que je suis passé par ici, c'était Michaël Rosa qui avait la main sur ce territoire.

— Les temps changent, la mafia aussi. Piranesi a le bras très long. Nous savons qu'il se sert de la politique comme d'un levier pour gonfler ses affaires. Il tient une bonne dizaine de gus importants dans sa main, auxquels il rend certains services de toute nature : les filles, bien sûr, parfois les petits garçons, mais aussi des contrats spéciaux quand ces politicards rencontrent des opposants à leurs combines. Tu vois ce que je veux dire... Il a également trempé dans des affaires de revente d'armement lourd au Moyen-Orient, mais jamais il n'a été possible de le prendre la main dans le sac. Il fonctionne toujours par salopards interposés ou à travers une succession de sociétés-écran.

Brogna s'interrompt en entendant la sonnerie de son portable. Portant l'appareil contre sa joue, il s'annonça, écouta, puis échangea quelques répliques avec son correspondant. Il précisa ensuite à l'intention de l'Exécuteur :

— C'était Frank. Il a eu une confirmation par une recherche informatique. Le tireur à Dulles Airport était bien Kurt Howlett. L'une des caméras de surveillance l'a filmé pendant quelques secondes en gros plan pendant qu'il traversait le hall de l'aérogare. Il paraissait observer quelque chose avec beaucoup d'attention. À moins que ce soit quelqu'un, pourquoi pas toi ?

— Possible.

— Frank va essayer d'en savoir plus à travers le CIRG. Bon, tu tiens toujours à rencontrer Gardner ?

— Plus que jamais.

— O.K., conclut le grand fédéral en activant la mémoire de son portable.

Dès qu'il obtint la connexion, il précisa un code d'identification et la conversation qu'il eut fut brève et précise. Rempochant l'appareil, il adressa un clin d'œil au Guerrier.

— On nous attend. Qu'est-ce que tu as fait du... heu, de cette espèce de transpondeur ?

— Je l'ai provisoirement désactivé. Il pourra encore servir.

— Tu veux leur faire le coup de l'arroseur arrosé ? sourit Brognola.

— Quelque chose comme ça, oui.

— Si tu réactives ce bidule, des tas de types débarqueront en masse, c'est sûr. Ils n'auront pas digéré le petit carnage de tout à l'heure.

— C'est bien là-dessus que je compte.

— Tu me fous les foies, Mack. Chaque fois que je pense à toi, ça me donne des crampes d'estomac.

— Prends du bismuth, rigola Bolan.

— Espèce de con !

— Je n'ai pas envie de traîner à Washington, Hal. Il va falloir les obliger à accélérer le mouvement.

— En jouant le rôle du gibier ?

— Tu connais l'histoire du loup recouvert d'une peau de mouton ?

CHAPITRE VII

La planque de Silver Spring était une petite villa à deux niveaux plantée au milieu d'un parc protégé par un haut mur. Brognola stoppa sa Ford devant la grille d'entrée et donna deux petits coups de klaxon qui firent apparaître un homme armé d'un automatique dans un étui de ceinture.

— Tu laisseras passer la Chevy, déclara Brognola en se montrant ostensiblement.

— Oui, monsieur, je vous ouvre.

La grille pivota et la Ford roula sur une allée de gravier, suivie par la Chevrolet qui freina ensuite sur le côté de la maison, et le numéro Un du *Justice Department* monta les marches du perron pour disparaître à l'intérieur. Il en revint au bout de quelques minutes, rejoignit l'Exécuteur et lui glissa :

— Il t'attend, mais il veut que l'entrevue se passe en tête à tête. Même moi je suis exclu de l'entrevue.

— Tu l'as mis au courant à mon sujet ?

— Il a bien fallu que je lui donne un nom : John Phœnix. Je lui ai dit que tu lui avais sauvé la mise à Dulles Airport et que tu es à l'origine des informations que je lui ai transmises. Je pense qu'il a compris, c'est quelqu'un qui pige vite. J'espère que je ne suis pas en train de commettre la plus grosse connerie de ma vie.

Bolan hocha doucement la tête. Il descendit de la Chevrolet et se dirigea vers l'entrée, accompagné de Brognola qui le guida jusqu'à l'étage et frappa à une porte. Celle-ci s'ouvrit aussitôt.

— Je t'attendrai en bas, souffla-t-il, s'éclipsant immédiatement.

C'était un petit salon confortable et feutré mais sans aucun luxe, dont les fenêtres étaient tendues d'épais rideaux. Douglas Gardner se tenait près d'un canapé et considéra l'arrivant avec gravité.

— Ainsi, vous êtes venu, dit-il, un léger sourire sur les lèvres.

Le congressiste était un homme de taille moyenne, les tempes grisonnantes, les yeux d'un bleu profond et le visage régulier. D'un geste, il invita son visiteur à prendre place dans un fauteuil tandis que lui-même s'appuyait sur un bras du canapé.

— Merci d'avoir accepté cette entrevue, répliqua le Guerrier, dédaignant le fauteuil pour aller s'adosser contre une bibliothèque. Savez-vous qui je suis ?

— Vous êtes sans doute quelqu'un que je n'aurais jamais dû rencontrer, sans cette conjoncture spéciale. Pour certains, vous êtes un criminel. Mais d'autres vous voient comme une sorte de Robin des bois des temps modernes. J'espère ne pas me tromper.

— Moi non plus. Vous avez eu en main une disquette informatique relative au W.T.C.

— Oui, ainsi que des informations très précises concernant la Zone 34 et une certaine arme biologique, le M...

— M-34, compléta Bolan. Nous sommes bien sur la même longueur d'onde.

Gardner acquiesça et ses traits se détendirent.

— C'est à partir de ces informations que mes collaborateurs et moi-même avons pu démarrer un dossier sur les événements du W.T.C., ceux de Washington et le reste. Toutes ces affaires sont liées par un dénominateur commun... Je sais quelles sont vos méthodes. Je ne peux évidemment pas les approuver, mais je comprends qu'elles puissent parfois être l'ultime ressource contre l'infamie. Ce qui s'est passé le 11 septembre 2001 en est une. Depuis que je dirige cette commission d'enquête, l'incrédulité a fait place à un sentiment d'horreur. Nous n'avons émis aucune hypothèse, nous nous sommes contentés de compiler tous les documents et témoignages qui ont été épargnés par la censure officielle. Ces éléments de preuves se sont imbriqués les uns dans les autres sans la moindre place pour le doute. Savez-vous par exemple que les deux avions qui ont percuté les tours jumelles, un Boeing 767 et un 757, étaient les seuls à être équipés d'un système de guidage leur permettant d'être totalement contrôlables à distance, en mode urgence et sans intervention humaine jusqu'à l'atterrissage ?

Le Guerrier le savait mais il n'eut aucune réaction, laissant Gardner poursuivre son exposé.

— Prise isolément, cette information ne constitue pas une preuve, mais elle s'enchaîne à une multitude d'autres indices qui ont été formellement établis, notamment en ce qui concerne des enregistrements effectués pendant et après l'attaque du W.T.C. Les sismographes de Greenpoint ont clairement permis d'établir qu'une onde de choc souterraine de force 6 s'est produite à Manhattan Sud quelques secondes avant l'effondrement de la première tour. Le même phénomène s'est reproduit pour la seconde tour, comme si les fondations en avaient été sapées par des charges explosives

parfaitement synchronisées. La signature sismique sur les enregistreurs était de très loin supérieure à l'onde de choc pendant l'effondrement des débris au sol. De plus, au niveau moins sept, la structure d'acier ancrée au rocher de Manhattan avait subi des pointes de température de l'ordre de plus de mille cinq cents degrés, ce qui s'avère impossible dans le cadre de l'explication officielle... En plus de cela, il y a eu de nombreuses prises de vues faites par des hélicoptères, sur lesquelles on voit nettement la seconde tour s'élever au-dessus du sol tout en oscillant, puis redescendre pour s'enfoncer de plus de vingt mètres. Tout cela a été mesuré et contrôlé méticuleusement. Il ne fait nul doute qu'une onde de choc souterraine a réellement soufflé l'infrastructure de ces édifices quelques secondes avant leur écroulement. Je tiens ces détails précis de rapports d'expertises que j'ai obtenus avant qu'ils soient occultés par le Département de la Défense.

— D'après vous, les impacts de ces deux Boeing ne sont pas la cause réelle de la destruction des Twin Towers ?

— Ils sont une des composantes du drame, mais ce n'était pas suffisant pour provoquer l'effondrement. D'autre part, les enregistrements sismiques démontrent que les fréquences de ces ondes de choc étaient anormalement basses, semblables à celles produites par le système HAARP qui génère ce qu'on appelle des ondes E.L.F.

Nous savons que ce système est désormais opérationnel et capable de provoquer aussi bien des séismes localisés que l'altération des métaux les plus résistants.

Le congressiste fit une courte pause avant de poursuivre :

— Quant à l'attentat contre le Pentagone, c'est la plus tragique fumisterie que j'aie jamais entendue. On a affirmé au public que le vol 77 d'American Airlines qui aurait soi-disant détruit une partie de la façade du bâtiment a été reconstitué d'après de très nombreux débris découverts sur les lieux. C'est une fable, aucun débris n'a été trouvé à part un morceau de tôle tordu qui, en aucun cas, ne pouvait provenir d'un Boeing 757. On a aussi parlé de la gazéification des structures métalliques de l'appareil sous l'action d'un choc thermique, ce qui est sans aucun fondement scientifique. Les dizaines de déclarations à ce sujet se contredisent, et plusieurs témoins un peu trop précis se sont rétractés après avoir subi des pressions. En revanche, on a trouvé plusieurs fragments métalliques appartenant à un missile de type Tomahawk équipé d'une charge creuse à haut pouvoir de pénétration. La violence de l'impact a été telle que trois immeubles à l'intérieur du Pentagone ont été traversés de part en part. Les déductions sont aisées et ne permettent là non plus aucun doute... Quand on se souvient que le 11 septembre a été le prélude et une des

raisons de l'invasion de l'Irak, on ne peut s'empêcher de penser à l'immense profit réalisé dans cette opération. On a trop longtemps fait croire au public que l'Irak n'était que le onzième pays producteur de pétrole, alors qu'il vient tout de suite derrière l'Arabie Saoudite qui tient la tête.

Gardner marqua un silence avant de reprendre d'une voix teintée d'amertume :

— J'en suis arrivé à la quasi-certitude que notre rapport ne pourra jamais être publié. Il contient, à l'évidence, trop de charges contre des gens qui sont impliqués directement ou indirectement dans cette procédure. Mes principaux collaborateurs ont été assassinés pendant que j'étais en Europe et on a également tenté de m'éliminer voilà quelques heures. On ne me laissera pas aller jusqu'au bout, tous les moyens seront bons pour ces crapules. Vous comprenez pourquoi j'ai finalement accepté de vous rencontrer ?

— Qui est dans le coup ? demanda abruptement Bolan.

— Il y a d'abord les petits rouages auxquels on ne confie que l'essentiel des opérations courantes, puis ceux qu'on pourrait nommer les agents de contrôle et les conseillers. Il y a près de deux ans, j'ai eu en main des relevés de communications téléphoniques entre des individus que nous avons ciblés depuis longtemps. Ces relevés proviennent d'écoutes du réseau Echelon, nous les avons obtenus confidentiellement grâce à des relations à la N.S.A. et il est extrêmement délicat de les utiliser. Toutes ces transcriptions confirment ce que vous avez découvert, à savoir qu'au moins une trentaine de personnes étaient informées de l'attentat, plusieurs jours avant qu'il se produise. Mais les vrais responsables restent invisibles. Certains se montrent parfois en public, mais alors ils portent un masque d'honorabilité. Parfois aussi des noms sont mentionnés dans les médias et présentés comme des capitaines d'industrie ou de la haute finance, on parle également d'eux comme les maîtres à penser et les bienfaiteurs de la société américaine ; on les respecte mais surtout on les craint. Le public serait effaré s'il savait qui sont ceux qui dirigent réellement la nation. Vous me demandez qui est dans le coup ? Ceux-là même qui maintiennent la société sous leur joug depuis bien longtemps, on peut dire plus de deux cents ans.

— Depuis 1776, peut-être ?

En arrêt, les yeux à demi clos, le congressiste fixa son vis-à-vis comme s'il voulait le sonder. Puis il reprit avec gravité :

— C'est en effet le 1^{er} mai 1776 qu'un certain Adam Weishaupt, professeur de droit, ancien élève des jésuites et prêtre luciférien, a fondé en Europe ce qu'il appela l'Ordre des Illuminés de Bavière. Une secte ayant pour objectif final la mainmise sur tous les leviers de

commande des pays civilisés. On pourrait croire que ce type était un fou, un mégalomane, mais il n'en est rien, hélas. Il n'était pas seul, il représentait l'un des engrenages d'une conjuration qui s'est développée jusqu'à nos jours. Tout avait été calculé dans les plus petits détails et mis par écrit dans un manifeste secret qui a finalement été découvert quelque années avant la révolution russe de 1917.

— Vous parlez des Protocoles ?

— Oui, les fameux Protocoles, un document établi en vingt-cinq points, au sujet duquel certains personnages haut placés se sont mis à hurler qu'il s'agissait d'un faux, d'une littérature subversive fabriquée par des extrémistes atteints de paranoïa galopante. En 1937, malgré de multiples pressions, le procès de Berne a pourtant pu établir l'authenticité de ce document. En fait, il ne s'agit nullement de protocoles, mais bien d'un programme politique, un plan stratégique parfaitement élaboré, visant à soumettre le monde à l'hégémonie d'une conspiration mondialiste. Pour ceux qui ne sont pas avertis, l'affaire apparaît comme un mauvais roman, une fiction écrite par un paranoïaque. Il faut pourtant se rendre à l'évidence, la quasi-totalité des événements qui se sont déroulés depuis deux cents ans, en Europe et en Amérique, correspond point par point à ce programme repris et amélioré depuis 1776... Pour en revenir à Weishaupt, celui-ci s'était assuré le concours des plus importants banquiers internationaux, de richissimes notables et de loges maçonniques au plus haut degré. À travers une série d'intrigues politiques et meurtrières, la secte prit rapidement consistance, ses membres se multiplièrent et se répandirent partout où ils pouvaient trouver un terrain favorable à leur complot. Entre autres, Karl Marx, Nietzsche, Lénine et Hitler en firent partie, de même que le général Albert Pike, nommé le Luciférien, qui avait, dès 1871, programmé les deux dernières guerres mondiales, ainsi que la guerre froide et trois révolutions majeures, étant sûr qu'elles amèneraient la conspiration à sa phase ultime dès la fin du XX^e siècle. Pour information, Albert Pike a été le fondateur du Ku Klux Klan. De nos jours, la puissance de ces individus ne fait que croître. Ils se nomment eux-mêmes les *Illuminati*, un terme qui fait sourire mais qui est porteur de la plus grande menace que le monde ait connue. Pour eux, nous ne sommes que du bétail humain, des pions qu'ils manipulent à leur gré, à travers le jeu de la politique et des médias qui sont pratiquement tous sous leur contrôle.

Gardner fit une nouvelle pause, comme pour rassembler ses idées, avant de reprendre d'un ton amer :

— Avez-vous entendu parler de Nicolas Tesla ?

— C'était un inventeur, je crois.

— Oui, un inventeur de génie, un parmi les plus grands. Prix

Nobel, quatorze doctorats à lui tout seul, parlant douze langues, il a été l'auteur de plus de neuf cents brevets pour finalement finir sa vie dans la misère et discrédité, en 1943, pour n'avoir pas voulu se plier aux exigences des banquiers internationaux. On lui doit le courant électrique, la plupart des moteurs fonctionnant sur ce principe et bien d'autres choses encore. Ce que l'on sait moins, c'est qu'il avait imaginé, construit et mis au point des machines capables de fournir de l'énergie sans aucun apport extérieur. Grâce à lui, chacun pourrait actuellement disposer de sa propre source d'énergie gratuite, personne ne dépendrait plus des holdings et des monopoles qui canalisent les trois quarts des richesses du monde. Mais ceux qui commandent derrière la scène en ont décidé autrement. Tant qu'il y aura du pétrole, il est évident que nulle place ne sera accordée aux inventions basées sur une énergie gratuite. L'industrie pétrolière rapporte chaque jour des sommes colossales qui suffiraient à nourrir les populations les plus déshéritées pendant des années. Contrairement à ce que croient les gens en général, les recettes de l'énergie fossile ne servent pas à alimenter les caisses des États, donc des peuples, mais vont directement dans les poches des banquiers internationaux qui s'en servent pour prêter de l'argent aux gouvernements afin de subventionner les guerres déclenchées par leurs maîtres occultes. C'est ainsi que les dettes des États ne cessent d'augmenter, avec la complicité de dirigeants corrompus mis en place par les Grands Maîtres... Voilà pourquoi l'humanité stagne depuis si longtemps dans l'ignorance, pourquoi des milliards de gens vivent dans des conditions misérables, pendant que d'autres – une très petite quantité – accumulent des fortunes qui dépassent l'imagination. En premier plan, il y a les grandes banques internationales, et toutes celles qui en dépendent, qui jouent un rôle de premier plan dans ce qui se passe, mais, derrière ces organismes officiels et souvent à leur insu, il y a des individus qui dirigent le système sans que le public en ait la moindre idée.

— Ceux du Cercle Intérieur ?

— Oui, entre autres, fit Gardner avec un petit rire grinçant. Mais ce n'est pas limitatif. Certains groupes d'influence tels que le C.F.R., le Skull and Bones qui constitue un état-major secret au niveau international, et le Lucis Trust – dont la première dénomination était Lucifer Trust –, sont noyautés par des hommes de la conjuration. Ils ont accès à tous les renseignements concernant des milliards d'individus, à travers les terminaux du plus puissant ordinateur qui soit, le 666 qu'ils appellent aussi The Beast– la Bête. Le central de cette machine est installé à New York, à quarante mètres sous la surface... Nous avons découvert de nombreuses connexions entre ces individus, qui œuvrent dans l'ombre des gouvernements. Mais je ne

peux pas vous dire qui ils sont, je ne les connais d'ailleurs pas tous, loin s'en faut.

— J'ai pourtant besoin de les identifier, rétorqua l'Exécuteur.

— Il ne servirait à rien que vous vous en preniez à eux. Admettons que vous parveniez à éliminer quelques-unes de ces têtes, il en surgirait d'autres pour remplir le vide dans leurs rangs. Il faudrait recommencer à les identifier, à les localiser. Ce serait une histoire sans fin.

— J'ai aussi une histoire sans fin avec la mafia, dit Bolan sèchement.

— En êtes-vous venu à bout ? répliqua gravement Gardner.

— Non, puisque c'est une histoire sans fin.

— Vous voyez bien...

— Je continue quand même. Quand on commence ce genre d'affaire, il faut aller jusqu'au bout.

— En courant le risque d'y laisser sa vie ?

— Je suis mort depuis longtemps.

Gardner comprit ce que son visiteur voulait dire. Mack Bolan avait définitivement cédé le pas à son alter ego, l'Exécuteur. Il soupira :

— Ne pensez pas que je veuille me dérober, je veux seulement vous expliquer un paradoxe. Ce rapport que nous avons mis près de deux ans à étayer constitue l'accusation la plus grave qui puisse exister contre le gouvernement. Que ce soit par naïveté, par pur laxisme, par intérêt ou par implication directe, des gens très haut placés ont contribué et contribuent toujours à alimenter la machine démoniaque. Comment réagiriez-vous si on vous disait que tel ou tel membre éminent du gouvernement fait partie de la conspiration ? Dites-moi, monsieur, heu... Phoenix, que feriez-vous dans ce cas ? Prendriez-vous l'initiative de les éliminer ?

Bolan resta silencieux. Gardner avait raison. Lui-même se sentait dans une impasse, l'affaire dépassait en gravité tout ce qu'un être humain normalement constitué pouvait imaginer de pire.

Il jeta un coup d'œil à sa montre, vit qu'il était déjà 19 h 30. Avait-il perdu son temps en se rendant à Silver Spring ? Le congressiste se redressa pour aller se camper devant une fenêtre dont il écarta un peu le rideau, paraissant contempler le parc. Il resta ainsi de longues secondes avant de refaire face à son visiteur.

— Je vais vous donner des noms, dit-il pensivement. Ce ne sont certes pas les plus importants, mais ils jouent un rôle déterminant dans le scénario de prise du pouvoir mondial.

— Des types figurant sur votre liste ?

Le congressiste hocha la tête :

— Non. Cette liste n'existe pas, ce n'est qu'un leurre. En laissant filtrer des informations à ce sujet, l'objectif était d'obliger les têtes dirigeantes à se découvrir. Nous pensions pouvoir ainsi les placer légalement en accusation. J'avais obtenu l'accord du département de la Justice, le feu vert de M. Brognola pour mettre ce mécanisme en œuvre, mais un veto est intervenu en haut lieu et rien ne s'est passé comme prévu. Leur influence s'étend trop loin et beaucoup trop puissamment.

— Donnez-moi ces noms, dit Bolan d'une voix sourde.

Gardner alla ouvrir le tiroir d'une commode et sortit une feuille de papier dactylographiée qu'il tendit à son hôte.

— Faites attention à vous, déclara-t-il. Cette simple feuille est plus dangereuse que mille kilos d'explosif.

— Faites attention à vous aussi, sénateur Gardner. Restez tranquille si vous voulez continuer à vivre, vous êtes plus que jamais une cible.

— J'en suis conscient.

Bolan empocha le document et un muet remerciement perça dans ses yeux.

— Bonne chance, conclut son vis-à-vis.

La poignée de main qu'ils échangèrent fut franche et empreinte d'émotion. Les regards aussi. L'entretien n'avait duré qu'une trentaine de minutes, mais l'Exécuteur eut la sensation de connaître Douglas Gardner depuis toujours. En quelque sorte, ils étaient sur des fréquences parallèles. Le congressiste se battait à sa manière contre une vermine omnipotente dont le champ d'action s'étendait à l'infini. S'attaquer à cette immense racaille relevait d'un grand courage, mais ses méthodes avaient leurs limites. Mack Bolan, lui, n'était en rien limité. Seule la Mort pourrait l'arrêter, mais il y avait bien longtemps que son destin était scellé : il tomberait un jour sous les balles de ses ennemis ou sous celles des flics. Ce n'était plus pour lui qu'une simple et inéluctable finalité. Alors, à quoi bon y attacher de l'importance...

CHAPITRE VIII

Le Glass Club était un établissement chic où une clientèle masculine fortunée venait régulièrement rencontrer des prostituées de luxe. C'était un cercle des plus confidentiel où le personnel – serveuses, maîtres d'hôtel et gérants – était mis en place par la *Central Intelligence Agency*, qui en était propriétaire en sous-main.

Au-delà de cette prétendue confidentialité, l'agence de Langley utilisait le Glass Club comme un de ses plus sûrs moyens d'information, bien que la Constitution ne lui accordât aucun droit d'opérer sur le territoire national. La Maison-Blanche, pourtant, tolérait cette incartade parmi tant d'autres, le prétexte étant la recherche d'éventuels éléments séditieux ou terroristes installés aux États-Unis telle une cinquième colonne.

Des hôtesse distinguées, ravissantes et très coûteuses offraient leurs charmes aux importants visiteurs du Glass Club, chefs de cabinets, ministres, ambassadeurs et autres responsables politiques, jouant parfois un rôle dans la compromission de leurs clients qui devenaient alors des jouets entre les mains des spécialistes du département P-4 de Langley.

Le sénateur Jordan Siegel connaissait l'implication de l'établissement avec les services secrets et, s'il le fréquentait, c'était avec la plus grande méfiance. Installé dans un profond fauteuil, au pied d'un palmier, il terminait un exposé mûrement réfléchi dont il avait pesé chaque mot.

L'homme qui se trouvait en face de lui, de l'autre côté d'une table basse recouverte de nacre, s'appelait Kenneth Lloyd. Il avait une quarantaine d'années, blond aux yeux bleus, lèvres minces, et occupait un poste décisionnaire au département P-4, c'est-à-dire le groupe d'intervention anti-subversif de la C.I.A. Il avait été auparavant colonel dans les *Spécial Forces* et était connu pour la cruelle efficacité dont il avait fait preuve en Afghanistan où il avait été chargé d'interroger les prisonniers avant de les envoyer à Guantanamo. C'était aussi un homme d'une grande vénalité qui, non content de poursuivre une carrière dans les services secrets, s'adonnait régulièrement à des activités extra-gouvernementales, louant ses services au plus offrant. Il coûtait cher, mais il avait la réputation

d'être rapide, efficace et discret.

— Voilà la situation, résuma doucement Siegel. Nous avons besoin d'une solution rapide.

Lloyd alluma une cigarette d'un geste calculé tout en considérant son interlocuteur. Après avoir lentement soufflé une bouffée de fumée, il planta ses yeux bleu pâle dans ceux de Siegel, et rétorqua du bout des lèvres :

— Combien me proposez-vous pour cette opération ?

— Je dispose de cent mille.

— Vous vous foutez de moi ?

— Je peux aller jusqu'à cent cinquante, mais pas plus.

— Laissez tomber, ça ne m'intéresse pas.

— Je connais vos tarifs, Lloyd, ils ne montent jamais plus haut.

— Moi je ne connais personne qui accepterait cette opération pour une telle somme. D'ailleurs, si vous pouviez demander ça à quelqu'un d'autre et pour moins cher, vous ne seriez pas ici. Pour vous et vos amis, cette épine dans le pied vaut beaucoup plus.

— J'irais jusqu'à doubler mais ça n'ira pas plus loin. J'ai déjà eu beaucoup de frais.

— Avec Giorgio ? sourit Lloyd insidieusement !

— De quoi parlez-vous ?

— Écoutez, mon vieux, j'ai eu Sam tout à l'heure au téléphone, nous nous sommes déjà entendus sur un montant. C'est un million en espèces ou allez vous faire foutre. Réfléchissez, mais vite.

— C'est insensé !

— Pas plus que ce que vous me demandez de faire. Je risque d'être définitivement grillé et les États-Unis deviendront très dangereux pour moi. Un exil, ça se paye.

Baissant encore la voix, il se pencha vers Siegel :

— Vous savez sûrement quel est le montant du contrat que vos amis ont placé sur la tête de Bolan. Alors, ne jouez pas les apothicaires avec moi.

Le visage de Siegel s'était en une demi-seconde couvert de sueur. Il trempa ses lèvres dans un verre d'eau minérale posé sur la table, baissa les yeux comme s'il réfléchissait intensément et répliqua :

— Le tiers au départ, le solde quand vous aurez réussi.

— Je veux cinq cent mille dollars en acompte, rétorqua Lloyd d'une voix contenue. Le solde à la fin de l'opération. Et si vous me faites faux bond, ce sera très dommageable pour vous.

Une serveuse vêtue comme une star de cinéma s'approcha d'eux en ondulant, attendant visiblement une commande. L'homme du département P-4 fit un signe négatif de la tête et la fille disparut.

— Alors, Jordy ? fit-il ensuite, fixant Siegel avec ironie.

Le sénateur marron semblait sommeiller dans son fauteuil. Il rêvait qu'il avait tenté un banco au baccara et qu'il venait de rater son coup.

Mack Bolan avait loué une chambre dans un motel isolé, près de Great Falls, à quelques centaines de mètres de la rivière Potomac. Il s'y tenait depuis près d'une heure, allongé sur son lit, vêtu de sa combinaison de combat. La nuit était tombée depuis une vingtaine de minutes mais il restait dans l'obscurité, les sens en alerte.

Il avait fait le point sur la situation et estimait avoir enfin quelque chance de remonter la piste depuis son contact avec Hal Brognola et sa rencontre avec le sénateur Gardner.

Une dizaine de kilomètres avant d'arriver à Great Falls, il avait réactivé la radio-balise découverte sous la voiture de Brognola et l'avait fixée sur sa Chevrolet. Il n'y avait plus qu'à attendre que l'appât morde à l'hameçon.

L'Exécuteur ne se faisait pas d'illusions, la partie serait rude et sans deuxième chance. Les chiens de sang de la mafia n'étaient pas les seuls à vouloir l'accrochage. Ils avaient partie liée avec les barbouzes du Fencen et, de là à ce que des équipes de la C.I.A. se manifestent, il n'y avait qu'un pas. C'était logique. Ce qui s'était produit depuis son arrivée à Washington démontrait que de gros bonnets jouaient leur va-tout dans cette ignoble affaire.

Le fait qu'une partie du gouvernement soit compromise dans la sordide machination n'étonnait pas Bolan. Il y avait et il y aurait toujours, à tous niveaux, des individus prêts à toutes les ignominies pour satisfaire leur appétit gargantuesque de fric et de pouvoir. C'était en toute connaissance de cause que les marionnettistes de l'ombre les choisissaient comme instruments de leurs infectes combines.

Le Guerrier n'avait pas l'intention de s'en prendre à ces pontes de la politique, du moins pas à tous. Il avait compris qu'il fallait en priorité éliminer les intermédiaires qui permettaient aux tout-puissants de tirer les ficelles sans qu'ils aient jamais à apparaître.

Brognola lui-même avait été manipulé à son insu. Chaque fois qu'un événement à risque se produisait, « on » l'obligeait à faire des déclarations rédigées dans les coulisses de la politique et qui apparaissaient trop souvent comme l'inverse de la réalité. Maintes et maintes fois il avait subi des pressions, des menaces, avait failli à deux

reprises être traduit devant une Haute Cour de justice pour avoir refusé des ordres qu'il jugeait incompatibles avec la justice. Et il y avait d'autres Brognola, d'autres hommes chargés de veiller sur la sécurité de la nation, et moins intègres et intelligents que lui. C'était un jeu pourri.

Douglas Gardner avait éclairé Bolan sur divers points qu'il avait depuis longtemps pressentis. Mais l'instant n'était pas propice à l'estimation des tractations inavouables qui se déroulaient continuellement dans un monde en folie. L'Exécuteur était dans l'attente d'une opération ponctuelle où aucune marge d'erreur n'était permise.

Il vérifia machinalement le Beretta 93-R à silencieux qu'il portait sous son aisselle, dans un étui spécial en cuir, ainsi que le libre jeu d'un poignard de combat dans une gaine le long de sa cuisse. Il avait également disposé à côté de lui un court fusil d'assaut Heckler & Koch à silencieux incorporé qu'il pouvait fixer sur sa poitrine à l'aide de deux clips.

Ce ne fut qu'une vingtaine de minutes plus tard qu'il entendit enfin un ronronnement ténu dans le lointain. L'appareil paraissait suivre une trajectoire rectiligne dans le ciel, manifestement en approche. Au bout d'une minute, le son s'amplifia, émanant manifestement d'un hélicoptère volant à quelques centaines de mètres de hauteur, puis s'amenuisa pour s'amplifier de nouveau assez vite. C'était un repérage, une localisation vraisemblablement basée sur la fréquence émise par la radio-balise posée sous la Chevrolet.

Bolan se redressa et fixa le Heckler & Koch sur son torse, puis il sortit silencieusement, n'ayant que peu de doute sur ce qui allait suivre.

Contournant le bâtiment par l'arrière, il longea une allée pour se fondre dans l'ombre d'une haie bordant le parking, à quelques mètres seulement de la Chevrolet. Les lieux étaient vaguement éclairés par deux lampadaires à la lumière jaunâtre, et seules quelques fenêtres éclairées témoignaient de la modeste occupation des lieux. Il avait choisi le motel pour son isolement et sa faible fréquentation, y était arrivé avant la tombée de la nuit afin d'en examiner minutieusement la topographie.

Il dut attendre encore dix minutes avant que les événements ne se précisent. La forme sombre d'un gros véhicule roulant lentement et tous feux éteints se dessina à l'entrée du parking, s'arrêta sans heurt, tandis qu'une deuxième voiture apparaissait, venant de l'autre extrémité, et parcourant quelques mètres avant de stopper. Les yeux habitués à la pénombre, l'Exécuteur vit plusieurs silhouettes sortir des habitacles, refermant les portières avec précaution.

À l'évidence, les types se méfiaient. Ils ne tenaient pas à renouveler l'erreur qu'ils avaient précédemment commise. Bolan compta huit pourris. Huit bordilles du diable dont trois portaient des combinaisons de combat assez semblables à celle de l'Exécuteur et qui étaient vraisemblablement des barbouzes du Fencen. Les autres devaient être des *mobsters* recrutés pour la circonstance. Ceux-là seraient sûrement liquidés après l'opération afin d'éviter toute indiscretion. Tous étaient armés d'armes automatiques équipées de silencieux.

Un des hommes en civil se dirigea vers le petit hall où se tenait le gardien, tandis que deux autres allaient prendre position de chaque côté du motel. Trois s'infiltrèrent dans le parking, à plusieurs mètres l'un de l'autre comme s'ils voulaient ratisser les lieux. Ils marchaient lentement et avec circonspection, puis il y eut un appel en sourdine qui fit converger les silhouettes vers la Chevrolet. Quand ils se furent rejoints, l'un d'eux braqua un appareil sur la carrosserie en chuintant :

— Le mouchard est là, on y est.

— Y a plus qu'à trouver le mec et le rectifier, souffla un autre.

— Faudrait pas se gourer, lâcha une troisième voix.

— Y a pas d'erreur, le détecteur est au maxi.

Bolan s'était approché silencieusement du petit groupe affairé à inspecter le véhicule. Non, il n'y avait pas d'erreur, ces trois-là n'étaient rien d'autre que des buteurs avec une sale besogne à accomplir. Il ne leur laissa aucune chance. Caressant trois fois la détente du Beretta, il vit les trois silhouettes s'affaïsser en silence. Puis, ombre parmi les ombres, il gagna un massif d'arbustes à quelques mètres du hall de réception, à temps pour voir sortir celui qui s'y était introduit quelques instants plus tôt, le vit héler les deux hommes en combinaisons qui encadraient le motel. Quelques instants plus tard, les trois hommes se rejoignirent devant la porte de la chambre que Bolan avait occupée, tinrent un bref conciliabule et se lancèrent contre le battant qui céda aussitôt. Il y eut plusieurs petits chuintements, des armes se cabrèrent dans des pognes brutales, puis la lumière jaillit et une exclamation contenue fusa :

— Putain ! Où est ce connard ?

— Ici, fit une voix sinistre dans leurs dos.

L'un d'eux eut tout juste le temps de se retourner avant d'encaisser une ogive de 9 mm Parabellum qui lui fit sauter la mâchoire. Les deux autres avaient déjà écopé avant même d'avoir pu amorcer un geste de défense, le premier dans le front, l'autre entre les yeux. Puis la Mort silencieuse reprit sa marche en direction de sa prochaine proie.

CHAPITRE IX

Bolan atteignit l'entrée du parking après avoir contourné le bâtiment par l'arrière, parvint à proximité du véhicule tapi dans la pénombre, à côté duquel deux hommes se tenaient en attente, échangeant en sourdine quelques phrases nerveuses. Il les supprima froidement lorsqu'il n'en fut plus qu'à quelques mètres avant de s'enfoncer une nouvelle fois dans une zone d'obscurité complète pour rejoindre l'autre extrémité de l'aire de stationnement.

Un gars en trench-coat se tenait debout contre un 4x4 Cherokee, observant l'allée de desserte comme s'il craignait l'arrivée intempestive d'un véhicule. Assis derrière le volant, un autre homme avait abaissé sa vitre. Il donnait des signes d'impatience et d'anxiété, son visage de furet était régulièrement tirailé par un tic qui lui retroussait la lèvre supérieure.

— Je trouve que c'est un peu longuet, commenta-t-il. Qu'est-ce qu'ils foutent ?

L'autre le fixa dédaigneusement.

— Il y a à peine quatre minutes qu'on est là.

— Ils pourraient nous tenir au courant, tu devrais les appeler.

— On est en silence radio, ferme-la !

— Ouais, ouais...

Une dizaine de secondes plus tard, le chauffeur reprit :

— Y en a un qui revient. On dirait une combinaison... Tu vois qui c'est ?

Une silhouette venait de se dessiner à quelques mètres dans la pénombre, marchant rapidement vers le Cherokee.

— Arrête de flipper, Barty, ils ont dû en terminer avec leur cible. On va pouvoir se...

Le pourri ne finit pas sa phrase. Le chauffeur le vit brusquement poser la main sur la crosse de son arme puis s'arc-bouter avec un petit gémissement avant de s'affaîsser dans un giclement de sang.

— Putain ! cracha son copain en plongeant la main sous sa veste pour y saisir un Colt 45.

Il ne comprit pas comment cela avait pu arriver aussi vite, mais il

se retrouva avec le tube encore brûlant d'un silencieux appuyé contre sa joue tandis qu'une grande pogne se refermait sur le .45 et le lui arrachait.

— Fais pas le con, entendit-il tout près de son oreille.

Figé sur son siège, il tourna les yeux pour regarder l'ombre menaçante venue se coller contre la portière, mais, dans la nuit, il ne vit que deux yeux d'acier qui l'observaient avec une fixité effrayante.

— Je... Je ferai pas le con, assura-t-il.

Le silencieux se décolla de sa joue et Bolan contourna le 4x4 pour prendre place à côté du *mobster*.

— Roule ! lui ordonna-t-il. Doucement.

Le Cherokee s'ébranla sans à-coup, parcourut une cinquantaine de mètres avant que l'Exécuteur oblige le chauffeur à stopper. Raflant la clé de contact, il mit pied à terre et alla ouvrir le coffre de la Chevrolet dont il sortit un gros sac en toile qu'il balança à l'arrière du 4x4, puis réinséra la clé sur le contact.

Dans la lueur faiblarde d'un lampadaire, le gars avait aperçu une forme humaine allongée sur l'asphalte, la tête baignant dans une mare de sang. Ses dents grincèrent et il eut un hoquet.

— Vas-y, lui dit Bolan, prends la 189 vers Potomac.

Le Cherokee repartit, quitta l'enceinte du motel et roula à allure modérée. Peu avant d'arriver au village de Potomac, l'Exécuteur obligea le chauffeur à prendre une route secondaire en sous-bois, le fit s'arrêter au bout d'une centaine de mètres.

— Tu connais la musique, lui-dit-il froidement.

L'autre s'était figé sur son siège. Les mains bien à plat sur le volant, il regardait fixement devant lui sans desserrer ses lèvres minces.

— Tu es sourd ?

— Si je me mets à table, j'aurai même pas le temps de commander mon cercueil.

— Tu as au moins un nom ?

— Barty.

— Barty comment ?

— Marino.

— O.K., Barty. Ouvre tout grand tes oreilles. Si tu ne me dis pas ce que je veux entendre, je te supprime. Réfléchis vite, je n'ai pas de temps à perdre.

— J'suis seulement un chauffeur.

— Tu commences mal, remarqua le Guerrier en relevant le chien

du Beretta qui émit un cliquetis sinistre.

— Bon, souffla le mafioso, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Parle-moi d'abord de ton boss.

— C'était Gus Salandro, vous l'avez rectifié.

— Tu ne te mouilles pas trop, hein ! Qui est la tête ? À la prochaine connerie tu peux dire adieu à tes couilles, fais gaffe.

— Sammy ! Sammy Langhetti ! répondit d'un coup Marino.

— Et au-dessus de lui ?

— Le *capo*... Giorgio.

— Giorgio Piranesi ?

— Ouais, il ne dépend que de lui.

— Langhetti..., insista Bolan, c'est bien ce dingue qui se shoote à l'héroïne ?

— Avant, oui, mais depuis pas mal de temps il est clair. Don Giorgio lui avait dit qu'il le tuerait s'il n'arrêtait pas de se piquer.

— Tu as l'habitude de travailler avec des mecs du Fencen ?

— Je comprends pas ce que vous voulez dire...

— Qui étaient ces types en combinaison ?

— Heu... je crois que c'est des mecs des services spéciaux.

— Tu veux dire des barbouzes ?

— Ouais, si on veut. Paraît que c'est d'anciens troufions que l'Organisation a récupérés. Vous savez, j'aime pas beaucoup bosser avec ces types, ils se prennent un peu trop pour des caïds.

— C'est pas dans l'habitude de l'Organisation...

Le petit mafieux exhalait la peur par tous les pores de sa peau. Il respira par saccades, lâcha d'un trait :

— C'est une combine de politicards, je crois que Giorgio s'est foutu en cheville avec eux et qu'ils lui ont imposé ces mercenaires de merde. Paraît que c'est la N.S.A. qui les contrôle.

— Eh bien ! tu vois que tu en sais des choses ! Où est Langhetti en ce moment ? questionna abruptement l'Exécuteur.

— À Bethesda, je crois.

— Sois plus précis.

— Giorgio lui a refilé une baraque pour en faire une sorte de Q.G. C'est de là qu'il dirige les équipes.

— Tu y es déjà allé ?

— Oui, je...

— Quand ?

— Eh ben... c'est de là-bas qu'on est parti. On a été guidé par l'hélico.

— D'où venait cet appareil ?

— Ça, j'en sais foutre rien, on m'a dit que dalle à ce sujet. Vous savez, je ne suis qu'un petit rouage...

— Relance ton moulin, Barty, direction Bethesta.

Le visage du mafioso se décomposa.

— Merde ! C'est complètement dingue, y a au moins une douzaine de gars là-bas ! Vous n'avez aucune chance.

— Tu la veux où ? cracha Bolan. Tu te décides tout de suite ou tu crèves.

— Mais ils sont en pleine alerte, bon Dieu ! Je...

Le mufle du Beretta vint s'appuyer contre la mâchoire de Marino qui hoqueta.

— D'ac... d'accord, bégaya-t-il, relançant le moteur du Cherokee.

— Tâche de pas te tromper de route, lui conseilla l'Exécuteur. Ce serait mauvais pour toi.

CHAPITRE X

Sam « Heater » Langhetti venait de remonter la manche gauche de sa chemise et commençait à serrer un garrot sur son bras. Ça faisait bien trop longtemps qu'il était en manque : les substituts de merde qu'un toubib de l'Organisation lui avait fournis ne lui faisaient pratiquement plus aucun effet. À présent que l'équipe de Gus Salandro avait bouclé le contrat à Great Falls, il pouvait bien s'envoyer en l'air avec une demi-dose de blanche ; pas un de ses hommes ne s'en apercevrait, et Giorgio n'en saurait rien.

Alors qu'il saisissait la seringue, il entendit avec agacement la sonnerie de son portable grelotter à sa ceinture. Proférant quelques mots orduriers, il posa la seringue et porta l'appareil contre sa joue. C'était Piranesi. Merde ! Est-ce qu'il faisait de la télépathie ?

— Oui, Giorgio, j'allais justement t'appeler. Tout se passe bien, le contact s'est déroulé sans problème et...

Un glapissement lui coupa la parole.

— Tu te fous de ma gueule, espèce de connard ? Tout se passe bien, hein ! Est-ce que, au moins, tu te tiens au courant, pauvre abruti ? Tu t'es piquouzé ou quoi ?

— Mais, Don Gior...

— Ta gueule ! Le coup a raté, tout a foiré et les gars que tu as envoyés là-bas se sont fait étendre. Par-dessus le marché, il a fallu que j'apprenne ça par Linsay. Tu te rends compte ?

Langhetti avait entendu parler de Linsay, un flic de Chevy Chase qui palpaït des enveloppes de l'Organisation.

— Le bol, poursuivit le *capo* d'un ton acide, c'est qu'il était de service de nuit et qu'il a pu se charger de cette merde.

— Comment ces cinq mecs ont-ils pu se faire avoir ? demanda Langhetti, éberlué.

— Les trois extra y sont passés aussi, Sammy, si tu tiens à le savoir, et ce n'étaient pas des tendres. Mais là où il y a un os, c'est qu'un des gars manque à l'appel. Tu comprends ?

— Tu veux dire que quelqu'un se serait tiré ?

— Je veux seulement dire qu'un de tes mecs a disparu. À partir de

là, on peut tout imaginer. Tu n'as pas une petite idée à ce sujet ?

— Non, je ne vois pas un de mes hommes en train de jacter ou de faire capoter l'opération. Et pourquoi, merde ? J'ai eu deux appels de l'hélico, la première fois pour signaler qu'ils avaient capté le signal et qu'ils se dirigeaient droit dessus, la seconde pour annoncer que les deux bagnoles étaient sur l'objectif. Ça m'a été confirmé aussitôt par Gus Salandro : ils avaient bouclé le coin. Pas même un clebs n'aurait pu se tailler de là. J'ai suivi l'opération minute après minute, Giorgio !

Un grognement se fit entendre dans l'écouteur.

— Tu crois peut-être aux fantômes ?

— Pour l'instant, je crois en rien, Giorgio. Ça me semble complètement impossible qu'une chose pareille soit arrivée. Bon Dieu, ces connards dans l'hélico ont sûrement dû voir ce qui se passait en bas !

— Aux dernières nouvelles, ils se sont cassés tout de suite après avoir eu confirmation du repérage.

— Les cons !

— Ce n'était pas prévu qu'ils restent dans le secteur, ces mecs ont des ordres planifiés, et obéissent comme des robots.

— J'étais pas chaud pour qu'on fasse équipe avec eux, je te l'ai dit. Ça me fait mal qu'on bosse avec ces sales cons. C'est eux qui ont tout fait foirer, c'est sûr.

— Tu n'as pas à en discuter, Sammy, c'est comme ça ! fit sèchement Piranesi. Moi, ce qui me fait mal, c'est que le coup soit râpé alors qu'on avait tout pour piéger cette enflure.

Il y eut un silence, puis Langhetti se racla la gorge.

— Après ce qui s'est passé, émit-il, on peut parier qu'ils étaient ensemble.

— Qui, ensemble ?

— Eh bien, ce type et la combinaison... C'est bien toi qui m'as dit que le grand fumier était venu ici et fouillait dans nos poubelles. Je ne vois pas comment ce fédé, à lui tout seul, aurait pu rectifier tous ces gars.

— Ouais, concéda Piranesi, c'est possible.

— Ça voudrait dire que tu ne te trompes pas quand tu penses qu'ils se la jouent en douce, tous les deux.

— C'est bien ce que j'ai toujours dit. Il me les faut tous les deux, Sammy. T'entends ? Le fédé et la grande salope ! Je les veux dans une boîte en sapin et vite fait. Tu as une idée sur la façon de récupérer le coup ?

— Peut-être bien.

— Je t'écoute.

— La combinaison ne va pas en rester là, c'est évident. Je pense à ce gars qui est manquant... On le sait, le grand fumier ne laisse jamais de survivant quand il s'en prend à nos *soldati*. Tu vois où je veux en venir ?

— Oui, continue, fit le *capo*, attentif.

— S'il a épargné un de nos gars, c'est pas par gentillesse, on peut en être sûr. Je vois deux cas de figure... Il le laisse se casser pour lui filer le train en douce, ou alors il l'oblige à jacter. Ce mec fout les jetons à tous ceux de l'Organisation, tu le sais bien, y en a qui chient dans leur froc rien que de savoir qu'il vient de débarquer sur leur territoire.

— Je sais, je sais, répliqua Giorgio avec une pointe d'angoisse dans la voix. Et tu en conclus qu'il va remonter jusqu'où ?

— Jusqu'ici, Giorgio. La baraque où je me trouve, c'est tout ce qu'un gars de cette équipe pourra lui balancer.

— J'espère que tu ne te trompes pas.

— Ce n'est qu'une idée, mais y a des chances que ça se passe comme ça.

— O.K., Sammy. Dans cette éventualité, tu as intérêt à prendre des dispositions.

— C'est bien mon intention.

— Piège cette salope, Sammy ! Je veux sa putain de tête, t'entends ?

— Qu'il la ramène seulement par ici et il est bon !

— Je la veux dans un paquet-cadeau.

Langhetti ricana.

— Tu auras la tête et, moi, je garderai ses couilles.

— Fais gaffe de pas avorter le coup une nouvelle fois, hein !

— Pas question, je ferai moi-même le paquet.

Le *capo* n'entendit pas la réponse : il avait déjà raccroché. Le tueur rempocha son portable en soupirant. Sa conviction n'était pas aussi ferme qu'il l'avait laissé paraître à Giorgio, mais il ne pouvait pas perdre la face une seconde fois. Jetant la seringue et le garrot dans un tiroir, il enfila sa veste et quitta la chambre sans s'être piqué.

Trois hommes le regardèrent avec inquiétude quand il fit irruption dans le living de l'étage. Ses trois chefs d'équipes portaient des automatiques en holster ou à la ceinture et se tenaient en attente, assis près d'une table où il y avait plusieurs cannettes de bière vides.

Sammy Langhetti avait sa gueule des mauvais jours. L'un d'eux pensa que depuis qu'il avait arrêté de se shooter, c'était pire qu'avant. Il râlait constamment, engueulait tout le monde et avait même éclaté le nez d'un soldat pour une peccadille.

Comme ils ne se levaient pas assez vite de leurs sièges, il les apostropha hargneusement.

— Va falloir arrêter de vous branler les couilles, grogna-t-il. On risque d'avoir de la visite.

— Une huile ? fit l'un des lieutenants.

— Une huile comme celle-là te ferait gerber jusqu'à ce que tu en crèves, pauvre con. Je parle de la combinaison noire, la grande pute, le mec qui surgit de la nuit pour égorger nos potes.

Un silence passa.

— Je croyais que son compte avait été réglé, fit remarquer un des petits chefs d'une voix mal posée.

— Faut pas croire n'importe quoi. Il vous fout les jetons, ce mec ?

— Bien sûr que non, Sammy. C'est pas Superman, hein ? Il saigne comme tout le monde et s'il peut saigner, on peut aussi le crever.

— Dis-nous ce qu'il faut faire, répliqua le second pourri, personne ne se dégonflera.

Le troisième hocha la tête d'un air entendu.

— O.K., Joe, tu vas placer cinq hommes dans le jardin. Je veux qu'ils soient invisibles et qu'ils se tiennent prêts à intervenir à tout moment. Teddy et ses *soldati* se tiendront au rez-de-chaussée, et Brad restera à l'étage avec moi et Bud. Pigé ?

Il y eut trois signes d'assentiment et Langhetti poursuivit :

— Quand Bolan s'amènera, je veux qu'on le laisse entrer et arriver jusqu'à la maison. C'est pas sorcier. Pas d'action personnelle : tout doit être conjugué. Quand je le dirai, faudra lâcher le potage et truffer cette ordure jusqu'à ce qu'il ressemble à une poêle à marrons. On le prendra entre deux feux sans qu'il puisse ni avancer ni reculer. Que tout le monde soit armé en conséquence et qu'on file à ceux d'en bas des talkies walkies avec des oreillettes. Silence radio jusqu'à ce que quelqu'un ait repéré Bolan. Pas de questions ?

Personne n'émit la moindre objection.

— Bon, allez-y, magnez-vous le cul, lança Langhetti. Je veux que tout soit en place dans deux minutes.

Dès que les chefs d'équipes eurent quitté la pièce, il alla retirer d'un placard un AK 47 à crosse pliante qu'il caressa de la main. Il avait ce fusil d'assaut depuis plus de quinze ans, une arme fabriquée en Chine sous licence russe. Ce n'était pas ce qui se faisait de plus

discret et de plus maniable dans un combat rapproché, mais Langhetti l'affectionnait particulièrement. La cadence de tir relativement lente était compensée par les grosses ogives de 7,62 qu'il avait bricolées pour en faire des balles expansives. À l'impact, ça ne pardonnait pas, les chairs et les muscles éclataient, le sang giclait et, à la sortie, l'orifice était aussi gros qu'un poing.

Son portable vibra de nouveau. Il l'activa en grommelant et perçut tout de suite une voix nerveuse :

— Sammy ? C'est Barty... Ça s'est très mal passé là-bas et...

— Où es-tu ? aboya Langhetti.

— J viens d'enfiler la 190, je suis plus très loin de Bethesda. J'ai une putain de chance d'être encore en vie, et je...

— Pourquoi est-ce que tu n'as pas appelé plus tôt, dis-moi, Barty ?

— Ça passait pas dans cette cambrousse de merde. J'ai essayé plus de dix fois de te joindre. Il faut que je te dise...

— Je suis au courant ! Tu as quelle caisse ?

— Le Cherokee, mais il est troué comme une passoire et je crois qu'il y a une fuite au réservoir.

— T'es sûr que personne te file le train ?

— J'ai fait gaffe, Sammy, je connais la musique. Sans ça, je m'amènerais pas dans le coin.

— Bon, radine-toi. Tâche d'être propre, hein !

— J'suis propre, Sammy, parole.

Langhetti coupa la communication en grimaçant. Si Barty disait la vérité, le coup était hors-jeu, et adieu au fric pour le contrat. Si, au contraire, il traînait derrière lui la combinaison noire, Sammy Langhetti risquait un banco sur sa propre vie. Il y aurait du sang des deux côtés et aussi des cadavres. Bien sûr, Bolan pouvait saigner comme tout le monde sous une grêle de bastos, il pouvait sans aucun doute en crever comme un chien enragé, mais Langhetti n'en était pas absolument convaincu. Il ne jouerait pas sa vie au poker ! Il voulait voir Bolan étendu à ses pieds dans son propre sang. Ensuite il irait remettre sa tête à Giorgio et toucherait le pactole.

S'accrochant à cette idée, il vérifia son AK 47, glissa dans sa poche un chargeur supplémentaire de trente cartouches et grogna sourdement. L'enflure pouvait venir, il l'attendait.

CHAPITRE XI

Jordan Siegel se sentait en pleine déprime et rien ne s'arrangea lorsqu'il reçut un appel téléphonique de Samuel Ritter, l'un des meneurs du jeu depuis New York.

— J'allais t'appeler, Sam. J'ai fait ce qui était convenu, tout va être remis d'équerre.

— Tu es sur place, dit Ritter d'une voix anormalement douce, et tu parais ignorer tout de ce qui s'y passe. Tes amis se sont encore plantés, il s'est produit un incident grave du côté de Great Falls.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Tu devrais, Jordy. Le plus ennuyeux, c'est qu'une équipe des forces F a été impliquée dans cette affaire. Tu me suis ?

— Oui, je vois...

— J'ai dû intervenir pour qu'ils ne nous laissent pas tomber. Est-ce que tu comprends au moins ce que ça signifierait ?

— J'en suis conscient, Sam. J'ai pourtant fait le nécessaire et...

— Tu as vu George ?

— Je l'ai appelé pour lui dire qu'il fallait stopper cette affaire, on est tombé d'accord.

— Et tu l'as payé ?

— Bien sûr, affirma Siegel qui sentait monter en lui une bouffée de chaleur désagréable.

— Apparemment, il n'a pas tenu compte de la nouvelle situation et il continue le contrat. Alors démerde-toi pour que tout rentre dans l'ordre. Je ne veux plus qu'il y ait le moindre ennui avec les forces F, on en a trop besoin !

Le ton était devenu tranchant.

— As-tu fait le nécessaire auprès de ce type de Langley ?

— C'est réglé de ce côté, on est tombé d'accord mais il est cher.

— C'est toi que ça regarde. N'oublie pas d'arranger le problème avec George. Si tu n'es pas capable de redresser la situation, nous serons obligés de prendre des mesures, Jordy, mets-toi ça dans la tête. Ne t'amuse pas avec nous.

— Je m'en occupe immédiatement, promet Siegel en s'efforçant de garder son calme. Donne-moi seulement une heure et tu n'auras plus de soucis avec...

S'apercevant qu'il parlait dans le vide, il raccrocha d'une main moite. La promesse qu'il avait faite à Giorgio Piranesi de lui octroyer une rallonge n'avait pas été tenue, mais ce dernier agissait comme si de rien n'était. Ça signifiait clairement qu'il poursuivait l'affaire pour son propre compte. En plus de ça, d'après ce que venait de dire Sam Ritter, il continuait d'utiliser l'équipe d'intervention du Fencen que le groupe des Treize avait mise à sa disposition. Le N.P.B. allait forcément en être averti – si ce n'était déjà fait – et ça ne présageait rien de bon. Siegel allait prendre l'onde de choc en pleine tête, c'était certain, puisqu'il fallait bien que quelqu'un paie les pots cassés. Et c'était lui qui avait été désigné pour être en charge de cette affaire qui prenait des allures de cauchemar.

Sa faute avait été de ne pas avoir été assez ferme avec Giorgio. Non, en fait, son erreur avait été de faire confiance à un mafioso. On n'aurait jamais dû faire appel à ce type qui n'était rien d'autre qu'un mégalomane incontrôlable et dangereux, d'autant qu'il en savait beaucoup trop sur lui. Jordan Siegel, un sénateur menant une politique d'avant-garde dans les affaires nationales, pris sur le fait de fréquenter la mafia, ce serait du joli !

Il pensait à présent que sa seule porte de sortie s'appelait Kenneth Lloyd. Cet agent de Langley avait la réputation d'être efficace et discret. En outre, il connaissait particulièrement bien ce genre d'opération. Il fallait le convaincre qu'il y avait urgence, au besoin doubler la somme exigée. Durant la discussion avec lui, il avait fait le difficile, mais un million de dollars n'était rien pour venir à bout de la situation. Il pourrait lui promettre un tiers de la rallonge réclamée par Giorgio avec lequel il convenait dès à présent de faire le black-out.

Ensuite, quand tout serait terminé, il deviendrait indispensable de mettre définitivement le *capo* sur la touche. Par sécurité, bien sûr. Et le groupe des Treize en conviendrait, c'était une tâche à confier au Fencen.

*

* *

Derrière une fenêtre du second étage, Sammy « Heater » Langhetti observait la lueur des phares sur la petite route desservant la propriété. Le véhicule roulait à faible vitesse. Il le vit bientôt ralentir et virer pour s'arrêter devant la grille à l'instant où Joe Tramunti, un chef d'équipe en attente au rez-de-chaussée, appela dans son talkie-

walkie :

— Il y a une caisse qui vient de se planter à l'entrée. Ça ressemble au 4x4 de la seconde équipe, avec un gars au volant.

— Je sais, répondit Langhetti. Tu vois qui c'est ?

— Non, on est à contre-jour.

Sortant son portable, le chef mafieux piocha dans la mémoire un numéro qu'il activa aussitôt, puis jeta :

— Barty ! Où es-tu ?

La réponse mit quelques secondes à venir :

— Je suis là, Sammy, devant la grille. Tu me fais ouvrir ?

— Tu es seul ?

— Bien sûr que je suis seul !

— Bon, attends, reste branché.

Empoignant le talkie-walkie accroché à sa ceinture, il appela le rez-de-chaussée :

— Va ouvrir, Joe, c'est Barty. Mate dans sa caisse, on sait jamais.

— Ouais, j'y vais.

Puis :

— À tous !... Personne ne bouge tant que je n'ai pas donné le signal, ouvrez l'œil et tenez-vous prêts.

Il n'obtint aucune réponse des hommes en poste, chacun ayant reçu pour consigne de rester en silence radio. La position qu'il occupait depuis le second étage lui assurait une bonne observation du jardin et de la route d'accès. Il aperçut bientôt Joe Tramunti qui marchait dans la petite allée jusqu'à la grille dont il ouvrit les deux battants avant de s'approcher du Cherokee pour en inspecter l'intérieur. Quelques instants plus tard, le chef d'équipe regarda vers l'étage et fit un signe de la main, pouce levé.

Apparemment, Barty était clair, mais ça ne voulait pas dire grand-chose.

— Roule et arrête-toi au milieu de l'allée, dit-il dans le portable. Je veux te voir en pleine lumière.

— Qu'est-ce que tu t'imagines, Heater ?

— Fais ce que je te dis.

— O.K., O.K.

Le Cherokee s'ébranla doucement, franchit l'entrée et continua sur une vingtaine de mètres, s'arrêtant à mi-chemin entre l'entrée et la façade de la maison, un espace éclairé par quelques spots le long de l'allée.

— Bon, descends et amène-toi, dit encore Langhetti, les yeux rivés sur le véhicule.

Il s'écoula un assez long moment durant lequel rien ne bougea et Bud Traffini, le premier chef d'équipe resté en compagnie de Langhetti, grogna :

— Qu'est-ce qu'il fout, ce con, il fait dans son froc ou quoi ?

— Alors, Barty, tu sors, merde !

Enfin, la portière du 4x4 s'ouvrit, laissant voir un buste penché en avant, puis Barty Marino sauta du véhicule et se mit tout de suite à sprinter en direction de la grille restée ouverte, bousculant Joe Tramunti et hurlant à tue-tête avant de disparaître comme une flèche.

— Putain ! C'est quoi, ça ? cracha Traffini.

Heater avait compris, lui. Il se mit à crier dans le talkie-walkie :

— Gaffe, tout le monde ! Gaffe, nom de Dieu !

La fin de sa phrase fut noyée dans un vacarme épouvantable. Les yeux exorbités, il vit le Cherokee se transformer en une monstrueuse boule de feu couvrant la totalité du jardin d'une lueur insoutenable. Des débris métalliques percutèrent violemment la façade, criblant des hommes dissimulés dans le jardin et brisant la quasi-totalité des vitres.

Un véhicule stationné un peu trop près fut soulevé de terre avant de retomber sur le côté dans un nuage de poussière ; un autre, à bonne distance, fut projeté contre le mur d'enceinte, et Langhetti vit distinctement le corps disloqué de Joe Tramunti virevolter à plus de dix mètres de hauteur avant de retomber sur un massif.

L'onde de choc cessa d'un coup de dévaster les lieux, mais le silence ne se fit pas pour autant. Au milieu des cris, des gémissements et des vociférations, Langhetti perçut bientôt une série de grosses détonations dont il ne put déterminer la provenance. Ça pouvait venir de n'importe où, mais c'était salement proche. Il se jeta alors sur son AK-47 qu'il plaça en batterie sur l'appui d'une fenêtre aux vitres brisées et se mit à gronder furieusement.

En bas, un cratère au centre du jardin marquait l'emplacement qu'avait occupé le 4x4 un peu plus tôt. Ses débris s'étaient éparpillés à la ronde et le petit parc bien entretenu ne ressemblait plus qu'à une décharge d'immondices.

— Putain de merde ! grinça sourdement le pourri. Amène-toi, sale pute, amène-toi, nom de Dieu !

À côté de lui, la tête dépassant à peine de l'appui de fenêtre, Traffini pointait un Colt 45 vers l'extérieur, cherchant des yeux une cible qui n'apparaissait toujours pas.

— Où il est, ce salaud ? Avec tout le bordel qu'il vient de foutre,

on voit pas grand-chose.

— Il va venir, Bud. T'excite pas.

— Je m'excite pas, c'est seulement qu'il n'y a pratiquement plus de lumière en bas et qu'on le verra même pas arriver.

— Ta gueule, cracha Langhetti hargneusement. Je veux ce fumier. Tu me le laisses, hein ! Je le veux, putain de crevure !

CHAPITRE XII

À bonne distance de son objectif, l'Exécuteur avait obligé Barty Marino à stopper le 4x4 dans un chemin forestier. Il l'avait fait descendre avant de l'attacher au pare-chocs du véhicule tandis qu'il procédait à une installation rapide à l'intérieur du véhicule.

En quelques minutes, il avait fixé une charge de quatre kilos d'explosif C-4 contre la bouteille de gaz G.P.L. qui servait de carburant au Cherokee, et en avait relié le détonateur à un contact à pression placé sous le siège conducteur.

Il avait ensuite détaché Barty Marino, l'avait fait asseoir au volant et lui avait mis le marché en main :

— Tu auras six secondes pour te tirer du 4x4, lui avait-il déclaré. Je t'aurai toujours en vue. Si tu te casses avant d'être arrivé à destination, je t'abattrai immédiatement. Démarre dans trois minutes, pas avant.

Puis il s'était éclipsé, se coulant dans les ténèbres environnantes. Préalablement, il s'était fait préciser l'aménagement des lieux, mémorisant chaque détail que lui donnait le petit mafioso à tête de furet, l'obligeant à répéter jusqu'à ce qu'il soit certain de l'exactitude des renseignements.

Outre son fidèle Beretta, il s'était équipé du gros AutoMag 44, d'un fusil d'assaut Heckler & Koch à silencieux incorporé, d'un lance-grenades MM-1 à magasin rotatif, et de plusieurs chargeurs de rechange.

Il avait progressé rapidement et silencieusement le long du mur d'enceinte, contournant la propriété jusqu'au flanc gauche du bâtiment. Se hissant ensuite sur le faite du mur, il avait pu observer une partie du jardin ainsi que la grille d'entrée, et repérer deux sentinelles embusquées entre des massifs et une haie.

L'un des gars fumait en tenant sa cigarette dans le creux de sa main, la dissimulant maladroitement, tandis que l'autre s'était démasqué un moment pour accomplir quelques pas. Il y en avait sûrement d'autres que le Guerrier ne pouvait apercevoir depuis son poste d'observation.

La signification était claire : on l'attendait. Langhetti avait donné

des ordres en conséquence et l'apparente tranquillité des lieux constituait une chausse-trappe mortelle.

Il eut un sourire glacé en apercevant dans l'obscurité une lueur de phares en approche. Le petit furet était ponctuel au rendez-vous, poussé uniquement par la trouille, convaincu que l'Exécuteur se tenait dans son ombre et que sa propre vie ne tenait qu'à une pression du doigt sur la détente. L'affrontement dont il avait été le témoin à Great Falls ne pouvait d'ailleurs que l'inciter au respect du marché.

Le Cherokee était venu s'arrêter devant le portail et il y eut un assez long moment d'incertitude. Les occupants des lieux prenaient des précautions. Bolan vit enfin apparaître un grand type qui ouvrit la grille et s'attarda à inspecter le véhicule avant de le laisser entrer. Une vingtaine de secondes s'écoulèrent encore avant qu'il distingue la silhouette de Barty qui quittait son siège et détalait comme un lapin vers la sortie, puis ce fut le coup d'envoi.

L'explosion du 4x4 fit l'effet d'un monstrueux coup de tonnerre. Bolan dut lutter pour résister à l'onde de choc qui ploya les arbres dans le parc, avant de se laisser tomber de l'autre côté du mur. L'écho de la déflagration persistait encore quand il se présenta à quelques mètres de la première sentinelle. Le type semblait en état de choc, les yeux exorbités, et titubait pour retrouver un équilibre qui fut définitivement compromis quand il reçut une pastille de 9 mm toute chaude en pleine tête.

En quelques secondes, l'Exécuteur trouva le deuxième porte-flingue qu'il avait repéré et le liquida aussi silencieusement, s'élançant ensuite vers l'arrière de la bâtisse, le Heckler & Koch en batterie. Un homme arriva en courant, cherchant à se mettre à l'abri. Une giclée silencieuse du H & K le cisaila en diagonale tandis qu'il poursuivait involontairement sa course éperdue avant de bouler au sol.

Un autre *mobster* gisait étendu sur la pelouse, son corps formant un angle anormal. Celui-là, visiblement, avait écopé de plein fouet de l'onde de choc. Un autre avait eu la poitrine cisillée par un morceau de tôle projeté par l'explosion. Bolan tira plusieurs bruyants coups de feu avec son AutoMag, manière de créer une diversion, puis partit au pas de course vers l'autre extrémité de la maison. Des cris et des vociférations lui parvenaient, venant de la façade avant. Il ne s'attarda pas. Avisant une fenêtre sombre aux vitres brisées, il s'infiltra dans la place.

La pièce dans laquelle il venait de pénétrer lui donna accès à un couloir qu'il longea, s'orientant sur des braillements provenant d'une grande salle dont la porte était entrebâillée. Cinq hommes s'y tenaient, trois d'entre eux postés près des fenêtres et examinant l'extérieur, un autre glapissant dans une radio alors que le dernier arrachait de petits

débris de verre constellant sa poitrine en gémissant. Ils moururent tous les cinq en moins de deux secondes d'intervalle, fauchés par une rafale silencieuse du H & K, leurs corps se tordant et tressautant sous les impacts d'ogives brûlantes.

Combien y en avait-il encore ? Bolan en avait liquidé une dizaine. C'était le chiffre annoncé par Barty Marino, mais il y en avait évidemment d'autres. Quelque part, à l'étage, il percevait des bruits divers atténués par l'épaisseur des plafonds et des murs.

Avant de quitter le rez-de-chaussée, il tira deux grenades à chaque extrémité du couloir et s'élança dans un escalier qui l'amena directement sur un palier lambrissé. Un couloir se prolongeait sur la droite et la gauche, desservant des pièces. La porte de l'une d'elles était ouverte en grand, laissant voir un visage et un bras armé. Deux détonations claquèrent, des balles s'enfoncèrent dans la cloison à quelques centimètres de Bolan qui caressa aussitôt la détente du H & K. La tête et l'arme réintégrèrent précipitamment la pièce, échappant à la mitraille, mais une grenade lancée par le Guerrier suivit tout de suite derrière, franchit en biais le chambranle de la porte et explosa dans un fracas de tonnerre.

Après une brève inspection de l'étage désormais nettoyé, le Guerrier gagna le dernier niveau, se plaquant brusquement sur le plancher du hall. Il s'était attendu à une contre-offensive et ne s'était pas trompé. Un tir de barrage nourri se déclencha dans un vacarme assourdissant, arrachant des morceaux de plâtre et de béton, saccageant des appliques et des cadres accrochés aux murs.

Deux buteurs embusqués chacun à une extrémité du couloir tiraillaient en continu avec des armes automatiques. Bolan expédia à l'un une salve de 9 mm Parabellum qui le cloua contre la cloison, se retourna en lâchant le H & K pour larguer coup sur coup deux grenades offensives avec le MM. La double déflagration pulvérisa le fond du couloir, ne laissant apparaître ensuite que des lambeaux de chair et des souillures de sang sur les murs.

Les tympanes douloureux, l'Exécuteur perçut néanmoins l'écho de pas qui martelaient bruyamment le plancher. Deux hommes au moins détalait. Se relançant dans la cursive, il ouvrit des portes à la volée sur des pièces vides, fonça sur la dernière qui fermait l'extrémité du couloir et en fit sauter la serrure d'une grosse balle de .44.

Retranché derrière un canapé, un tireur tenta sa chance en faisant nerveusement aboyer un fusil à pompe, la bouche tordue dans un rictus. Bolan le laissa tirer quatre cartouches de chevrotines, attendit le claquement du percuteur frappant à vide, pour se découvrir et renvoyer le feu. Une brève giclée du H & K transforma le mauvais rictus en un magma de sang et de chair en bouillie.

D'un coup, la maison était redevenue silencieuse. Bolan pourtant ne s'y fiait pas. Son instinct de combattant l'avertissait que tout n'était pas terminé. Immobile au milieu de la pièce, il tendit l'oreille, ressentant une présence dans son proche environnement. Il perçut bientôt quelques bruits ténus, un glissement, d'abord, un léger choc contre un meuble et un juron étouffé.

S'écartant de sa position, il braqua le fusil d'assaut en direction d'une tenture qui masquait presque entièrement un pan de mur et fit feu immédiatement, expédiant une dizaine de projectiles qui transformèrent le lourd rideau en charpie, faisant apparaître une porte capitonnée.

Laissant retomber le H & K, l'Exécuteur empoigna son AutoMag. Le battant massif ne résista pas longtemps à la poussée des énormes ogives de .44 magnum, céda d'un coup et s'entrouvrit en vibrant. Ce fut comme un signal. Une pétarade syncopée se fit entendre tandis qu'une noria de frelons métalliques jaillissait de l'ouverture à travers la porte et la cloison contiguë. Le tintamarre persista pendant quatre, cinq secondes assourdissantes qui s'achevèrent dans un petit claquement sec.

Dans l'instant qui suivit, Bolan déboula dans la pièce, considérant très brièvement l'homme accroupi dans un angle des murs et qui s'efforçait nerveusement d'extraire le chargeur vide d'une Kalachnikov. Ses yeux étaient injectés de sang et de la bave lui maculait les lèvres. Lorsqu'il vit la grande silhouette noire se dresser devant lui, il poussa un vagissement bestial, lâcha l'AK-47 et lança sa main vers le Colt .45 qu'il portait à sa ceinture. L'Exécuteur le laissa dégainer avant de lui envoyer une balle de .44 qui arracha l'arme de sa main dans un monstrueux aboiement.

Le type se statufia, fixant sa main rougie de sang.

— Langhetti ? fit Bolan, l'AutoMag braqué sur le front du mafioso.

L'autre releva les yeux, le fixa d'un regard dément.

— Alors t'es venu, hein !

C'était la seconde fois en quelques heures que Bolan entendait cette phrase, mais dans des circonstances bien différentes. Les mots prononcés par le congressiste Douglas Gardner étaient plein d'espoir, de reconnaissance, alors que l'homme qui se tenait à présent devant lui avait la bouche remplie de haine et de rage.

— Tu n'y croyais pas ? renvoya-t-il.

— Je t'emmerde ! Tu as peut-être bousillé mes hommes, mais tu ne m'as pas encore eu.

— T'impatiente pas, Heater, tu vas y passer aussi.

— Tu prends ton pied parce que c'est toi qui as le flingue, connard.

Bolan repoussa du pied l'AK-47 et rengaina son AutoMag.

— Qu'est-ce que tu veux prouver ? s'exclama le tueur en chef.

— Rien. Je te laisse le choix.

— Tu veux peut-être un combat loyal, comme sur un ring ?

Langhetti était moins grand que Bolan mais il était bâti tout en largeur et en épaisseur, et devait lui rendre au moins quinze kilos.

— Tu as déjà perdu, rétorqua l'Exécuteur d'un ton sinistre. Prends ta dernière chance ou va te faire foutre.

— Tu me laisserais partir ?

— Pour l'enfer, tu peux y croire.

— Bon, tu veux que je jacte, hein, c'est ça ?

— Tu as tout compris.

Le *mobster* contempla sa main blessée, eut un petit ricanement.

— De toute façon, tu vas me rectifier.

— Qui est derrière Giorgio ?

— Comme si je le savais !

— Fais un effort.

— L'emmerde, c'est que je ne suis pas au courant.

— Dommage pour toi.

— Oui, sans doute.

Sammy Langhetti se dandina d'un pied sur l'autre, respirant par saccades.

— Dis... heu, Bolan...

Il regardait fixement la Kalachnikov à deux mètres de lui, par terre.

— Je peux la prendre ?

— Tu peux essayer.

— C'est juste pour mourir dignement.

— Tu n'as aucune dignité, Heater, tu le sais bien.

— Laisse-moi au moins finir comme je veux, merde !

Bolan ramassa le fusil d'assaut, en éjecta le chargeur vide et tendit l'arme tout en dégainant son AutoMag.

— Vas-y, Heater, montre-moi.

Une lueur de jouissance traversa le regard du tueur lorsqu'il empoigna l'AK-47, y glissant le chargeur qu'il avait dans sa ceinture. Avec un sourire hideux, il manœuvra la culasse pour faire monter une

cartouche dans la chambre et visa le plafond. Puis il crispa son doigt sur la détente, se mettant à hurler à la manière d'un loup, tout en tournoyant sur lui-même.

La rafale parut durer indéfiniment, comme si le temps s'était arrêté pour les derniers instants de la vie d'une crapule. L'atmosphère de la pièce était insupportable, saturée de l'odeur piquante de la poudre brûlée et retentissant de la démente d'un paranoïaque qui braillait son ultime cri de haine contre l'humanité.

Puis Langhetti s'immobilisa brusquement, sans cesser d'appuyer sur la détente, et tenta de braquer la Kalachnikov dans l'axe de l'Exécuteur. Un dernier coup tordu qui aurait pu porter ses fruits si les dernières balles du chargeur n'avaient pas rencontré que le vide. Le Guerrier avait changé de place une fraction de demi-seconde auparavant.

— Crevure ! hurla Heater Langhetti d'une voix suraiguë.

Bolan, qui ne l'avait pas quitté des yeux pendant son petit numéro, lui tira froidement une balle dans le front, contemplant avec dégoût les immondes déchets qui giclaient de la tête du dément.

Il lui fallait à présent décrocher. Le blitz avait duré trop longtemps. Tournant les talons, il descendit dans le jardin où un spot miraculeusement intact répandait encore une flaque de lumière dans une allée. Il avait repéré un véhicule épargné par son attaque, sur l'arrière de la bâtisse, un coupé Toyota aux formes sportives dont il trouva les clés sur le contact.

Lançant le moteur, il roula doucement à travers les débris de toute sorte jonchant l'avant de la propriété, dépassa la grille béante de l'entrée pour rejoindre la petite route départementale. Ce fut seulement lorsqu'il eut parcouru cinq à six kilomètres qu'il entendit dans le lointain l'ululement de sirènes de police.

Sa trajectoire le menait dans la direction opposée, vers McLean, à l'ouest de la capitale fédérale, là où il avait laissé son char de guerre camouflé en banal mobil-home. L'énorme engin était parké dans un camp de caravaning. Bolan n'envisageait pas d'utiliser les possibilités offensives du TACOM – Tactical Combat Module – trop destructrices dans une agglomération urbaine. Ici, le véhicule ne pouvait lui servir que de Q.G. mobile.

Il voulait se changer, se débarrasser de la poussière et de la poudre brûlée qui lui collait à la peau. Il avait besoin, aussi et surtout, de renouveler ses munitions pour continuer ses blitz nocturnes. Il n'en avait pas terminé avec la racaille tapie dans les coulisses de Washington, loin s'en fallait.

CHAPITRE XIII

Deux policiers en uniforme se tenaient dans un véhicule arrêté sur le côté de l'allée devant un bâtiment à deux niveaux. Dans la lumière ténue d'un lampadaire, le Guerrier avait aperçu l'un d'eux porter devant sa bouche le micro d'une radio et échanger quelques phrases brèves. Le sénateur Jordan Siegel avait d'évidence réclamé une protection aux flics de Washington, craignant pour sa sécurité à la suite des événements qui ne cessaient de s'enchaîner depuis la veille.

Son nom figurait sur le feuillet que Gardner avait remis à l'Exécuteur, ainsi que des renseignements brefs mais précis sur son implication dans l'affaire W.T.C. Une vingtaine d'autres personnes, parmi les plus « respectables », étaient également mentionnées sur cette page recto verso, et c'était effarant.

Gardner, pourtant, avait mené une enquête méticuleuse, étudiant chaque rapport, chaque expertise, analysant une multitude de relevés de communications téléphoniques passées avant et après le 11 septembre 2001. Il n'était pas homme à laisser place au doute, il ne pouvait se laisser aller à la moindre erreur. La tentative d'assassinat dont il avait failli être victime à Dulles Airport corroborait d'ailleurs la justesse de ses conclusions, de même que l'élimination systématique des autres membres de sa commission d'enquête.

Bolan avait bien sûr compris pourquoi Gardner n'avait pas voulu remettre officiellement cette liste à l'ensemble du Congrès et à l'*Executive Mansion*. Une telle accusation aurait sans délai déclenché une levée de boucliers mettant en scène les avocats les plus réputés et les plus retors du pays, qui auraient alors opposé des articles de loi et des jurisprudences relatives à la diffamation et l'atteinte à la vie privée. C'était hélas plus que classique et l'affaire aurait fait long feu, ne touchant éventuellement que quelques lampistes. D'ailleurs, pour le grand public, l'affaire aurait paru totalement invraisemblable. En démocratie, l'électeur remet difficilement en cause les hommes qu'il a lui-même portés au pouvoir.

En revanche, favorisant la rumeur au sujet de l'existence d'une liste nominative, Gardner avait misé sur l'inquiétude des personnages haut placés qui trempaient dans la soupe infecte, calculant que ceux-ci feraient un faux pas, se démasqueraient eux-mêmes et pourraient être

ainsi traduits en justice. Malheureusement, les structures gouvernementales étaient trop gangrenées pour que l'opération aboutisse.

Des types tels que Jordan Siegel n'étaient que les agents des puissants personnages agissant dans les coulisses du pouvoir politique et de la haute finance internationale. Ils n'en étaient pas moins des leviers importants qu'il fallait mettre hors d'état d'alimenter de sordides et colossales magouilles.

L'Exécuteur avait donc décidé que Siegel serait le premier auquel il rendrait visite. La présence des policiers dans la Ford n'était pas un obstacle. Il les observait depuis une dizaine de minutes, dissimulé dans l'ombre d'un petit parking privé, de l'autre côté de l'allée résidentielle. Il avait passé un trench-coat par-dessus sa combinaison de combat et n'était armé que du Beretta silencieux logé sous son aisselle gauche.

S'éloignant dans l'obscurité, il traversa l'allée et contourna l'immeuble dont plusieurs fenêtres de l'étage étaient éclairées. Il y avait une porte sur l'arrière du bâtiment, mais elle était verrouillée et, de toute façon, Bolan voulait éviter toute rencontre inopportune. Aussi entreprit-il une escalade qui l'amena en quelques instants sur un balcon desservant une baie vitrée obscure.

L'un des battants était entrebâillé et il n'eut qu'à le pousser pour s'introduire dans la place. Il se guida ensuite vers les pièces éclairées, un living, puis un salon cossu, inoccupés. Il visita trois autres pièces également vacantes et pensa un bref instant que le sénateur marron avait peut-être cru judicieux de prendre le large, eu égard à la tension des événements.

Ce fut dans la salle de bains qu'il fit la première découverte. Le cadavre d'une jeune femme flottait dans l'eau rougie de la baignoire. Une bande d'adhésif médical obturait sa bouche, sa gorge était ouverte d'une oreille à l'autre et ses yeux grands ouverts étaient figés dans une expression d'horreur. Elle avait au maximum trente ans et, d'après ses vêtements, elle ne semblait pas être une prostituée. Était-ce la compagne de Siegel ?

Il trouva ce dernier dans la cuisine, une grande pièce éclairée par deux tubes fluo et à l'aménagement ultramoderne. Le politicien était étendu sur une table en acier inox. Il avait subi le même traitement que la fille. Son cadavre était encore tiède. Une large flaque de sang s'était répandue sur le carrelage, depuis la table qui ressemblait maintenant à l'établi d'un boucher.

On aurait pu croire à une liquidation expéditive, mais l'Exécuteur n'en était nullement convaincu. Un petit morceau d'emballage en plastique tombé au sol le convainquit que son instinct ne le trompait pas. Une inscription figurait sur l'emballage vide : NPM – 027. Bolan

connaissait, il s'agissait d'un dérivé de penthotal.

Ainsi, il s'agissait bien d'un interrogatoire auquel on avait soumis Siegel, sous l'influence d'un neuro-barbiturique à forte dose, et ça ne ressemblait guère aux méthodes chères à la mafia. Quels renseignements avait-on pu lui arracher sous l'emprise de la drogue avant de le liquider ?

Poursuivant son inspection des lieux, il trouva la réponse dans le bureau où il n'avait jeté qu'un coup d'œil en arrivant. Un pan de bibliothèque murale avait été dégagé, laissant voir un coffre béant et vide, à part quelques billets éparpillés au fond. Les agresseurs en avaient-ils voulu au fric du sénateur ? Ça non plus, ça ne cadrerait pas avec ce qu'il venait de découvrir et surtout pas avec la situation globale.

Quelqu'un avait manifestement décidé que le pion Jordan Siegel n'avait plus de raison d'être ou qu'il était devenu dangereux. Il avait donc fallu l'éliminer, mais pas avant d'avoir fait main basse sur les documents confidentiels qu'il gardait dans son coffre, des documents qui auraient pu constituer une menace pour la sécurité des maîtres de la combine pourrie.

On lui avait donc arraché le code d'ouverture et on l'avait ensuite liquidé pour faire d'une pierre deux coups. Les buteurs avaient dû tout d'abord l'obliger à assister à l'égorgement de la fille, pour le persuader de cracher le morceau, mais peut-être Siegel était-il plus difficile à convaincre qu'on ne l'imaginait. Il avait sans doute pigé qu'on le supprimerait dès qu'il aurait parlé. Le penthotal avait alors été l'élément décisif.

L'opération sentait les services secrets à plein nez. Et, derrière ces barbouzes, il y avait nécessairement des intermédiaires d'importance qui recevaient leurs ordres des grands marionnettistes.

La porte palière, dans le hall d'entrée, n'était pas verrouillée, comme si on l'avait simplement tirée en sortant. Il n'était pas difficile d'en déduire que Siegel connaissait au moins l'un de ses visiteurs nocturnes et qu'il lui avait ouvert sa porte.

Sur le point de quitter les lieux, Bolan retourna dans le bureau pour vérifier le poste téléphonique. Aucun message ne subsistait sur le répondeur mais, en inspectant les poches d'une veste laissée sur le dossier d'un fauteuil, il trouva un portable allumé dont il put consulter la messagerie. Il n'y avait qu'un seul appel enregistré et son visage se figea quand il entendit une voix chuchotante dans l'appareil :

— Jordy... C'est Mike. Doug a reçu une visite en fin d'après-midi, un type qui pourrait bien être un... un inconvénient majeur. Il est arrivé avec le flic, heu, le ponton du... enfin, tu vois de qui je veux

parler... J'ai pas pu t'appeler avant, il y avait toujours ces gars de la sécurité un peu trop près de moi. C'est inquiétant, Jordy, j'ai l'impression qu'il lui a remis des papiers. Tu devrais prévenir les autres. Rappelle-moi dès que possible.

C'était tout. L'Exécuteur empocha l'appareil. L'appel avait été passé une heure plus tôt, probablement lorsque Siegel était entre les mains de ses bourreaux. Le portable étant réglé en mode « vibreur », ces derniers n'avaient sans doute pas eu vent de l'appel, trop occupés par leur infecte besogne. Ils avaient commis une faute en négligeant de faire disparaître tous les indices, mais ils étaient évidemment pressés d'en finir.

Laissant tout en place, Bolan quitta l'appartement comme il y était venu, longea l'allée sur une centaine de mètres et récupéra sa nouvelle voiture, une Buick gris foncé qui l'attendait près du TACOM, à McLean. Roulant à faible vitesse, il stoppa à quelques mètres de la Ford des policiers et marcha jusqu'à eux.

— Cari Denver, s'annonça-t-il, exhibant une plaque du Bureau fédéral. Rien de spécial ?

— Non, rien de particulier, répliqua le chauffeur en étouffant un bâillement.

Son collègue eut un bref sourire.

— On dirait que vous vous donnez le mot, vous, les fédés.

Bolan le considéra sans répondre et le policier reprit :

— Deux gars de chez vous sont déjà passés, il y a un peu plus d'une heure. Un grand blond et un costaud au crâne rasé. Ça vous dit quelque chose ?

— Ils sont montés dans l'immeuble ?

— Oui, ils y sont restés un peu plus d'une demi-heure avant qu'on les voie ressortir. Dites, est-ce qu'il y aurait un problème ?

— Ça se pourrait bien. Personne de mon service n'a été envoyé par ici, rétorqua Bolan, vous devriez faire un saut dans cet immeuble et vérifier.

La suggestion n'eut pas l'air de plaire aux policiers.

— La consigne est de rester en place et de surveiller depuis la voiture.

— Appelez le central et demandez un contrordre !

— Ouais, heu, O.K.

— Je vais inspecter les alentours, précisa l'Exécuteur avant de s'éloigner pour réintégrer son véhicule.

Dépassant la voiture des policiers, il roula jusqu'à la route

principale, remarquant deux phares qui s'inscrivaient dans sa trajectoire. Un peu plus loin, il vira à un carrefour, accéléra modérément avant de bifurquer encore, et un petit sourire sec étira ses lèvres. Il ne faisait nul doute qu'on le filait.

Tant que le véhicule accroché à son sillage restait à bonne distance, il n'y avait pas lieu de prendre une initiative. Bolan tenait d'abord à comprendre où ses occupants voulaient en venir et il continua de rouler à allure modérée en direction d'Alexandria, mettant à profit le trajet pour réfléchir à la nouvelle donne de la dangereuse partie.

Jordy, Mike, Doug... Le message qu'il avait intercepté était significatif. Mike pour Michael Jordan, l'adjoint de Douglas Gardner, le rescapé d'une série de meurtres... L'homme qui n'avait pas été assassiné en même temps que les autres congressistes parce qu'il avait partie liée avec le complot et transmettait régulièrement des informations, notamment à Siegel.

Bolan comprenait mieux ce qui avait conduit Gardner à conserver pour lui seul le secret de la fameuse liste. Ce n'était pas seulement par crainte de se voir intenter un procès en diffamation. À partir de l'instant où il avait trouvé les preuves d'implication d'officiers gouvernementaux dans la monstrueuse combine, il s'était méfié de tout le monde, y compris de ses proches collaborateurs. Même Hal Brognola n'était pas dans la confiance malgré ses liens amicaux avec Gardner. Et il avait fallu que ce dernier se sente dans une impasse irrémédiable pour se résoudre à en parler à un personnage recherché par toutes les polices du pays : Mack Bolan était à ses yeux l'ultime solution pour tenter d'enrayer la machination démente.

L'affaire se clarifiait, mais ce n'était pas pour autant que l'Exécuteur s'en réjouissait. Ce qu'il entrevoyait s'apparentait à une monumentale aberration et ceux qui en manipulaient les leviers ne pouvaient être que des individus sans aucune conscience, ivres de pouvoir, de jouissance et de fric, capables de calculs incroyablement tordus et d'actes infâmes. De la même manière que d'aucuns avaient cru que le retour à la guerre froide pouvait être une bonne façon de prendre le pouvoir, ce qui s'était produit le 11 septembre 2001 n'était que l'épiphénomène du grand projet nourri par des « maîtres » invisibles. Ce qu'ils voulaient n'était rien d'autre que l'anéantissement de toutes les règles du jeu par des procédés dignes de Machiavel. Créer des événements monstrueux ne venait là que dans le but de traumatiser et transformer les mentalités. La mystification et la désinformation à grande échelle faisaient également partie de leur plan.

De manière sous-jacente, ils entretenaient un climat d'incertitude

et d'insécurité par le biais de fausses nouvelles répandues à profusion dans les médias, favorisant la multiplication des délits et des crimes, exacerbant le racisme, la haine et la confusion. Tout cela afin d'aboutir à la destruction de l'équilibre social, la terreur étant l'un de leurs principaux ressorts psychologiques. Et si ça n'allait pas assez vite, le génocide constituait une solution radicale pour accélérer l'aboutissement du planning. Ceux qui résistaient étaient broyés par la machine infernale sans autre forme de procès.

Les grands illusionnistes voulaient un monde à leurs bottes, où ceux qu'ils n'auraient pas exterminés constitueraient un troupeau destiné à une main-d'œuvre bon marché pour leur fortune et leur pouvoir.

Là où Hitler avait échoué, là où Staline avait failli réussir, un petit groupe d'hommes avaient conçu un plan machiavélique qui avait toutes ses chances d'aboutir.

CHAPITRE XIV

Mack Bolan n'éprouvait aucune sympathie particulière pour l'actuelle équipe installée à la Maison Blanche, mais il lui était difficile de croire que l'Exécutif américain faisait partie intégrante du complot. Et pourtant...

Lorsque, jeune homme, il était parti faire la guerre dans le Sud-Est asiatique, il avait juré fidélité au Président et à la Constitution. Il avait fait plus que son devoir et, s'il n'avait dû rentrer précipitamment aux États-Unis à la suite du drame que la mafia avait fait subir à sa famille, il serait probablement resté dans l'armée. Mais les événements l'avaient entraîné à choisir de se battre contre un nouvel adversaire, celui qu'il qualifiait d'ennemi intérieur de la nation.

Depuis quelque temps, pourtant, son combat s'était infléchi, avait peu à peu changé d'orientation. L'Exécuteur s'était aperçu que *Cosa Nostra* et les autres mafias à travers le monde n'étaient qu'une des composantes de la monstrueuse conjuration internationale qui visait à dépouiller les honnêtes gens pour le seul bénéfice de quelques puissants.

Les *amici* n'étaient que des exécutants que l'on pouvait utiliser sans se compromettre pour des besognes criminelles, tandis que d'invisibles leaders planifiaient des tâches secrètes autant que démesurées afin d'affermir leur emprise sur la société.

Son récent passage sur San Diego lui avait confirmé s'il en était besoin à quel point de nombreux dirigeants de la nation étaient compromis dans d'occultes affaires, voire corrompus jusqu'à la moelle.

Mack Bolan avait eu en main des documents concernant le Bohemian Groves, un club ultra-confidentiel dans lequel certains puissants de ce monde se réunissaient régulièrement pour palabrer, célébrer des cultes païens et s'adonner à des rituels sataniques. Des chefs d'État, des politiciens, de hauts financiers et des banquiers y avaient été photographiés à leur insu par quelques journalistes téméraires. Il ne s'était pas écoulé longtemps avant que ceux-ci fassent l'objet de persécutions de tous ordres ou qu'ils soient éliminés physiquement dans des simulacres de suicide.

Des plaintes avaient également été déposées à la suite de disparitions d'enfants et le F.B.I. avait été chargé de mener une

enquête, rapidement étouffée dès que des indices touchant des gens haut placés avaient commencé à faire surface.

C'était aussi au Bohemian Groves qu'avait été débattu l'attentat du World Trade Center et que les instigateurs de la globalisation mondiale s'étaient réunis en comité secret pour stigmatiser le Moyen-Orient et désigner Ben Laden comme cible, afin de planifier et justifier l'invasion de l'Afghanistan.

À peu de choses près, le même scénario s'était reproduit avec un nouvel objectif : Saddam Hussein, le nouvel Hitler selon les plus hautes instances américaines. Ce que le gouvernement U.S. s'était ingénié à dissimuler, c'était le fait qu'il avait financé à la fois Ben Laden et Saddam Hussein, les approvisionnant en armement et assurant leur formation à travers des « conseillers » de la C.I.A. La vérité, pourtant, avait fini par percer puis éclater.

Comment pouvait-on accorder alors le moindre crédit aux affirmations selon lesquelles le gouvernement ignorait tout de l'imminence de l'attentat ? Quels avaient été les accords secrets passés entre certains conseillers américains et leurs anciens complices du Moyen-Orient ?

De mois en mois, depuis sa visualisation d'un mini-disc laser découvert à Manhattan dans les ruines des Twin Towers, le Guerrier allait de découvertes immondes en magouilles inimaginables et se demandait qui, dans l'univers grouillant de la politique et des affaires, n'était pas compromis. Comment les hommes au pouvoir aux États-Unis pouvaient-ils ignorer l'imminence du drame, quand un directeur de la C.I.A. avait prévenu la Maison-Blanche, plus d'un mois à l'avance, de la préparation des attentats ? Par qui l'avertissement avait-il été occulté et pourquoi était-il indispensable que l'horreur s'accomplisse afin d'être en mesure de lancer des représailles savamment planifiées depuis longtemps ?

Entrelacé dans l'ahurissant imbroglio, il ne fallait pas oublier le jeu pourri de certaines grandes banques, qui drainaient les trois quarts des richesses et des ressources du globe alors que des centaines de millions de gens mouraient de faim de par le monde.

Douglas Gardner n'avait fait que confirmer à Bolan ce qu'il craignait déjà, y ajoutant des précisions aussi significatives qu'effarantes.

Il venait d'atteindre Pimmit Hills quand il reçut un appel sur son portable qui le sortit de ses réflexions. C'était Brognola. Jetant un regard sur le rétroviseur, il vit que le véhicule suiveur maintenait toujours une distance d'environ deux cents mètres derrière le sien. Sur le Highway 495 qu'il avait quitté un peu plus tôt, il avait pu s'apercevoir qu'il s'agissait d'une petite Austin occupée par une seule

personne dont la silhouette lui était apparue par intermittence.

— Je branche le scramble, dit le superflic du F.B.I.

Il parlait bien sûr du dispositif de cryptage-décryptage qu'ils utilisaient couramment pour rendre leurs conversations incompréhensibles en cas d'interception. Le petit module était déjà enfiché sur l'appareil de Bolan qui n'eut qu'à l'activer.

— Les nouvelles ne sont pas très bonnes, Striker.

— De mon côté non plus, Hal, il y avait bien un faucon parmi les colombes. Mais vas-y, je t'écoute.

— Gardner est mort. Michael Jordan aussi. La planque de Silver Spring a été entièrement détruite, soufflée par une explosion.

— Quand est-ce arrivé ?

— Il y a près de deux heures. Un seul rescapé, un des quatre agents que Frank avait placés en poste là-bas et qui était allé faire une ronde à l'extérieur. Il dit avoir vu un bref sillage lumineux quelques secondes avant l'explosion. Selon son premier rapport, il s'agirait d'une roquette tirée depuis un bosquet en bordure de route, à trois, quatre cents mètres de la villa. Mais un Stinger ou une fusée anti-char n'auraient pas fait autant de dégâts. Qu'en penses-tu ?

— Ça pourrait être une roquette de type AZ-15 à guidage par laser ; l'armée en a utilisé en Irak. Il ne reste pas grand-chose après un tir de ce bidule.

— Je sais de quoi tu parles, mais ça implique une plate-forme de tir et tout un appareillage.

— N'importe quel véhicule 4x4 peut faire l'affaire, et le pupitre de tir ne tient pas plus de place qu'un poste de radio.

— Comment a-t-on pu se procurer un tel matériel ? Ça ne court tout de même pas les rues !

— C'est juste une question de fric, Hal. Si tu as la monnaie, tu te renseignes sur les bonnes filières et tu achètes ce que tu veux.

— C'est vrai que tu en connais en rayon sur la question, hein !

Bolan eut un petit rire sec.

— Je peux te recommander quelques *amici* si tu veux faire ton marché.

— Ça ne me tente pas des masses !

— Donc, il ne reste plus rien de la commission d'enquête.

— Rien. Pas même un papelard concernant le rapport. Les autorités supérieures étaient déjà au courant avant même que j'en informe le ministre de l'intérieur, et l'on m'a personnellement demandé de rédiger un communiqué destiné à la presse. Sais-tu quelle

sera la version autorisée ? Un avion de tourisme s'est crashé à Silver Spring et l'explosion de son réservoir d'essence a provoqué la destruction de la baraque. Pas mal comme explication.

— Tu vas écrire ça ? ricana l'Exécuteur.

— Bien obligé. Je l'écris ou je démissionne. La consigne vient du *National Policy Board* à travers un conseiller de la Maison-Blanche. Dis-moi... Est-ce que Gardner t'a filé des informations concernant sa fameuse liste ?

— Oublie-la, Hal. Elle est inexploitable officiellement.

— C'est ce que j'avais compris. Mais tu penses pouvoir t'en servir ?

— À ton avis ?

— Fais gaffe. Si c'est bien ce que je crois, c'est de la dynamite.

— Tu es en dessous de la vérité, confirma lugubrement Bolan. J'ai rendu visite à un certain Jordan Siegel...

— Le sénateur ?

— Ouais. Il venait tout juste de se faire rectifier.

Brognola lâcha un juron :

— À ma connaissance, il n'a rien à voir avec Gardner, s'étonna-t-il.

— Exact. Il appartenait à l'autre clan. La racaille dirigeante fait le ménage dans ses rangs et ça semble indiquer un début de panique... Au fait, Hal, m'as-tu collé quelqu'un dans les pattes ?

— Tu plaisantes ou quoi ?

— Je n'en ai pas vraiment envie.

— Non, je n'ai donné aucun ordre à ce sujet.

— Et du côté de Frank ?

— Si c'était le cas, il m'en aurait averti. Pourquoi cette question ?

— Quelqu'un me colle au train depuis un bout de temps et ça ne ressemble pas aux *amici*.

— S'ils ont pu repérer Gardner, ils t'ont repéré, Striker. Fais gaffe où tu mets les pieds.

— Je ne fais que ça.

— Bon, que voulais-tu me dire au sujet d'un certain faucon ?

— Michael Jordan était un vendu.

— Quoi ! L'adjoint de Gardner ?

— Eh oui, Hal ! On pouvait se demander pourquoi il avait échappé à la série de flingages alors qu'il était autant exposé que les autres. Maintenant, la question ne se pose plus.

— Il a quand même été finalement descendu dans l'explosion de...

— Il n'était plus utile. Il était même devenu dangereux pour les pontes de la grosse magouille, parce qu'il en savait trop. Imagine qu'ils l'aient épargné... Tu n'aurais pas eu envie de lui poser quelques questions précises ?

— C'est un point de vue qui se défend.

— Son élimination a été décidée dans la foulée. Ce qui est sûr, c'est qu'il transmettait des informations aux autres pourris. Voilà d'où venait la fuite en question.

— Raison de plus pour qu'ils n'y touchent pas !

— Non, Hal, c'est une affaire de mentalité. Celle de ces types est très spéciale, leur politique consiste à détruire, pas à bâtir. Tout ce qui constitue un danger pour eux doit être éliminé. Malgré sa position à la Chambre des Représentants, ce gus n'était qu'un simple pion sur l'échiquier dégueulasse.

— La planque de Silver Spring n'était connue que de quelques personnes, dont toi, Frank et moi-même. Comment ont-ils su ?

— Par Michael Jordan, bien sûr. Même s'il ne leur avait pas indiqué les coordonnées, une localisation était facile en retraçant ses appels téléphoniques.

— D'accord. Mais ça laisse supposer des moyens techniques plutôt affûtés.

— La C.I.A. et la N.S.A. possèdent ces moyens, rétorqua Bolan, sèchement.

Brognola poussa un soupir.

— On est dans la merde, hein ?

— On s'en remettra.

— Oui, faudra bien, à moins qu'on dérape dessus et qu'on fasse le grand plongeon.

— Nous n'en sommes pas encore là. Ciao, Hal.

Rompant le dialogue, Bolan rempocha l'appareil et commença à ralentir. Il avait vu une aire de dégagement en bordure de la route, s'y engagea bientôt et arrêta la Buick, laissant les phares allumés.

Celui qui s'était accroché à ses basques depuis Lewinsville allait être obligé de dépasser sa position, à moins qu'il choisisse d'arriver au contact.

Était-ce un flic ? L'Exécuteur avait pu être pris en filature à sa sortie de l'immeuble du sénateur Siegel. Si c'était le cas, ça voulait dire que d'autres véhicules de police allaient survenir, alertés par radio. Il lui faudrait alors se tirer en souplesse afin d'éviter un

engagement.

Depuis le début de sa guerre contre le Crime Organisé, Mack Bolan avait systématiquement refusé de s'en prendre aux policiers ou même de leur rendre leur feu lorsqu'il avait été pris dans une souricière. Il les considérait comme des soldats du même bord que lui, bien que les méthodes qu'il utilisait soient le plus souvent à l'inverse des leurs.

Il n'eut pas longtemps à attendre. L'Austin déboucha sur le parking pour stopper à son tour à moins de cinquante mètres avant sa position, et ses phares clignotèrent. Un éclat bref suivi d'un temps mort, puis trois autres brefs. Il sourit dans la demi-obscurité. C'était un code de reconnaissance qu'il connaissait bien. Se dégageant de l'habitacle, il passa volontairement dans le faisceau de ses phares, s'en dégageant ensuite tandis qu'une silhouette faisait de même à distance, venant ensuite vers lui.

Oui, c'était bien un flic, un policier en jupons qu'il connaissait depuis longtemps et qui apparaissait sur son théâtre opérationnel de la façon la plus déconcertante qui soit.

CHAPITRE XV

Eva Swanson n'avait que peu changé au fil de ses rencontres avec l'Exécuteur, ses cheveux roux avaient juste viré au châtain foncé. Grande, élancée mais les formes agréablement rondes, elle avait été Miss Nebraska, État dont elle était originaire, avant de se lancer dans la vie active. Diplômée de droit et de management, elle avait commencé par un stage dans un cabinet d'avocats de New York, mais l'ambiance ne lui plaisant pas, elle s'était dirigée vers une carrière dans la police. Au F.B.I., d'abord, puis à la *Drug Enforcement Administration*.

C'était une fille courageuse et superbe ayant à son actif de nombreuses missions, qui l'avaient amenée bien souvent à marcher sur le fil du rasoir. Elle était aussi la demi-sœur de Frank Vitali.

Bolan la connaissait depuis longtemps. Ils avaient eu ensemble de rares mais tendres moments, mais aussi des instants d'extrême tension lors d'engagements contre la grande pègre. Depuis qu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois, elle l'avait aidé à découvrir des cibles parmi les plus redoutables *mobsters* de l'*Organized Crime*, lui avait fourni des renseignements sur des opérations illégales sur lesquelles elle n'avait pas de possibilité d'intervenir efficacement.

De son côté, à plusieurs occasions, le Guerrier l'avait tirée in extremis de la gueule des cannibales, notamment en Floride, où elle avait failli périr dans une fusillade meurtrière.

Il la prit dans ses bras et la serra contre lui, ressentant une émotion qui fit monter une onde de chaleur dans sa poitrine.

— Tu es toujours aussi sexy, lui dit-il. Ça marche pour toi ?

— Arrête, Striker, j'ai attrapé des rides et je ne suis plus aussi fonceuse qu'avant. Parfois, j'ai l'impression de vieillir à toute vitesse.

S'écartant d'elle à regret, il la fit monter dans la Buick, contourna le véhicule pour s'installer au volant. Il la sentait tendue. Son charmant visage restait fermé, et Bolan eut conscience qu'elle avait dû vivre des moments difficiles.

— Comment m'as-tu repéré ? demanda-t-il en allumant une cigarette.

— Nous avons une cible commune.

— Siegel ?

— Oui. J'étais en planque là-bas depuis quelques instants, quand je t'ai vu sortir de l'immeuble et discuter avec ces flics. Je t'ai filé, tu as dû t'en apercevoir.

— Dès le début, oui. Pourquoi n'as-tu pas établi un contact plus tôt ?

— Je voulais d'abord vérifier que personne ne s'était accroché à tes basques.

Il lui tendit son paquet de cigarettes, lui offrit du feu et questionna :

— Que faisais-tu là-bas ?

— Ce brave sénateur est en cheville avec Giorgio Piranesi.

— Je suis au courant. Tu travailles toujours pour les anti-stups ?

— Je n'ai pas encore décroché, tu vois.

— Qu'est-ce que Siegel a à voir avec la D.E.A. ?

— Il couvre une filière d'approvisionnement en cocaïne depuis plus de deux ans, en complicité avec certaines relations haut placées qu'il a dans l'administration et à la Préfecture. Il organise régulièrement des parties privées dans lesquelles il invite des huiles. Tu imagines de quoi il retourne, le sexe, la came, les vidéos tournées en douce... Quand j'ai eu un début d'information à son sujet, j'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un canular, d'une vengeance d'un de ses adversaires politiques, mais c'était en plein dedans ! L'ennui, c'est qu'il ne s'est jamais mouillé directement. Si nous étions intervenus prématurément en croyant le choper la main dans le sac, le coup aurait été nul. Il a toujours arrangé son business à travers des intermédiaires, n'apparaissant que lorsque tout roulait sans problème. Alors, on lui a collé quelqu'un dans les pattes pour en savoir plus.

— Un agent de la D.E.A. ?

— Oui, une coéquipière que j'ai formée et qui correspondait à son profil. Nous avons appris qu'il recherchait une secrétaire privée. Judith faisait l'affaire. Depuis quinze jours, Siegel donne l'impression de ne plus pouvoir se passer d'elle. Il l'emmène partout, dans ses rendez-vous officiels et les réceptions où il est invité ou qu'il organise.

— Comment est-elle ? questionna-t-il.

— Pourquoi ?

— Réponds-moi. À quoi ressemble cette fille ?

Il la vit se raidir. Ses beaux yeux verts s'assombrirent soudain et elle respira plus vite en répondant :

— Grande, blonde, de beaux yeux bleus, un grain de beauté sur la

joue gauche, trente et un ans, mais elle fait beaucoup moins. Presque le sosie de Marylin Monroe.

Bolan serra les dents. Il revoyait par la pensée de grands yeux bleus ouverts sur l'éternité dans une expression d'horreur.

— Jordan Siegel a été buté, lâcha-t-il sourdement.

— Tu... C'est toi qui...

— Non. Quelqu'un est passé avant moi.

— Judith devait se rendre chez lui en fin de soirée, elle m'avait dit qu'il avait besoin d'elle.

— Elle aurait mieux fait de s'abstenir.

— Tu... tu ne veux pas dire que...

Hochant doucement la tête, il se tourna vers la jeune femme et vit son regard s'embuer. Nerveusement, elle chassa de la main la fumée de cigarette près de son visage.

— Merde, lâcha-t-elle d'une voix basse et rauque. Je ne suis qu'une pauvre conne, jamais je n'aurais dû l'embringuer dans cette saloperie d'affaire.

— Tu n'y es pour rien. Ce type n'a pas été rectifié pour une histoire de came, il trempait dans une affaire infiniment plus grave.

— Elle n'était pas seulement une coéquipière, rétorqua-t-elle comme si elle n'avait pas entendu. Nous étions devenues amies.

— Ton frangin est au courant ?

— Pour l'opération ?... Non, ça fait pas mal de temps qu'on ne s'est pas vu. Et toi, pourquoi t'intéressais-tu à Siegel ?

— Son nom figure sur une liste noire.

— Tu peux m'en dire plus ?

Elle eut un mouvement discret pour essuyer ses yeux et lui fit face.

— Je veux savoir pourquoi Judith a été assassinée, Mack. D'après ce qu'elle m'a déjà rapporté, Siegel était un type ignoble sous ses allures mondaines. Il lui a fait plusieurs propositions salaces et il l'aurait violée un soir où il avait bu si elle ne s'était pas défendue. Ça mis à part, elle ne se sentait pas en danger. Elle avait déjà obtenu des renseignements significatifs et nous pensions pouvoir la retirer rapidement du circuit en ayant des preuves suffisantes pour le coincer.

— Tu te souviens de ce que tu m'avais dit à Miami au sujet du 11 septembre ?

— Je me souviens très bien, en effet. L'histoire ne ressemble qu'à un éternel recommencement. C'était une mission d'infiltration chez un politicard en cheville avec la mafia, et j'étais tombée sur des

renseignements relatifs aux attentats. Des types du Pentagone étaient au courant de ce qui allait se produire plus d'une semaine avant que ça se passe. Les itinéraires, les horaires et le toutim. J'avais d'abord cru qu'il s'agissait de faire chanter le gouvernement, mais ça n'avait rien à voir. D'après des papiers trouvés dans son bureau, de très hautes personnalités de l'Administration étaient mouillées dans le coup et ça me dépassait.

Elle se tut, souffla lentement un filet de fumée.

— L'affaire rebondit, fit Bolan. Huit membres d'une commission d'enquête se sont fait éliminer les uns après les autres. Ils appartenaient tous à la Chambre des Représentants.

— C'est le Congrès qui avait ordonné cette enquête ?

— Non, il n'a fait que l'autoriser. De nombreuses personnalités ne voyaient pas cette initiative d'un bon œil.

— J'ai entendu parler de cette série de meurtres. Depuis quand es-tu à Washington ?

— Je suis arrivé la nuit dernière et j'ai rencontré Frank dans la matinée. C'est une affaire qui dépasse le cadre de la légalité, même Hal a les mains liées, et on lui a clairement fait comprendre qu'il devait marcher dans le sens qu'on lui indique. Tu comprends maintenant pourquoi ta coéquipière s'est fait avoir ?

Elle soupira nerveusement.

— Le monde est vraiment pourri, Mack.

— Pas le monde, Eva. Seulement ceux qui tirent les ficelles.

— Ça revient au même. Tu sais, ça fait déjà un bout de temps que je me demande si ça vaut vraiment le coup de continuer.

— Je me suis moi aussi posé la question, mais je ne peux plus reculer.

— Jusqu'au jour où tu resteras sur le tapis.

— Il faut bien y passer un jour ou l'autre, sourit-il.

— Ton raisonnement est stupide.

Changeant de sujet, Bolan demanda :

— Qui travaille avec toi sur ce coup, à part cette fille ?

— Cass et Sniper Jackson. Ils font partie de mon équipe comme éléments de réserve en cas de coup dur.

L'Exécuteur connaissait très bien les deux hommes. Il les avait rencontrés pour la première fois en Pennsylvanie, alors qu'il était blessé et traqué par les chiens de chasse de la mafia. Ils faisaient partie d'un réseau d'anciens du Viêt-nam que la société avait rejetés, et vivaient misérablement. Les Rats de Philadelphie avaient pris Bolan en

charge, l'avaient soigné puis aidé à combattre la vermine enracinée dans leur ville.

Par la suite, ils s'étaient épisodiquement revus. Grâce à l'appui de Frank Vitali, John Cassiopea et Teddy « Sniper » Jackson étaient finalement entrés à la D.E.A. en tant qu'agents de liaison et de couverture, et c'est dans le cadre d'une récente mission à Cincinnati qu'ils avaient de nouveau fait équipe avec l'Exécuteur.

— File-leur le bonjour de ma part, dit-il. Comment vont-ils ?

— Bien. Ils parlaient de toi, ce soir même. Cass prétendait qu'il te sentait dans le coin, que tu n'étais sûrement pas étranger à la pagaille dont parlent les médias depuis quelques heures.

— Je n'ai pas regardé la télévision, sourit Bolan.

— Je m'en doute. Des flashes d'info ont commenté la fusillade de Dulles Airport, une autre sur une autoroute, dans l'après-midi, encore une autre près d'un motel de Great Falls, et il y a eu aussi des commentaires concernant une maison de Bethesda qui aurait subi une attaque à l'explosif. C'était toi ?

— Je n'en ai pas encore fini, éluda-t-il.

— Moi non plus. Je veux choper les salauds qui...

— Négatif ! coupa sèchement Bolan. Dégage le terrain de chasse, ce n'est plus de ton ressort.

— C'est ce que tu penses vraiment ?

— J'en suis certain.

— Bon Dieu ! Laisse-moi au moins une chance.

— La chance de prendre une balle dans ta jolie petite tête ? Le pataquès final ne devrait plus tarder. Je ne veux pas avoir à me soucier de ta sécurité, je n'en aurais ni le temps ni les moyens. Ne t'approche pas, Eva.

Elle se mordilla les lèvres et rétorqua :

— O.K., macho. Tu ne me verras pas.

— Je n'ai plus beaucoup de temps, dit le guerrier d'une voix adoucie.

— Je comprends.

Se tournant vers lui, elle lui plaqua un baiser rapide sur la joue avant d'ouvrir la portière.

— Prends soin de toi, Mack.

Il la vit dans le rétroviseur partir en direction de l'Austin dont les phares se rallumèrent bientôt. Le moteur ronfla, tandis que la petite caisse prenait de la vitesse et doublait la Buick en émettant deux brefs coups de klaxon.

À son tour, il embraya, souhaitant qu'elle n'aille pas regarder de trop près la gueule du monstre tapi dans les égouts de Washington. La jeune femme ne se doutait pas à quel point la partie était pourrie.

CHAPITRE XVI

— Ça ne peut pas durer comme ça, décréta avec hargne le gros homme au visage blême qui arpentait nerveusement le salon. Je fous le camp d'ici dans dix minutes si Sam n'a pas rappelé.

Joss Sandweiss possédait plus de cinquante pour cent des actions de la Washington Investment Bank et avait ses grandes entrées à la Bourse de Wall Street. Assis dans un fauteuil, à quelques mètres de lui, un autre homme fumait un volumineux cigare, le regard soucieux mais s'efforçant de garder son calme. Celui-là était un important agent opérationnel de la N.S.A. Il s'appelait Greg Hendricks, mais possédait plusieurs passeports établis sous des nationalités et des noms très divers.

— Ça ne sert à rien de t'énerver, Joss, répliqua Greg après un instant de silence. Toute la procédure est en cours, on peut faire confiance à ces gars.

Sandweiss grogna.

— Je ne sais même pas qui est ce Kenneth Lloyd, à part qu'il est de la C.I.A. Est-ce qu'il est vraiment efficace ?

— Sam t'a parlé de Lloyd ? s'étonna Hendricks.

— Non, c'est Jordy, il dit qu'il a lui-même eu une entrevue avec ce type, mais je n'ai pas non plus de ses nouvelles. Merde ! Ça fait trois appels que je laisse sur sa messagerie... Ce n'est pas normal.

— Ils sont tous occupés.

— Ils pourraient au moins rappeler pour me dire où ça en est. Tu imagines que le grand fumier vienne rôder par ici...

Hendricks soupira, dissimulant son agacement.

— Pourquoi est-ce qu'il s'en prendrait à toi, Joss, particulièrement à toi ?

— Je pense à cette saloperie de liste.

— Le nécessaire a été fait pour Gardner, il n'y a plus de soucis de ce côté-là.

— Ce n'est pas mon avis, grinça le gros homme. Je sais qu'il a eu en douce une discussion avec un gus qui pourrait bien être Bolan. Ça s'est passé plus de deux heures avant que cette équipe soit envoyée à

Silver Spring.

— Qui t'a dit ça ?

— Mike.

Hendricks ricana.

— Mike est parti en fumée en même temps que Gardner.

— Ça non plus, ce n'est pas normal. Vous auriez dû le sortir de là-bas avant que...

— Et il serait immédiatement devenu suspect. Tu peux parier qu'il aurait fini par lâcher des informations. Ce n'est pas ce que tu voudrais, hein, Joss ?

Sandweiss cessa de tourner en rond. L'œil méfiant, il demanda :

— Dis-moi, qu'est-ce qui se passe avec Jordy ?

— Je n'en sais rien, répliqua l'agent de la N.S.A. d'un ton qui manquait de conviction.

— Dans la soirée, Sam m'a laissé entendre qu'il avait merdé plusieurs fois.

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

— Ouais. Quand on sait ce qui est arrivé à Mike, on peut se demander ce qui s'est passé pour Jordy, rétorqua le banquier en s'approchant d'une baie vitrée pour jeter un coup d'œil dehors.

Écartant les doubles-rideaux, il fit coulisser un panneau et s'avança d'un pas sur le balcon tandis que Hendricks reprenait :

— Faut pas flipper, Joss. J'ai placé deux hommes, un devant, et l'autre derrière ta maison.

Se décollant de son fauteuil, il s'approcha d'un petit bar en acajou et se servit un verre de cognac. Il pivotait sur lui-même quand il vit Sandweiss réintégrer lentement la pièce à reculons, en même temps qu'un courant d'air froid s'introduisait dans les lieux.

L'énorme banquier reculait avec lenteur comme s'il ne pouvait détacher son regard de quelque chose d'invisible. Il fit encore un pas en arrière et Hendricks se figea subitement, se demandant s'il était la proie d'une hallucination. Mais la grande silhouette noire qui venait de se démasquer était, elle, bien réelle.

Laissant tomber son verre, l'agent de la N.S.A. lança la main sous sa veste, tandis que le banquier culbutait à la renverse sous une poussée brutale. Le ripou eut juste le temps de dégainer un automatique, avant qu'un bref chuintement se fasse entendre et que son front s'orne d'un trou sanglant, l'arrière de son crâne vomissant de la cervelle et des fragments d'os.

L'Exécuteur pointa ensuite le Beretta silencieux sur le banquier qui

faisait des efforts pour se mettre à quatre pattes. Il le laissa se relever et lui dit d'une voix réfrigérante :

— Fais le con et tu y passes aussi.

— Bo... Bolan !

Observant une valise posée sur un canapé, le Guerrier enchaîna :

— Tu allais sortir, Joss ?

— Non, je... Bon Dieu ! C'est une terrible méprise... Pourquoi êtes-vous venu chez moi, Bolan ? Je ne suis pas ce que vous paraissez croire, vous faites erreur.

— Il n'y a pas d'erreur. Tu es sur la liste.

— Que... quelle liste ?

— Te fatigue pas, j'ai entendu ta conversation.

— Vous êtes fou !... Je n'ai qu'à appeler pour qu'on vienne...

— Ne compte pas sur les porte-flingues en bas de la maison, je les ai rectifiés.

Le visage de Sandweiss était devenu cireux.

— Écoutez, je ne sais pas ce qu'on a pu vous raconter sur moi, laissez-moi vous expliquer.

— Tu as dix secondes.

— Mais... Comment voulez-vous que... Bon sang, je vous en supplie, écoutez-moi !

— Cinq secondes.

— Je suis un homme d'affaires, pas un gangster !

— Parlons de ton job, de quelle façon triches-tu ?

— Mais je... je ne vois pas ce que vous insinuez.

— Je t'ai dit de ne pas jouer au con.

— D'ac... d'accord !

— Au cours du mois de septembre 2001, tu t'es mis près d'un milliard de dollars dans la poche en spéculant sur la baisse des valeurs après les attentats. Tu savais d'avance ce qui allait se produire, six jours pour être précis.

Le document que Gardner avait remis à l'Exécuteur comportait ce renseignement, ainsi que bien d'autres concernant les amis du banquier. Bolan s'était fait expliquer de quelle manière une telle manipulation était réalisable. À partir d'une information confidentielle, il suffisait de vendre par anticipation des actions empruntées virtuellement, d'attendre qu'elles soient au plus bas pour les racheter avant de les revendre une nouvelle fois au cours le plus

haut. C'était ce que les spécialistes appelaient une vente à découvert, une combine tordue mais tout à fait légale que la plupart des petits porteurs ne connaissaient pas. Sandweiss, lui, jouait couramment de la combine, en virtuose qu'il était. À partir du 11 septembre 2001, les cours de la Bourse s'étaient en effet effondrés jusqu'à huit cent pour cent de la valeur des actions de certaines sociétés américaines, pour remonter le mois suivant au niveau initial. La manipulation avait parfaitement fonctionné.

Le gros banquier avait pris un air gourmé, cherchant une réponse plausible.

— Bon Dieu, ce n'est pas un crime de spéculer ! s'écria-t-il enfin d'une voix indignée.

— Tu n'es qu'un charognard, Joss. Tu savais exactement ce qui allait se passer, tu étais au courant qu'il y aurait des milliers de morts.

— Je vous jure que non, Bolan, j'ai simplement eu un renseignement. Dans notre milieu, c'est tout à fait courant.

Le canon du Beretta se braqua sur le visage bouffi.

— Quel renseignement ? De qui ?

Sandweiss eut un haussement d'épaules et il baissa la tête.

— Sam m'avait passé le tuyau. Mais je ne savais pas de quoi il retournait.

— Sam qui ?

— Ritter.

— De New York ?

— Oui.

L'Exécuteur savait qui était Samuel Ritter, un autre banquier qui pesait plusieurs dizaines de milliards de dollars, une crapule de la pire espèce. Dans les années soixante, il avait débuté comme usurier dans le quartier new-yorkais de Queens en s'appuyant à la fois sur *Cosa Nostra* et sur la mafia juive dont il était devenu le grand argentier. À présent, c'était un des plus gros manipulateurs de fric de la côte Est. En plus du recyclage de l'argent de la drogue, il palpaient régulièrement des ristournes colossales sur des marchés confidentiels de matériel stratégique à destination des pays arabes et d'Israël. Le hic, pour le F.B.I., c'était qu'il était intouchable. Chaque fois qu'une enquête sur ses agissements avait été lancée, des pressions politiques avaient joué et les dossiers avaient fini aux oubliettes. Son nom figurait pourtant sur la liste de Douglas Gardner.

— Je n'étais pas dans le coup, gémit le gros homme. Je... Comment pourrais-je vous convaincre ?

— Où est Sam Ritter en ce moment ?

— Je crois qu'il n'est pas à New York.

— Tu crois ? grinça Bolan.

— Il devait venir à Washington pour une réunion. Ça se pourrait qu'il y soit déjà, mais j'ignore où il est descendu.

Sandweiss ne se mouillait pas beaucoup, mais l'Exécuteur en avait assez entendu. Il n'était d'ailleurs pas venu chez le gros banquier véreux dans l'espoir d'obtenir des renseignements précis. Son plan était différent.

Le regard délavé du banquier était fixé avec horreur sur le cadavre d'Hendricks qui répandait son sang sur la belle moquette.

Bolan le considéra avec mépris. En plus de ses malversations financières, Joss avait mené à la ruine quantité de gens qui lui avaient confié leurs intérêts et était responsable de la faillite de nombreuses sociétés rachetées ensuite pour des sommes dérisoires.

Il n'éprouvait aucune pitié pour ce genre d'individu, mais le temps n'était pas encore venu de solder son compte. Sandweiss l'ignorait pourtant.

— Si vous me tuez, vous aurez tous les flics de la ville sur le dos, argua-t-il d'un ton plaintif.

— Je te laisse une chance. Casse-toi de la combine.

— Vous... Vous allez me...

— Tu as intérêt à faire vite.

— Vous n'allez pas me...

— Tu n'auras pas une troisième chance. Tourne-toi.

Un rictus de peur sur ses lèvres grasses, Sandweiss obtempéra lentement. La crosse du Beretta percuta durement sa nuque et il lâcha un gros soupir rauque en s'affaissant.

L'Exécuteur s'affaira durant quelques secondes à placer un bug H.F. sur la ligne téléphonique, fouilla ensuite le banquier et confisqua le portable G.S.M. qu'il trouva dans une de ses poches, puis il vida les lieux.

Une minute plus tard, il s'installait dans la Buick, allumait un petit récepteur H.F. et se tenait à l'écoute. L'attente fut de courte durée.

« — Tony, c'est Joss.

— Ouais. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je n'arrive pas à joindre Sam, j'ai l'impression qu'il se débène. Je suis dans les grosses emmerdes.

— Je t'écoute.

— Je viens d'avoir une visite.

— Qu'est-ce qui se passe, Joss, de quelle visite parles-tu ?

— La grande pute tout en noir. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Quoi !

— Tu as bien entendu. Il est venu chez moi, il a, heu... rayé Greg et deux de ses gars et il m'a menacé.

Un temps passa, puis :

— Il t'a... seulement menacé ?

— Je suis certain que ce fumier était venu pour me descendre. Mais il m'a posé des tas de questions sur le fric que je me suis fait, surtout en septembre 2001. Tu piges ?... Je pense l'avoir persuadé qu'il faisait fausse route à mon sujet. En tout cas, il s'est contenté de m'assommer et il s'est barré.

— Tu veux dire que tu as réussi à l'endormir ?

— Si je suis encore en vie, c'est que j'ai été assez convaincant. Qu'est-ce que tu t'imagines, Tony ?

— D'habitude, il ne fait pas de cadeau.

— Tu parles d'un cadeau ! Je vais me barrer vite fait, ce n'est plus tenable cette situation. Tu devrais prévenir les autres.

— Ouais... D'où m'appelles-tu ?

— De chez moi.

— Sur ta ligne fixe ?

— Je pensais t'appeler sur mon portable, mais je ne l'ai plus, je crois qu'il me l'a piqué. Écoute, Tony...

— T'es con ou quoi ? Raccroche ! Raccroche, merde ! »

La conversation cessa, l'Exécuteur éteignit le récepteur et lança le moteur de la Buick. Il y avait un Tony sur sa liste, un certain Tony Shalazar qui était un important agent de coordination entre la N.S.A., à Fort Mead, et les mercenaires du Fencen.

Ainsi, la *National Security Agency* n'espionnait pas seulement les citoyens américains et ceux des autres pays, elle trempait aussi dans le complot, du moins certaines de ses grosses pointures.

CHAPITRE XVII

L'Exécuteur venait d'arrêter la Buick à proximité d'un immeuble résidentiel de Jefferson Village. Il appela un numéro en mémoire sur le téléphone portable confisqué à Sandweiss :

— Steve ? fit-il.

— Heu, oui. Qui le demande ?

— Bob, un ami de Joss.

— Joss qui ?

— Sandweiss.

— Ah ! On a des nouvelles ?

— Oui, et ça se présente très mal.

— Comment ça ?

— Quelqu'un a essayé de le rayer. Vous comprenez ?

— De le...

— Il a failli y passer.

Le correspondant marqua un temps, et Bolan entendit son souffle précipité dans l'appareil.

— Mais... qui ?

— La combinaison. Vous voyez de quoi il retourne ?

— Merde !

— Joss a été salement secoué, il nous a demandé de vous prévenir.

— Oui, je vois.

— Ce n'est pas tout. Jordy a eu de la visite.

— Est-ce qu'il aurait aussi...

— Oui. Pour lui, ça s'est très mal passé.

Un nouveau silence s'installa sur les ondes. Bolan reprit :

— Vous êtes chez vous ?

— J'allais partir.

— Vous feriez bien. Et prévenez vos contacts. Demandez des consignes à Tony.

— Tony, heu...

— Shalazar, évidemment. Vous avez ses coordonnées ?

— Bien sûr.

— Traînez pas, ça sent très mauvais. Faites gaffe à ce que vous dites.

— D'accord.

Le Guerrier coupa la communication et appela aussitôt un second numéro, tout en continuant la surveillance de l'immeuble.

— Résidence Sun Valley, annonça une voix anonyme.

— Passez-moi Kevin.

— Vous voulez parler à M. Kevin Harriman ?

— C'est bien ça, répliqua Bolan d'un ton cassant.

— Qui dois-je annoncer ?

— Dites-lui que ça concerne les événements de cette nuit ; il comprendra.

— Ne quittez pas.

Il fallut une vingtaine de secondes avant qu'une voix prudente se fasse entendre.

— À qui ai-je l'honneur ?

Bolan éluda abruptement :

— Nous avons de gros soucis, Harriman. Plusieurs d'entre nous ont eu des accidents graves, si vous voyez ce que je veux dire.

— Non, je ne vois pas... De quoi s'agit-il ?

— Ne finassez pas. Jordy a été supprimé d'une certaine liste ; Joss a eu tout juste un peu plus de chance, et nous pensons que ce n'est pas terminé. Est-ce que vous me comprenez ?

— Vous dites que Jordy...

— Oui. Pour lui, c'est définitif.

— Je comprends... Qui aurait fait une telle chose ?

Bolan ricana.

— Voulez-vous un dessin ? Ce type nous a déjà occasionné beaucoup de casse et il ne s'arrêtera pas là.

— Bon, heu... Que suggérez-vous ?

— À votre place, je prendrais de la distance. Mais c'est votre problème.

— Je devrais prendre, heu, des contacts.

— C'est aussi mon avis, mais faites vite. Attention au téléphone.

— Je sais.

L'Exécuteur raccrocha sans plus attendre pour observer le véhicule qui venait de sortir du parking souterrain de l'immeuble, une Mercedes blanche qui glissa silencieusement dans l'allée pour rejoindre la nationale. Il identifia le conducteur comme étant l'homme qu'il avait précédemment appelé :

Steve Hartzel, un ex-secrétaire d'État, conseiller à la Maison-Blanche et pourri jusqu'à la moelle. Il était membre de l'ordre *Skull & Bones* et du C.R.F., ainsi que grand adepte du Bohemian Club de San Francisco. Il faisait également partie d'un réseau de pédophilie qui alimentait régulièrement certains pontes de l'administration et de la magistrature. Son implication dans les attentats du W.T.C. avait été formellement établie par Douglas Gardner. En bref, il avait intercepté et escamoté des informations capitales destinées au Conseil National de Sécurité, concernant le plan d'attaque de Manhattan.

Quant à Kevin Harriman, c'était un marchand d'armes qui bénéficiait de la protection d'éminents membres du gouvernement avec lesquels il commerçait depuis de nombreuses années. Il ne comptait plus les milliards encaissés en procurant aux pays du Moyen-Orient et de l'Amérique latine de quoi s'autodétruire. Il avait aussi contribué à l'horreur du 11 septembre en subventionnant secrètement la préparation des attentats, ainsi que la campagne médiatique visant à manipuler l'opinion publique et lui faire admettre la nécessité d'une guerre en Irak. Pour lui, l'argent n'avait évidemment aucune odeur et, en l'occurrence, il s'était agi d'un simple investissement. Chaque conflit rapportait un peu plus de gros fric dans ses caisses et dans celles de ses amis haut placés.

L'Exécuteur laissa la Mercedes s'éloigner avant de lancer un nouvel appel vers un autre comparse. Son but était de susciter la crainte et l'inquiétude chez ces individus à la conscience pourrie, puis de les conduire au bord de la panique avant de leur porter le coup décisif. C'était une tactique efficace et éprouvée.

Et si l'effroi n'était pas suffisant, il devrait pilonner leurs positions jusqu'à les contraindre à se regrouper dans une tanière commune. Il lui restait moins de quatre heures avant l'aube. C'était peu, mais il faisait confiance à l'instinct grégaire de ces charognards.

CHAPITRE XVIII

Le fracas d'une déflagration ébranla un quartier ouest d'Alexandria sur le coup de 3 heures du matin et il y eut une nouvelle explosion huit minutes plus tard à la périphérie sud de la capitale fédérale. Deux maisons appartenant à de gros bonnets du complot furent dévastées, ceux-ci ayant déjà pris le large à la suite d'appels alarmants qu'ils avaient reçus au cours de la nuit.

Bolan ne s'était pas attardé. Trouvant les demeures vides et sans aucune protection, il les avait truffées de charges de C-4 comportant des détonateurs à retard. Il avait ensuite dirigé sa trajectoire vers l'est en empruntant le Highway 295, avant de bifurquer vers Mount Rainier.

Dans l'heure qui suivit, il enclencha encore plusieurs blitz en choisissant soigneusement ses objectifs. Ses attaques furent brèves, dévastatrices, et menées avec une rigueur toute militaire.

La première cible fut une banque privée appartenant en sous-main à George Buckley, un homme d'affaires véreux de Pennsylvania Avenue qui avait ses entrées à la Maison-Blanche. La façade de l'établissement fut éventrée par un jet de grenade tirée avec le M-203, un second engin offensif pénétrant ensuite par l'ouverture béante et saccageant les installations à l'intérieur. L'opération s'accomplit en moins de quinze secondes.

Bolan n'avait pas le temps de faire dans la dentelle ni de s'occuper séparément de chaque individu figurant sur sa liste. Son intention consistait à les terroriser globalement pour les obliger à se débusquer.

Un peu plus tard, il arrêta la Buick à une trentaine de mètres d'un club privé, où se réunissaient régulièrement des huiles compromises dans des affaires de la mafia. Il y avait de la lumière dans la grande bâtisse et probablement des employés en service. L'Exécuteur ne détruisit donc pas entièrement l'édifice, mais il y occasionna en quelques secondes suffisamment de dégâts matériels pour affoler les gros combinards terrés chez eux.

Sans s'accorder le moindre répit, il se rendit ensuite dans le quartier de Rock Creek Park et s'en prit à la demeure d'une grosse tête de la mafia, un type qui se faisait appeler Vince Brandon, mais dont le vrai nom était Vito LaRocca. Il avait la haute main sur les affaires de

racket qui sévissaient dans l'État de Virginie, et louait volontiers ses troupes – une centaine de tueurs, de cogneurs et de tortionnaires –, entraînées également à provoquer des conflits sociaux, voire des émeutes, ou à commettre des assassinats politiques.

Parmi ses clients, il y avait certains personnages occultes des services secrets mais aussi de grosses légumes de l'industrie et des finances désireuses de « convaincre » leurs rivaux d'abandonner des terrains de chasse réservés. D'importants businessmen comme George Buckley et Harry Schultz avaient fréquemment recours aux services musclés de LaRocca dans toutes sortes d'affaires sordides mais particulièrement juteuses. Ces deux-là aussi faisaient partie des cibles visées par le Guerrier solitaire.

Vito LaRocca était chez lui et ne dormait pas. Protégé par une demi-douzaine de porte-flingues postés autour de sa maison, il discutait âprement avec deux hommes aux visages brutaux dans une pièce au luxe criard.

Bolan les observait à travers l'optique de jumelles de nuit. Il se doutait que la conversation portait sur les événements en cours et les mesures à prendre. Peut-être aussi LaRocca avait-il reçu l'ordre de lancer ses troupes dans les rues, avec une forte prime à la clé pour ramener la tête de l'Exécuteur. Mais celui-ci n'en avait cure. L'œil rivé à un télescope surmontant une carabine Barrett M-82, il avait un gros plan sur le visage du mafioso dont la bouche se tordait sans cesse quand il s'adressait à ses interlocuteurs. Ses petits yeux cruels ressemblaient à ceux d'un vautour à l'affût d'une proie à dévorer, impression accentuée par son nez de rapace.

Couché au faite d'une petite bute, Bolan respira lentement puis bloqua sa respiration, tandis que son index se repliait doucement sur la détente. Il y eut un gros recul, une détonation semblable à celle d'un canon, et une énorme balle de 12,7 mm partit à près de 900 m/sec vers son objectif. Une fraction de seconde plus tard, la tête de LaRocca explosa dans un jaillissement de sang. Son corps épais resta debout un instant avant de s'effondrer lentement sur lui-même, pendant que Bolan élargissait le zoom pour observer l'ensemble de la scène.

Les deux hommes qui avaient fait face au maître des lieux affichaient maintenant des mines où la stupeur se disputait à l'incrédulité. Ils s'étaient statufiés, paraissaient bloqués, comme dans un film dont on aurait arrêté le défilement. L'Exécuteur en profita pour expédier à chacun une ogive qui les transforma à leur tour en un magma sanguinolent. Repoussant la carabine de sniper, il s'empara du

lance-grenades MM-1 pour arroser ensuite la maison et le parc sur le devant, là où des hommes accouraient vivement en brandissant leurs armes.

Quatre engins explosifs de 38 mm filèrent en suivant une courbe gracieuse jusqu'à la façade de la belle demeure contre laquelle elles pèterent dans un vacarme assourdissant, leurs débris ricochant et criblant les *soldati* venus en renfort. Quatre autres encore atterrirent quasiment à leurs pieds et les soulevèrent du sol dans une succession d'explosions ravageuses.

L'Exécuteur largua les quatre dernières grenades du chargeur rotatif sur un parking herbeux où stationnaient cinq véhicules dont une Rolls bardée de chromes, les réduisant à un amas de ferrailles tordues et fumantes.

Pendant un court instant, il resta sur place à observer la scène, mais plus rien ne bougeait ni dans la maison ni à sa périphérie.

En frappant Vito LaRocca et en éliminant sa garde privée, l'Exécuteur voulait démontrer aux gros magouilleurs qu'ils n'étaient nulle part en sécurité, qu'il pouvait les éliminer à distance à n'importe quel moment, et les inciter ainsi à quitter précipitamment leurs tanières.

Brisant sans cesse sa trajectoire afin de semer la confusion et le doute quant à une possible prévision de ses objectifs, il se dirigea vers le nord avant de gagner l'ouest de la capitale. Dans la foulée, il mitrilla la villa de Bob Galano, le *capo* de Falls Church, puis il dut bifurquer vers le sud pour éviter trois voitures de police qui survenaient à grande vitesse et sirènes hurlantes, depuis l'expressway 41, le long du fleuve Potomac.

Douze minutes plus tard, il parvenait à proximité d'une autre cible, à Baileys Cross Road. Il avait parfaitement compris que les *amici* de la côte Est avaient partie liée avec certains gros bonnets de Washington.

L'une des résidences de Giorgio Piranesi était située près d'un lac, accrochée au flanc d'une colline à faible pente. L'endroit respirait le calme et la sérénité mais ce n'était qu'une impression, et l'Exécuteur, en arrivant sur place, comprit que son blitz n'allait pas se dérouler aussi facilement que prévu. Trois voitures venaient de franchir le portail de la propriété, roulant presque pare-chocs contre pare-chocs sur l'allée goudronnée en direction de la route.

Sans doute les rats quittaient-ils précipitamment le navire, estimant que le danger se rapprochait un peu trop de leur gîte, et cherchaient un abri plus sûr.

Le véhicule de tête était une B.M.W. occupée par quatre hommes,

suivie d'une Cadillac noire dont les vitres fumées interdisaient de voir l'intérieur, et un 4x4 Cherokee fermait le convoi.

Roulant tous feux éteints depuis quelques centaines de mètres, Bolan engagea la Buick dans une allée de traverse, stoppa et mit pied à terre, s'assurant un armement conséquent pour une attaque éclair.

CHAPITRE XIX

« Monsieur George » était installé à l'arrière de la Cadillac à côté de David Lucasi qui ne paraissait pas dans sa meilleure forme. Ordinairement satisfait de lui-même et volontiers arrogant, le jeune loup de *Cosa Nostra* affichait une mine lugubre. Il en voulait à Giorgio de l'avoir contraint à rester en sa compagnie alors que les autres avaient évacué la propriété depuis plus d'une demi-heure.

Le *capo* avait tenu à remplir une valise avec le contenu d'un coffre de son bureau. Du fric en grosses coupures pour près d'un million de dollars, des chemises cartonnées bourrées de documents et un livre de comptes sur lequel Piranesi consignait, de façon codée, ses opérations illégales ainsi que les coordonnées de ses contacts.

À l'avant du véhicule, assis à côté du chauffeur, il y avait Rick Tramoni, le garde du corps de Giorgio, un tueur au faciès inexpressif et aux yeux figés.

Quatre porte-flingues avaient pris place dans la B.M.W. grise qui les précédait et quatre autres occupaient le 4x4 derrière eux. La grosse Caddie était blindée et les vitres à l'épreuve des balles, ce qui ne suffisait pourtant pas à rassurer Lucasi. Il avait trop souvent entendu parler de Bolan et des saloperies dont il était capable. Il n'existait maintenant plus de doute, ce fou dangereux était en train de foutre Washington et ses environs à feu et à sang. La radio et la télé s'en étaient largement fait les échos. Lucasi le sentait, l'ordure n'était plus très loin.

C'était Joss Bossano qui, le premier, avait annoncé son intention de quitter la maison de Giorgio, une heure auparavant. Bossano était un vieux routier, il avait de l'instinct et de la perspicacité. Mais voilà, Giorgio était chez lui, sur son territoire, et il manigançait tout selon son humeur et ses seuls intérêts. Certains, dans le Milieu, le considéraient avec méfiance et suspicion, affirmant qu'il était trop vieux pour diriger les affaires de la capitale fédérale ; d'autres disaient ouvertement qu'il était devenu sénile, tout en convoitant son trône. Quelques-uns avaient payé de leur vie leurs paroles imprudentes et il y en avait qui s'étaient vus contraints de quitter précipitamment leur fief sous peine de subir un sort identique. Lucasi ne tenait pas à figurer parmi ceux-là.

Piranesi lissa ses cheveux blancs d'une main manucurée, fit un

petit bruit de bouche agacé en tapotant l'épaule de son garde du corps.

— Dis-leur d'accélérer, Rick. On n'est pas à un enterrement.

Lucasi eut un tressaillement. Il n'aimait pas ce mot-là. Pourquoi ce vieux con parlait-il toujours d'enterrements et de tas d'autres choses aussi lugubres ?

Rick Tramoni porta un talkie-walkie devant sa bouche pour appeler la B.M.W.

— Hé, Digger ! Faudrait voir à se magner le cul, on n'est pas à un enterrement !

Lucasi grinça des dents.

— Ouais, on appuie, fit l'appareil en réponse.

Devant eux, la B.M.W. prit quelques mètres d'avance, lâchant un nuage blanc dans l'allée.

— Colle-leur au cul, Ronnie, dit Rick au chauffeur.

Tandis que la Cadillac accélérail, Lucasi commença à mieux respirer, songeant que, plus il s'éloignerait de la maison de Giorgio, plus il serait en sécurité.

Il se tourna vers le *capo*.

— On ferait peut-être mieux de prendre la...

Sa phrase resta inachevée. Les yeux soudain exorbités, il vit un événement incroyable se produire à moins de quinze mètres de là. C'était la chose la plus effarante qu'il ait jamais vue. Alors que la B.M.W. allait atteindre le croisement de la route d'État, elle disparut d'un coup dans une monstrueuse boule de feu, accompagnée d'un fracas qui massacra les tympans de Lucasi malgré l'épaisseur des vitres anti-balles. Ensuite, il eut la vision de la carrosserie disloquée qui retombait au sol et rebondissait plusieurs fois pour finalement se coucher sur le côté, broyant des corps qui en avaient été éjectés.

— Doux Jésus ! s'écria Giorgio.

Le chauffeur eut le réflexe de freiner, mais Rick Tramoni le frappa du plat de la main sur la nuque.

— T'arrête pas, bordel de merde ! Fonce !

Le type lâcha vivement le frein et écrasa l'accélérateur, dut donner un brusque coup de volant pour éviter l'épave fumante de la B.M.W., et se mit à jurer tout en s'arc-boutant sur son volant. Une grêle de balles martela la carrosserie sans occasionner aucun dommage, tandis que Lucasi hurlait, hystérique :

— Tirons-nous de là, merde ! C'est le grand fumier ! On va se faire massacrer !

— Ferme-la ! La Caddie est blindée, rétorqua Giorgio d'une voix méprisante, mais où perçait cependant une sourde angoisse.

La Caddie était blindée, bien sûr, mais elle n'en fut pas moins soulevée sur un côté par le souffle brutal d'une nouvelle explosion, resta un moment en équilibre sur deux roues avant de retomber durement sur l'asphalte.

— Putain de merde ! grogna le *capo*.

Réussissant à reprendre l'axe de l'allée, le chauffeur se préparait à virer sec sur la route perpendiculaire, jouant de l'accélérateur et du frein, quand une nouvelle déflagration se produisit, et, cette fois, le véhicule bascula sur le flanc, poursuivant sur sa lancée dans un affreux grincement de tôles. Il fallut le mur d'enceinte d'une propriété pour stopper la trajectoire en furie dans un vacarme retentissant.

Giorgio Piranesi eut l'impression que son crâne avait éclaté. Il se trouvait coincé contre une portière, le corps inerte de Lucasi s'appesantissant sur lui, sa tête inclinée dans un axe beaucoup trop oblique. Comme dans un cauchemar, la cervelle en ébullition, le *capo* entendit une série de coups de feu tirés en rafales, puis encore une explosion dont la lueur inonda l'intérieur de la Cadillac couchée de guingois. Et encore des coups de feu plus rapprochés.

Le pare-brise n'existait plus. Rick Tramoni avait la tête en sang et le chauffeur semblait faire partie du tableau de bord. Jurant et sacrant, Giorgio réussit à repousser le corps de Lucasi, voulut se glisser par l'orifice béant, quand une ombre apparut au-dessus de lui. Une voix se fit entendre, comme venant de nulle part, glaciale et désincarnée :

— La partie est terminée, Giorgio. Tu la veux où ?

Piranesi sentit une boule lui obstruer la gorge. Comment était-ce possible, comment cet enfoiré avait-il fait pour arriver jusqu'à lui et liquider tous ses hommes en quelques secondes ? Il déglutit douloureusement et leva la tête, distingua les contours de la haute silhouette qui lui parut encore plus noire que la nuit.

— C'est toi, Bolan ? renvoya-t-il d'une voix cassée.

— Ouais. Tu as quelque chose à ajouter pour ton épitaphe ?

— Tu te goures, moi j'ai rien contre toi.

Il perçut un petit rire sinistre.

— Te fatigue pas, il est trop tard.

Une vague haineuse endigua subitement les pensées du *capo* qui émit un feulement et un chapelet de mots blasphématoires. Puis il se contrôla et sa voix se fit geignarde.

— Tu vas tirer sur un homme de mon âge ?

— L'âge ne compte pas, tu n'as toujours été qu'une charogne.

— Laisse-moi au moins une chance...

— Négatif, rétorqua Bolan en caressant la détente de l'AutoMag.

La tête de Giorgio explosa dans un énorme aboiement, et les déchets de son cerveau malade inondèrent l'habitable.

Se détournant du spectacle morbide, l'Exécuteur marcha rapidement dans l'allée jusqu'à avoir une vue dégagée sur la propriété du *capo*, sur laquelle il balança un chapelet de grenades, parachevant son œuvre d'anéantissement. Il tenait à ce que les autres gros complices comprennent qu'il n'y aurait aucun cadeau de sa part.

Alors que le Guerrier était déjà loin, deux véhicules de police arrivèrent en trombe sur les lieux dévastés, et quelques riverains se mirent à sortir prudemment de chez eux, ahuris et bouleversés, observant les épaves des trois véhicules entourés de cadavres.

— C'était affreux, expliqua une femme à un policier. Mon mari et moi, nous avons été réveillés par une explosion, comme si une bombe tombait sur notre maison. Il y en a eu plusieurs autres et aussi des coups de feu, comme si ça ne devait jamais finir. Et tous ces cris, ces hurlements... C'était de la folie !

— Avez-vous vu les agresseurs ? s'enquit le policier dont le regard était rivé sur la carcasse démantelée d'une imposante Cadillac.

Il ne parvenait pas à détacher ses yeux d'un corps à moitié sorti de l'habitable, à l'emplacement du pare-brise. La tête du cadavre était ouverte dans sa moitié supérieure, comme si le crâne avait explosé sous un impact énorme.

— Non, répondit un homme vêtu d'un peignoir, qui venait de s'approcher. Le vacarme était tel que j'ai tout d'abord cru qu'il y avait des dizaines de types en train de s'entre-tuer. Mais tout ce que j'ai pu distinguer, c'est une sorte d'ombre qui se déplaçait très vite en tiraillant sans arrêt et en larguant des bombes ou des grenades sur ces voitures. Oui, comme ma femme vous l'a dit, ça m'a rappelé la guerre. Pensez-vous que ça a un rapport avec les autres événements de cette nuit ?

Le policier haussa les épaules, prenant des notes sur un carnet tandis que ses collègues inspectaient les épaves démantibulées, dénombraient les cadavres et émettaient des hypothèses.

Mack Bolan pendant ce temps franchissait le pont qui enjambe le fleuve Potomac à la hauteur de Clara Barton, se dirigeant vers le nord pour rejoindre McLean où il avait laissé son gros Q.G. mobile.

Un scanner radio ronronnait à côté de lui sur le siège-passager, captant parfois des appels et des messages officiels. C'était ainsi qu'il avait pu éviter plusieurs barrages de police et de nombreux véhicules de patrouille lancés dans un incessant carrousel depuis le début de la nuit.

Un calme relatif s'installa alors dans la région secouée par ses blitz répétés. Au sein des forces de l'ordre, de même que dans le monde du Crime Organisé, on commença d'espérer que l'Exécuteur s'était définitivement replié, fuyant un champ de bataille jonché de cadavres. Mais ce n'était qu'une illusion. Pour certains, le cauchemar ne faisait que commencer.

CHAPITRE XX

Le TACOM n'était pas seulement un engin offensif. Il bénéficiait aussi d'installations techniques hyper pointues. Il avait été initialement conçu pour l'armée, à partir d'un prototype destiné à un lancement en série pour la surveillance des frontières. Par malheur pour la société privée chargée de l'étude, des manigances politiques avaient joué dans les coulisses du Pentagone et le projet avait été abandonné.

Informé de l'affaire, Bolan avait pu devenir propriétaire du prototype pour la somme de deux cent cinquante mille dollars. C'était une somme d'importance, mais, lorsqu'il avait besoin d'argent frais, il n'hésitait pas un instant à piller les coffres des *amici* ou à intercepter des convoys de fric provenant du trafic de stupéfiants ou de la prostitution.

Cinq cent mille dollars supplémentaires avaient permis de l'équiper avec les moyens les plus sophistiqués de la technologie moderne. C'était son troisième Q.G. mobile. Il avait intentionnellement fait sauter le premier à Manhattan, à l'époque lointaine où il s'était laissé convaincre par Brognola d'abandonner sa croisade contre *Cosa Nostra* pour prendre la tête d'une section anti-terroriste. Il avait alors changé d'identité et persuadé la mafia qu'il avait péri dans l'explosion.

Mais le Guerrier s'était vite rendu compte qu'il s'était trompé d'axe. Le Crime Organisé proliférait de nouveau. Il décida donc de retourner à sa première préoccupation : l'anéantissement systématique des structures mafieuses.

Le second van, conçu sur les mêmes critères que le premier, avait été détruit dans une sanglante embuscade, en Sicile, et avait failli servir de cercueil à Bolan qui s'en était sorti d'extrême justesse.

En plus de sa redoutable efficacité tactique, le TACOM troisième génération lui servait à la fois de poste de surveillance et d'écoute électronique. Quant aux radio-transmissions, l'équipement aussi avait été poussé à l'extrême. Une installation électronique ultra-sophistiquée permettait de communiquer avec l'autre bout du pays ou même l'Europe par le biais des satellites-relais, ou encore de se connecter sur les banques d'informations nationales, y compris celles du F.B.I., de la

C.I.A. et de diverses autres agences gouvernementales.

Pour la sécurité, en plus du blindage de la carrosserie, le pare-brise et les vitres latérales étaient à l'épreuve des balles ainsi que les pneus alvéolés qui équipaient les six essieux du char de combat.

L'ensemble ne pesait pas moins de sept tonnes, mais un puissant moteur Toronado développant près de cinq cents chevaux sur six roues motrices permettait d'atteindre la vitesse de 150 km/h sur route et 80 km/h en parcours tout-terrain. À bas régime, le bruit du moteur était presque inaudible, ce qui constituait un énorme avantage pour l'approche d'une position ennemie.

Le TACOM était aussi le domicile ambulant de l'Exécuteur, avec une cabine de douche, une kitchenette, ainsi qu'un module de repos de neuf mètres carrés équipé de deux couchettes. De l'extérieur, il ressemblait à n'importe quel autre mobil-home de grande capacité, avec ses autocollants et les dessins customisés ornant ses flancs.

Le gros véhicule attendait sagement dans l'obscurité d'un parking, à l'écart de McLean. À l'aide d'une télécommande, Bolan désamorça les sécurités électroniques et se rendit tout de suite dans le module opérationnel.

Il n'y avait pas de messages en attente. D'ailleurs, il n'en attendait aucun, d'autant que cinq personnes seulement connaissaient le code d'appel pour le joindre à bord du TACOM.

Ayant allumé une console de détection, il lança une série d'appels téléphoniques correspondant aux numéros à la mémoire dans les portables de Sandweiss et de Siegel. Dès qu'un contact était établi, une petite diode clignotait sur la console, attestant que la fréquence d'émission était enregistrée. L'appareil coupait alors automatiquement la liaison avant qu'une sonnerie se manifeste sur les G.S.M. distants.

Il ne fallut que six minutes pour acquérir les données essentielles à un repérage, dix autres encore pour que la machine livre les résultats.

L'Exécuteur n'utilisait pas le système de localisation des centraux téléphoniques, par trop imprécis. Il préférait de loin se servir du dispositif satellitaire auquel il pouvait se brancher à partir du TACOM, celui-là même dont se servait la N.S.A. pour espionner le monde entier à travers le réseau Echelon.

Une fois qu'il eut paramétré les éléments d'information sur l'ordinateur de navigation, une carte globale de la région s'afficha à l'écran, faisant apparaître des points lumineux éparpillés ou relativement concentrés. Un zoom lui précisa une petite étendue à environ quatre-vingts kilomètres au nord de Washington, où il y avait une forte concentration d'impacts brillants. Un nouveau rapprochement fit naître un sourire sur ses lèvres.

La zone ciblée se tenait entre Emmitsburg et Littlestown, à la frontière de la Virginie et de la Pennsylvanie, deux petits bleds distants de vingt-cinq kilomètres l'un de l'autre. L'épicentre du repérage était pratiquement à égale distance des villages, et il n'y avait aucune autre installation dans ce périmètre. C'était une planque rêvée pour y abriter secrètement des pions importants.

Effectuant un nouveau rapprochement, il cerna la zone avec une précision de moins de dix mètres. Récemment mise à jour, la carte électronique bénéficiait du relevé cadastral et l'on y voyait le tracé de ce qui pouvait être une grande bâtisse, au centre d'une large parcelle longée par une rivière.

Bolan figea l'image et la fit mémoriser par l'ordinateur. Il avait employé une tactique rodée plusieurs fois dans le passé. Il avait misé sur la mentalité et l'état d'esprit des individus qu'il traquait, les terrorisant par une succession d'attaques imprévues jusqu'à ce qu'ils n'aient plus qu'une idée en tête : fuir les zones subissant le harcèlement, pour aller s'entasser dans une unique cachette, protégée et sécurisée. Les brebis ne faisaient pas autrement lorsqu'elles sentaient un danger.

Ces types étaient des sortes de loups féroces et impitoyables, tant qu'aucune opposition réelle ne se manifestait, mais lorsqu'ils craignaient pour leur propre vie, ils se transformaient en moutons bêlants. Ils se rassemblaient alors en un troupeau craintif, implorant asile et protection à leurs ignobles protecteurs.

Durant les guerres, aussi, les gens se rassemblaient dans les abris souterrains ou les églises, priant Dieu qu'il les épargne des bombes et de la mitraille. C'était sur ce principe quasi universel que Bolan avait bâti son plan. Mais là s'arrêtait la comparaison, car la seule église que ces êtres machiavéliques pouvaient éventuellement révéler n'était autre que celle de Satan.

CHAPITRE XXI

Harold Brognola fit pivoter le fauteuil de son bureau pour faire face à l'arrivant.

— Toujours rien ? s'enquit-il.

Il avait les traits tirés et le teint grisâtre. Son cendrier était plein de mégots.

— Que dalle, répondit Frank Vitali en s'asseyant.

— On devrait l'appeler sur la ligne du TACOM.

— Laissons-lui encore un peu de temps.

Son regard se posa sur un volumineux dossier posé sur le bureau et le grand fédéral grimaça un sourire fatigué.

— On m'a apporté ça tout à l'heure, déclara-t-il. C'est tombé là comme un cheveu sur la soupe.

Il ouvrit la chemise cartonnée et poussa le dossier vers son adjoint.

— Le rapport W.T.C.

— Merde ! Comment est-ce arrivé ?

— Karen Gardner me l'a apporté personnellement.

— La femme de Gardner ?

— Non, sa fille. Il lui avait donné des consignes précises pour le cas où il lui arriverait malheur.

Vitali parcourut attentivement quelques pages et ses traits se figèrent. Il sifflota doucement.

— Bon Dieu ! C'est invraisemblable...

— C'est ce qu'on pourrait penser si on ne le connaissait pas. Ça paraît inouï, pratiquement incroyable, mais il n'y a plus aucun doute. Toutes les preuves sont compilées là-dedans. Dommage que ça arrive un peu tard.

— Pas forcément trop tard.

— Il faudrait un sacré prétexte pour être en mesure d'utiliser légalement ces papiers.

— C'est exactement ce que je pense.

— Striker ?

— Oui. C'est notre seule chance.

— L'ennui, c'est qu'il n'y a aucun contact de sa part.

Vitali se frotta le menton.

— Aux dernières nouvelles, le calme est revenu en ville.

— Ça peut avoir deux significations, soupira Brognola.

— Oui... Ou il s'est replié, ou bien...

— Ne parle pas de malheur.

— J'analyse seulement la situation.

— Il en a vu d'autres. Et je ne crois pas qu'il se soit cassé. Pour moi, il attend une occasion... J'ai eu plusieurs coups de fil de nos équipes, il semble que des tas de gens importants ont brusquement quitté leur domicile comme s'ils avaient le diable aux fesses.

— Un exode ?

— Ça y ressemble.

Il jeta machinalement un coup d'œil au petit voyant vert allumé sur le boîtier d'un brouilleur H.F. disposé sur un meuble de classement. L'appareil fonctionnait en permanence depuis que le numéro Un du *Justice Department* avait découvert un micro haute fréquence dissimulé sous son bureau.

— D'après toi, qu'est-ce qu'il fabrique ? demanda Brognola.

— Il n'a pas fait tout ce remue-ménage pour laisser tomber d'un coup. Je suppose qu'il utilise une tactique de harcèlement. Il veut sans doute les débusquer.

— Pour un coup d'estocade ?

— C'est vraisemblable.

— Ce que je n'aime pas, c'est ce silence.

— Moi non plus, mais ce n'est pas la première fois. Comme d'habitude, il nous appellera quand il en aura terminé.

— Et il nous laissera les restes ?

— Pourvu que ce ne soient pas les siens qu'on doive ramasser...

Vitali se leva.

— Je redescends au central radio, en espérant qu'il y aura du neuf.

— Prévois une intervention.

— Une équipe est maintenue en alerte et deux hélicos sont prêts à décoller.

— Il n'y a plus qu'à croiser les doigts, hein ?

— C'est tout ce qu'on peut faire, répondit-il avant d'ouvrir la porte. Ça et prier.

*
* *

L'Exécuteur avait conduit le TACOM jusqu'à la lisière d'une forêt, sur le flanc d'une petite colline. L'énorme engin de guerre se confondait avec la nuit, distant de l'objectif de plus de huit cents mètres en ligne droite.

Cela faisait une vingtaine de minutes qu'il était en place et qu'il étudiait la position ennemie à travers une caméra à infrarouges couplée à l'écran d'un ordinateur. La propriété ressemblait à un ranch. Le corps principal était une grande bâtisse à deux étages à laquelle étaient accolées deux constructions qui pouvaient être des écuries ou des remises. Aucun cheval, pourtant, n'y était visible, pas plus que le moindre animal présent habituellement dans ce genre d'installation.

Les seuls animaux que Bolan avait pu observer étaient des hyènes à visages humains occupant les lieux, aussi bien à l'intérieur de la maison principale que dans l'ensemble de la propriété. Il avait dénombré une douzaine de porte-flingues qui se tenaient un peu partout sur le devant des installations, et il calculait qu'il y en avait au moins autant sur l'arrière et sans aucun doute dans le bâtiment.

Une quinzaine de véhicules stationnaient sur une pelouse délimitée par des barrières blanches et sept autres étaient alignés le long du bâtiment principal. Des lampadaires régulièrement répartis éclairaient l'endroit, ne laissant dans l'obscurité qu'une petite construction de bois, à l'écart, et qui pouvait abriter des installations domestiques.

Une connexion électronique sur le serveur du cadastre de Baltimore avait renseigné l'Exécuteur sur le propriétaire des lieux, un certain Jacky Lovic, qu'il connaissait également sous un autre nom : Iacopo Ragusa, le caïd de la prostitution de Philadelphie, distante d'à peine cent cinquante kilomètres. Qui aurait pu imaginer que le gratin pourri de Washington était venu se planquer dans ce coin perdu à la frontière de la Pennsylvanie ?

La caméra électronique était si puissante qu'il était possible d'observer en gros plans les visages apparaissant sporadiquement derrière les vitres. Bolan avait pu mettre un nom sur bon nombre de ces visages. Certains avaient eu leurs photographies dans des magazines sur papier glacé ou dans la presse quotidienne nationale, et étaient également apparus dans des émissions télévisées. D'autres, beaucoup plus discrets, étaient connus de l'Exécuteur, qui avait

mémorisé leurs traits à partir de fiches du F.B.I. ou qui avait eu l'occasion de les observer lors de précédents blitz.

Il nota la présence de Steve Hartzel, un ex-secrétaire d'État corrompu jusqu'à la moelle, en grande discussion avec Kevin Harriman, le marchand de canons soutenu par l'Exécutif, ainsi que Robert Hoffman, un général d'état-major vendu au Veau d'Or. Il y avait aussi George Buckley, Gerald Kessinger et Griff Weinberger, trois grosses crapules du monde des affaires qui n'en gravitaient pas moins dans les hautes sphères de l'administration, ainsi que Harry Schultz, un conseiller du *Policy Board* qui avait trempé dans toute sorte d'affaires tordues pour le compte des grandes banques internationales.

Joss Sandweiss, que Bolan avait épargné pour qu'il puisse alerter ses complices, faisait lui aussi partie du rassemblement. Il discutait avec un homme au visage dur, que Bolan identifia comme étant Tony Shalazar, une barbouze en chef qui assurait la coordination entre la N.S.A. et les mercenaires du Fencen.

Il y en avait bien d'autres encore, dont les silhouettes se découpaient parfois derrière les baies vitrées, des hommes qui avaient de lourdes responsabilités dans l'organisation des événements politiques internationaux.

Ces individus avaient un point commun : à divers niveaux, ils étaient tous impliqués dans le colossal complot dont l'attentat des Twin Towers n'était qu'un épiphénomène.

Bolan n'avait pas encore aperçu le maître des lieux. Iacopo Ragusa avait peut-être prêté sa propriété, mais sans vouloir apparaître. En revanche, une tête connue se profila derrière une fenêtre, une vieille canaille nommée Joss Bossano, qui « arrangeait » la plupart des affaires entre les diverses familles de la côte Est, prélevant des impôts sur toutes les combines qu'il permettait ou favorisait.

Parmi toutes ces figures, il en était une qui retint particulièrement l'attention de l'Exécutif : Samuel Ritter. Le « gros Sam », comme on l'appelait dans les coulisses de Wall Street, pesait plusieurs dizaines de milliards de dollars, pour la plupart escroqués ou volés dans des opérations de grande envergure et nombre de sociétés qu'il s'était appropriées avec la complicité de cadres gouvernementaux. Il avait toujours eu d'étroites relations avec la mafia juive – la *Cashera Nostra*, comme on l'appelait par dérision – dont il était devenu le trésorier occulte.

D'autres encore figuraient au tableau, que Bolan ne put identifier, mais qui ne s'étaient sûrement pas rendus dans ce refuge isolé pour une simple garden-party. Tous ces individus, malgré leur indéniable importance, n'étaient que des agents de la « Fraternité luciférienne », des exécutants.

Ce qui gênait Bolan, c'était la présence de deux véhicules espacés à bonne distance de la maison. Un instant, il avait cru qu'il s'agissait de policiers, au vu des moyens radio qu'ils utilisaient régulièrement pour correspondre. Deux d'entre eux portaient des treillis. On avait peut-être réclamé une protection supplémentaire à des flics véreux. Mais le Guerrier avait changé d'avis en voyant l'un des passagers quitter l'une des voitures pour aller à la rencontre d'un homme qui venait de sortir du bâtiment. Il y eut une courte discussion, puis il rejoignit le véhicule, se présentant de face dans l'optique de la caméra, et Bolan le reconnut immédiatement. Il s'appelait Kenneth Lloyd et appartenait à la C.I.A. Grand, blond aux yeux bleus et aux lèvres minces, il s'était tristement illustré en Afghanistan alors qu'il faisait partie des *Spécial Forces* et avait été radié des cadres de l'armée pour crimes de guerre. La *Central Intelligence Agency*, où il avait des relations, était intervenue pour lui éviter d'être traduit devant un tribunal militaire et l'avait récupéré quelque temps plus tard.

Ainsi donc, les services secrets nationaux trempaient dans l'immonde cloaque. Il fallait s'y attendre, bien sûr, mais Bolan ne pensait pas rencontrer dans un même lieu des ressortissants de la C.I.A. et de la N.S.A., deux entités qui n'arrêtaient pas de se tirer dans les pattes depuis plus de quinze ans. Que faisait Kenneth Lloyd dans ce repaire d'ordures de haut vol ? Devait-il assurer une sécurité supplémentaire ou était-il là pour l'Exécuteur ?

Le Guerrier avait eu affaire à lui lors de son passage sur Santa Clara, trois ans plus tôt.

L'ex-colonel des Forces Spéciales dirigeait alors une équipe de mercenaires, des bordilles du diable qu'il avait eu sous ses ordres en Afghanistan et qu'il mettait à la disposition de la mafia.

L'affrontement qui l'avait opposé à l'Exécuteur lui avait coûté une cuisante blessure d'amour-propre, en plus de quelques égratignures, et il avait jugé plus prudent de prendre la fuite, abandonnant ses hommes sur le champ de bataille. Il pouvait donc avoir envie d'une revanche.

Quoi qu'il en fût, les dés étaient jetés. L'assaut était imminent, conditionné simplement par un appel que Bolan devait encore passer à Washington. Ensuite, le compte à rebours entrerait dans sa phase terminale.

CHAPITRE XXII

— Où es-tu ? jeta le numéro Un du *Justice Department* dans son portable. Ça fait des heures que je me bouffe les ongles.

Il eut l'impression que son cœur s'emballait à tout rompre.

— Tout près de l'objectif, Hal. C'est pour bientôt.

— Attends, attends... Dis-moi d'abord où tu es.

— Littlestown, ça te dit quelque chose ?

— Absolument rien. Tu peux être plus précis ?

— C'est à la frontière de la Pennsylvanie. Tu veux noter ?

— Une seconde...

Attrapant un post-it, Brognola griffonna une série de chiffres dont il entendait l'énumération dans l'écouteur.

— Voilà les coordonnées géographiques, précisa Bolan. Entre-les dans ton ordinateur et tu auras exactement la position.

— O.K. Je me faisais du mouron et je ne suis pas le seul. Frank a eu sa frangine au téléphone. Il paraît qu'elle a croisé ton chemin.

Bolan repensa à sa rencontre avec la rousse Eva Swanson.

— Je lui ai conseillé de dégager le terrain, grogna-t-il.

— C'est bien ce qui lui déplait. Elle a perdu sa coéquipière.

— Je sais, Hal.

— Elle est plutôt inquiète à ton sujet. Bon... Comment se présente la situation ?

— Mieux que prévu, les gros poissons sont presque tous au rendez-vous.

— Je me demande toujours comment tu arrives à faire ça, ricana le superflic du F.B.I.

— Facile. Tu cries au feu et ils se précipitent vers la sortie. Il suffit ensuite d'écouter aux portes.

L'ami Hal gloussa, alluma une nouvelle cigarette et enchaîna :

— Qu'est-ce que tu vas faire de tout ce beau monde ?

— Je n'ai pas le choix, Hal.

— Je vois... Je vais encore en prendre plein la gueule.

— Qui pourrait te faire un reproche ? On t’a bien dit de te tenir en dehors du coup.

— Et alors, tu crois que ça les fera hésiter ?

— Moi, je ne vais pas hésiter, trancha l’Exécuteur.

— Merde ! Laisse-les-moi, Striker. Fais ce que tu veux des *amici*, mais laisse-moi foutre la main sur les autres salopards.

— Tu sais bien qu’ils te fileront ensuite entre les doigts. As-tu déjà essayé d’attraper une poignée de sable ?

Brognola resta un instant silencieux, ménageant son effet.

— J’ai un nouvel élément, lâcha-t-il enfin. On a retrouvé le dossier Gardner.

Il entendit un petit rire dans l’écouteur.

— Dans les décombres de la baraque, peut-être ?

— Évidemment non. Le sénateur avait prévu qu’il pourrait être assassiné, il m’a fait porter le dossier par sa fille. En plus du rapport d’enquête, il y a plusieurs feuillets écrits de sa main, avec des noms, des renseignements d’activité, et aussi des originaux de fax. Il y a de quoi faire condamner tous ces types...

Après quelques secondes de silence, Bolan laissa tomber d’un ton peu convaincu :

— Tu crois vraiment que ça tiendra la route ?

— Oui, c’est du solide. Je suppose que ces grosses légumes se sont assuré une protection ?

— Une trentaine de *pistoleros* sont sur place. Des gus de la N.S.A. et de la C.I.A. aussi. Ça grouille de pourris de tous bords.

— Alors, l’affaire est dans le sac, il y a tous les ingrédients pour que nous puissions intervenir. Laisse-moi une heure pour coordonner l’opération.

— Dans une heure, il commencera à faire jour. Je ne peux rien te promettre.

— Bon... Disons quarante-cinq minutes.

— C’est un maxi, Hal. Mets ton chrono en marche.

— Bon Dieu, oui ! s’exclama Brognola. Je préviens Frank.

La communication s’interrompt. Il rempocha l’appareil et appuya sur une touche de l’intercom. Le timing allait être serré.

Bien qu’il ait souvent été traqué par les polices du monde entier, l’Exécuteur ne s’était jamais retourné contre les représentants de la loi, de même qu’il avait toujours soigneusement évité de faire courir des

risques aux civils. C'était une règle qu'il s'interdisait de transgresser et, lorsqu'il n'était pas absolument sûr de son fait, il dépassait l'objectif ou se repliait purement et simplement.

Mais, en l'occurrence, il n'y avait aucune place pour le doute. Les individus qu'il observait depuis près d'une heure n'étaient pas ce qu'il est convenu d'appeler des civils. Ils n'avaient d'humain que l'apparence, c'étaient des monstres capables des pires atrocités pour assouvir leur appétit démentiel de pouvoir et de fric.

Bolan les avait espionnés depuis le TACOM, captant leurs conversations téléphoniques, écoutant leurs voix apeurées, les mots orduriers qu'ils proféraient parfois pour se donner un semblant de courage, ou les ordres que certains distribuaient à des sous-fifres compromis dans de ténébreuses affaires.

Il n'y avait pas la moindre erreur. Ces vautours travestis en êtres humains continueraient de pourrir la société si personne ne les en empêchait. Ils n'avaient plus aucune raison d'exister.

Aussi, au vu des circonstances, la demande de Harold Brognola ne plaisait guère à l'Exécuteur.

À supposer qu'il parvienne à faire inculper toutes ces crapules, combien de temps celles-ci reste-raient-elles hors d'état de nuire ? Quelle serait la répercussion sur les invisibles organisateurs du complot qui distribuaient les ordres, au sommet de la pyramide ?

Des arrangements se feraient inévitablement dans les coulisses du pouvoir, il y aurait des pressions, des manigances de toute sorte visant à trafiquer les preuves. Ces êtres abjects étaient des experts en matière de manipulation, réussissant quasi systématiquement à faire passer leurs mensonges pour plus crédibles que la vérité.

L'Exécuteur se posait une question cruciale. Le rapport d'enquête qui venait de refaire surface était-il suffisamment étayé pour permettre une éradication définitive de cette racaille ?

D'une certaine façon, l'entrevue qu'il avait eue avec le congressiste permettait de répondre positivement à la question. L'homme avait fait une forte impression sur le Guerrier. Brognola, de son côté, était déterminé à prendre le relais de l'opération. Un coup de cette importance, en cas de réussite, conforterait sa position et ferait taire ses détracteurs.

« Tout compte fait, pensa finalement l'Exécuteur, je lui dois bien ça. »

Il pouvait lui offrir ces types sur un plateau. Il se dit aussi qu'il devait quelque chose à la mémoire de Douglas Gardner et de ses six collaborateurs pareillement assassinés pour avoir embrassé sa cause.

Sa décision était prise : il s'efforcerait de livrer ces pourritures

humaines à la justice. Et tant pis s'il y avait du déchet.

La tourelle lance-missiles était déjà en place sur le toit du TACOM. Elle pouvait être automatiquement réapprovisionnée après chaque tir de quatre rockets dont les ogives comportaient aussi bien des charges explosives qu'incendiaires. L'ordinateur de combat était paramétré, prêt à être activé à l'aide d'une télécommande.

Bolan consulta sa montre. Il restait moins d'une demi-heure avant l'aube. Le compte à rebours se terminait, il ne pouvait plus attendre.

S'équipant de son harnachement de guerre, il promena un regard circulaire dans le module opérationnel et vérifia une dernière fois les réglages de l'ordinateur de tir. Il se glissa alors hors du gros véhicule et s'enfonça rapidement dans la nuit.

CHAPITRE XXIII

Il n'y avait que huit cents mètres entre le TACOM et le repaire des cannibales, mais Bolan dut parcourir près d'un kilomètre et demi dans un large détour qui l'amena derrière le bâtiment principal. Pour cet ultime blitz, il s'était muni du redoutable pistolet-mitrailleur H & K MP-5 à silencieux incorporé, d'un lance-grenades M-203, de l'AutoMag « Big Thunder » et, bien sûr, de son fidèle Beretta. Le M-203 ne tirait qu'au coup par coup ses projectiles de 38 mm, mais il était plus léger et plus maniable que le MM-1 à chargeur rotatif.

L'ensemble de son armement avec les munitions en conséquence pesait pas moins de quarante kilos, mais il n'avait mis que six minutes pour effectuer le parcours. Il se tenait à présent à une centaine de mètres de son objectif, couché sur le sol humide, observant l'arrière du bâtiment où des sentinelles déambulaient nonchalamment.

Visiblement, ces types ne croyaient pas à une possible attaque. On les avait fait venir pour assurer une sécurité de routine et, dans l'esprit de leurs chefs, leur nombre était suffisant pour décourager toute tentative d'infiltration. De plus, l'isolement des lieux ne pouvait qu'être rassurant, d'autant que l'arrivée des pontes qu'ils étaient censés protéger avait été des plus discrète. Du moins le croyaient-ils.

Le moment était venu de les détromper. Saisissant la radio-commande de mise à feu des missiles, Bolan en déverrouilla la sécurité, porta son regard vers l'emplacement du TACOM noyé dans la nuit, puis il appuya résolument sur la première touche.

Instantanément, une petite lueur apparut dans les ténèbres, se muant ensuite en un trait fulgurant tandis qu'un miaulement aigu se faisait entendre. Trois secondes plus tard, une détonation fracassante se produisit au milieu des véhicules entassés sur l'herbe, broyant des tôles, projetant des carcasses métalliques à la ronde et couchant des *soldati* au sol, tandis que la plupart des fenêtres de la façade volaient en éclats.

En quelques secondes, une confusion indescriptible s'installa dans la place. Des hommes se mirent à détalier à la recherche d'un abri, d'autres se jetèrent au sol, les mains sur la tête pour se protéger des débris qui retombaient en pluie autour d'eux.

Le vacarme de l'explosion ne s'était pas encore atténué quand

deux autres oiseaux de feu percutèrent la propriété aux extrémités de la bâtisse, se transformant illico en deux énormes boules de feu étincelantes et prenant dans leur orbe plusieurs *amici* qui détalaienent en hurlant des ordres inutiles.

Sur l'arrière du bâtiment, ceux qui avaient été épargnés restaient figés dans la stupeur, ahuris et traumatisés. Puis l'un d'eux se mit à gueuler :

— Putain ! C'est une attaque à la bombe !

Un instant plus tard, il y eut un mouvement désordonné, puis une demi-douzaine de buteurs refluèrent pour s'éloigner de la maison. Bolan les vit débouler dans sa direction.

— Revenez, merde ! cria un chef d'équipe en brandissant un pistolet-mitrailleur au-dessus de sa tête. Revenez, bande d'enfoirés !

Mais les autres ne l'écoutaient pas. En pleine panique, ils détalaienent vers l'obscurité comme s'ils pensaienent y être en sécurité. L'Exécuteur se redressa et se mit sans délai à les arroser d'une multitude de 9 mm Parabellum que crachotait silencieusement le MP-5. Des corps boulaient, fauchés par la mitraille, certains poursuivaient sur quelques mètres leur course effrénée avant de buter cul par-dessus tête.

Bolan s'occupa ensuite du chef d'équipe qui se déplaçait le long de la bâtisse, en compagnie de deux flingueurs qu'il avait réussi à conserver avec lui. Ceux-là avaient compris que le danger les prenait à revers et se mirent à riposter frénétiquement, vidant leurs chargeurs avec rage dans un feu continu. Mais leur tir était aveugle et une noria de frelons brûlants les cribla aussitôt, les faisant tressauter dans une danse macabre avant que leurs corps s'effondrent dans l'herbe.

L'arrière de la propriété ainsi dégagé, le Guerrier prit le pas de course pour contourner la grande baraque, déboula près du parking improvisé où il ne vit que des épaves fumantes. Mais quelques véhicules restaient probablement encore en état de marche, garés en une file le long de la façade, bien que la plupart de leurs vitres fussent pulvérisées. Il n'était pas question qu'un seul occupant des lieux puisse utiliser l'un d'eux pour prendre le large.

Quatre grenades partirent coup sur coup sur l'enfilade de voitures qui se transformèrent en un amas de ferrailles déchiquetées, une autre encore péta contre la porte d'entrée qui vola en éclats. Bolan ensuite prit pour cible un véhicule éloigné, celui dans lequel il avait tout à l'heure repéré Kenneth Lloyd et ses acolytes, détruisit aussi la voiture d'accompagnement. Puis il arrosa copieusement les alentours avec des grenades fumigènes.

Rapidement, un brouillard épais se développa autour de la bâtisse

jusqu'à l'étage où des coups de feu pétaradaient, nerveusement tirés par des *pistoleros* retranchés à l'intérieur. Un projectile troua la combinaison de Bolan qui ressentit une brûlure fugace à l'épaule, mais ce n'était qu'une blessure en séton, sans gravité.

Après avoir largué une grenade explosive dans le hall d'entrée, il s'y introduisit et parcourut le rez-de-chaussée à la recherche d'éventuels défenseurs, ne trouva que deux cadavres qui avaient écopé des débris de sa dernière grenade. Les autres s'étaient retranchés dans les étages supérieurs. Pour les en déloger, il pressa sur une nouvelle touche de la radio-commande.

L'ordinateur de tir était paramétré pour un ciblage précis et, trois secondes après la mise à feu, le missile atteignit le toit dans un fracas de tonnerre. Au rez-de-chaussée, les murs tremblèrent, de la poussière de plâtre s'échappa de multiples fissures, et les quelques vitres qui restaient encore accrochées aux cadres des fenêtres cascadèrent bruyamment.

Lancé dans l'escalier central, Bolan atteignit le palier à l'instant où deux *amici* quittaient précipitamment une pièce, les yeux fous. Une rafale leur cisaila la poitrine, se poursuivant ensuite en direction d'un colosse qui venait d'apparaître brusquement au bout du couloir. Celui-là eut le temps de tirer deux coups de feu à la va-vite et qui ratèrent largement leur cible, avant de recevoir plusieurs projectiles dans la tête.

Reprenant sa progression, le Guerrier visita à la volée des chambres dont la plupart étaient inoccupées, à part une où il découvrit deux flingueurs embusqués derrière des meubles renversés, n'eut que le temps de se plaquer contre le mur pour éviter leur tir frénétique, puis il leur expédia une grenade qui les réduisit en une sanglante charpie.

Au bout du couloir, il retint de justesse une rafale en voyant débouler par une porte un homme gras au visage rougeaud qui sursauta violemment en l'apercevant.

— Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! s'écria-t-il, levant vivement les bras. Ces salauds me retenaient prisonnier.

Bolan avait reconnu Kevin Harriman. Le trafiquant d'armes semblait terrorisé, ses yeux roulaient fiévreusement dans leurs orbites. Il s'approcha de lui, l'assomma d'une manchette et le repoussa dans une pièce contiguë, puis il continua son avancée. Il avait déjà utilisé six chargeurs de trente cartouches chacun, tiré plus d'une quinzaine de grenades, mais il avait encore assez de munitions pour terminer le travail.

Le niveau supérieur avait subi d'importants dégâts à la suite de

l'explosion de la dernière roquette. Le plafond du palier était éventré, plusieurs poutres apparaissaient à travers les revêtements disjoints et les cloisons étaient striées de larges fissures.

Bolan s'était attendu au feu nourri qui se déclencha dès son apparition. Un rapide pas en arrière le mit hors de portée et il renvoya la mitraille en tirant à la fois avec le MP-5 et l'AutoMag dont les monstrueux aboiements déclenchèrent un effet de panique qui lui fit gagner quelques secondes. Se démasquant brusquement, il vida la moitié d'un chargeur du MP-5 dans l'enfilade du couloir, vit trois *soldati* se tordre de douleur avant de s'effondrer, tandis qu'un quatrième battait précipitamment en retraite, rejoint par une nuée d'ogives de 125 grains qui le clouèrent au mur.

Plus loin, il découvrit deux hommes planqués dans une salle de bains dont il venait de faire sauter la porte. Joss Bossano était livide. Adossé contre la paroi de la douche, il tenait un automatique 7,65 qu'il braquait sur la porte d'entrée. Il fit feu aussitôt, mais ses balles ne rencontrèrent que le vide, juste avant que la grande silhouette noire de l'Exécuteur apparaisse une fraction de seconde pour lui délivrer son message de mort. Son corps de vieux salopard s'affala dans un jaillissement de sang épais. Tony Shalazar, lui, lâcha vivement son arme et leva les bras en s'écriant :

— Ne faites pas ça, Bolan ! Je suis un agent de la N.S.A.

— Je sais qui tu es : un ripou ! lui renvoya Bolan en lui expédiant une pastille silencieuse de 9 mm dans les narines.

Enfin, il trouva ceux qu'il cherchait dans un grand living donnant sur l'arrière du bâtiment. Ils étaient près d'une vingtaine, agglutinés autour d'une table tout en longueur, la mine défaite, silencieux et atterrés. L'Exécuteur considéra un instant ce ramassis d'immondes cloportes qui passaient aux yeux de la société pour d'honorables citoyens. Se sentant piégés au gîte, dans l'ancre de leurs complices mafieux, ils s'attendaient peut-être à être pris en pitié. La lâcheté marquait leurs visages.

Quelques secondes s'écoulèrent sous le regard implacable de l'Exécuteur qui les observait avec dégoût. Et l'un d'eux, subitement, prit la parole.

— Enfin !... Quelqu'un est venu nous libérer ! C'est le gouvernement qui vous envoie ?

C'était un grand sec d'une cinquantaine d'années qui arborait une décoration à la boutonnière de sa veste. Son regard délavé quêtait une réplique qui ne vint pas et il insista :

— C'est vrai, n'est-ce pas, vous êtes venu nous délivrer ?

De qui ou de quoi pouvait-on délivrer ces types, songea Bolan,

sinon de leur propre pourriture ? Il décrocha de son ceinturon deux grenades cylindriques qu'il dégoupilla et balança dans la salle, retenant immédiatement sa respiration. Dans le début de panique qui s'ensuivit, il y eut deux petites explosions molles et le protoxyde d'azote contenu dans les enveloppes se répandit instantanément dans l'atmosphère. Quelques secondes plus tard, plusieurs hommes commencèrent à éprouver les premiers symptômes du gaz de combat, se mirent à tituber et chanceler avant de s'effondrer massivement.

Bolan sortit et referma la porte derrière lui. L'effet narcotique du gaz persisterait pendant près d'une demi-heure. Suffisamment longtemps, il l'espérait, pour que les troupes de Brognola débarquent dans les lieux et prennent les choses en main.

À présent, il était temps de décrocher et de prendre de la distance, le jour n'allait pas tarder à poindre.

Plusieurs épaves de véhicules flambaient devant la façade, leurs flammes répandant des lueurs dansantes alentour. Du brouillard artificiel, il ne subsistait que quelques nappes stagnantes. Un bruit répété de démarreur se faisait entendre, quelque part du côté de la petite bâtisse en béton dans laquelle ronronnait un moteur ou un groupe électrogène. Les deux *amici* qui tentaient de mettre en marche une Mercedes au pare-brise éclaté se retournèrent brusquement à l'approche de l'Exécuteur, et firent feu plusieurs fois sur le vide avant de se faire découper en pointillés par une rafale de 9 mm.

Il subsistait encore un foyer de résistance à l'intérieur du petit bâtiment excentré. Trois types accroupis déclenchèrent une fusillade à laquelle l'Exécuteur mit un terme en faisant exploser une grenade au milieu de leur groupuscule hargneux.

Enfin, le silence retomba. Un silence relatif, épais, dans lequel semblait subsister une sourde vibration. Autour de la maison sinistrée, des corps gisaient dans toutes sortes de positions. Des corps parfois démembrés, d'autres apparemment intacts, vus de loin, mais qui avaient été criblés d'éclats. Quelques agonisants gémissaient, et leurs plaintes ajoutaient encore à la lugubre sensation qui planait au-dessus du champ de bataille.

Bolan délivra quelques bruyants coups de grâce puis s'éloigna rapidement.

CHAPITRE XXIV

Une lueur blafarde commençait à poindre à l'horizon, mais les ténèbres baignaient toujours la forêt et la zone dans laquelle stationnait le char de guerre. Bolan avait pris des repères et progressait régulièrement. Il commençait à ressentir la fatigue du combat et son épaule blessée émettait de douloureux élancements.

Il estimait être parvenu à proximité du TACOM quand son instinct le mit en alerte. C'était une sensation à la fois physique et mentale qui l'assaillait avec force. Tous ses sens en éveil, il s'arrêta, sonda l'obscurité environnante et eut soudain la certitude du danger.

Ce fut à l'instant précis où il s'accroupit au sol que le premier coup de feu claqua, immédiatement suivi d'un autre, et il sut qu'il avait été touché à la poitrine. Roulant alors sur lui-même, il atterrit contre une petite butte herbeuse derrière laquelle il se retrancha. Il y eut de nouvelles détonations et il aperçut les petites flammes au départ des coups. Dans les ténèbres, il ne pouvait estimer la distance mais c'était très proche, peut-être cinquante ou soixante mètres.

Se référant aux courtes flammes aperçues, il renvoya le feu avec le MP-5, entendit un cri attestant qu'il avait fait mouche, expédia ensuite la totalité du chargeur qu'il remplaça immédiatement. Analysant brièvement la situation, il conclut qu'un tir aussi précis, en pleine obscurité, ne pouvait se faire qu'à l'aide d'un système de vision nocturne, Startron ou casque à infrarouges. Glissant alors une charge éclairante dans la culasse du M-203, il visa la zone d'où était partie l'attaque et appuya sur la détente.

Une lueur éblouissante jaillit d'un coup, découpant durement les ombres autour de l'impact, et Bolan vit distinctement trois silhouettes en treillis dont une allongée au sol. Les deux tireurs debout étaient en effet équipés de casques Startron qui donnaient à leurs visages l'aspect de mufles de cochons. Mais cet équipement spécial constituait maintenant un handicap, l'éclatement de la grenade les ayant temporairement aveuglés, et leurs derniers projectiles s'envolèrent vers le ciel.

L'Exécuteur caressa immédiatement la détente, lâchant en continu une rafale qui changea les deux tireurs en pantins désarticulés avant de les projeter à terre. Pour faire le compte, il arrosa le périmètre où

ils se tenaient, s'élança ensuite pour franchir la cinquantaine de mètres qui l'en séparait, et vérifia que ses coups avaient porté au but. Deux des flingueurs étaient morts. Il leur ôta les casques et les examina dans la lueur faiblissante de la charge de magnésium.

L'un d'eux était Kenneth Lloyd. La planche pourrie des *Spécial Forces* et de la N.S.A. avait cru avoir sa revanche, mais il avait encore raté son coup et, cette fois, définitivement. Sans doute avait-il compris en voyant les trajectoires des missiles tirés à partir du TACOM. Il s'était alors rendu sur place avec deux de ses spadassins et avait tendu une embuscade. Il s'en était fallu de peu qu'il réussisse.

Le blessé était un jeune gars au visage tordu par la souffrance. Il avait pris une balle dans la cuisse et l'artère fémorale était vraisemblablement touchée. Bolan confisqua le P.M. Colt tombé à son côté et lui lança un trousse médicale d'urgence ainsi qu'une mini-torche électrique.

— Fais-toi un garrot, lui dit-il laconiquement avant de s'éloigner.

Il n'était plus très éloigné de son char de guerre quand le ronronnement caractéristique d'un hélicoptère retentit dans la nuit. Peut-être était-ce une première équipe de fédéraux, les autres arrivant sans doute par la route. Il lui fallait s'éloigner au plus vite avec le TACOM. Ni Brognola ni Vitali ne pourraient rien pour lui s'il se faisait prendre dans la nasse à l'arrivée des troupes de G'men.

Il eut d'un coup conscience que l'hélicoptère était beaucoup plus proche que ce qu'il avait d'abord cru. De plus, d'après le ronflement feutré, il volait en mode silencieux. Le F.B.I. n'utilisait pas ce type d'appareil. Marchant plus vite, il commença à discerner la masse sombre de son lourd véhicule, pensa un instant que la barbouze de la N.S.A. y avait posté des sentinelles, mais rejeta cette idée. Le début de la fusillade les aurait fait accourir aussitôt, d'autant plus vite qu'il y avait probablement une prime pour l'élimination de l'Exécuteur.

Subitement, le faisceau d'un projecteur troua la nuit et découpa un grand cercle de lumière sur le sol, dévia ensuite rapidement pour éclairer les corps étendus dans l'herbe, une cinquantaine de mètres en aval. Bolan vit le jeune type blessé faire un signe avec son bras en direction de l'appareil. Un temps mort passa puis un crépitement jaillit de l'hélicoptère et le corps du gars s'agita de violents soubresauts, s'arc-bouta et retomba finalement inerte.

Les mâchoires serrées, l'Exécuteur avait enregistré toute la scène. Les fédés, évidemment, n'étaient pour rien dans ce qui venait de se produire. Immédiatement, il tira une nouvelle charge éclairante, visant le sol à l'aplomb du projecteur. Dans l'éblouissante clarté qui survint aussitôt, il eut une vision précise de la scène et de ses composantes. C'était bien ce qu'il soupçonnait, un Bell Ranger peint

en noir avec un revêtement antireflet, sur lequel figurait une étoile stylisée à huit branches. Une silhouette en combinaison noire dépassait de la carlingue dont on avait ôté la porte, et brandissait un fusil d'assaut M-16. L'appareil était sans doute équipé d'un dispositif de détection à infrarouges.

Il n'y avait nulle ambiguïté dans la démarche. Les choses tournant mal, on avait envoyé une équipe de mercenaires du Fencen pour nettoyer le terrain, afin d'effacer toute trace de connivence entre les services secrets nationaux, la mafia et les tenants de l'immense magouille. Les morts ne parlent pas, bien sûr, ils ne peuvent donc contredire une version des faits maquillée pour les besoins de la cause.

Peut-être d'autres appareils du Fencen se tenaient-ils en attente, à distance, prêts à décoller pour venir en renfort. L'Exécuteur n'avait plus le temps de se replier avec le TACOM. Il allait devoir affronter l'hélico de la mort tombé du ciel en tapinois.

En quelques secondes, le Bell Ranger arriva sur lui, s'arrêta dans un lourd balancement, et le faisceau du projecteur l'inonda de lumière alors qu'il cadrait le tireur dans les réticules du MP-5. Les deux rafales se croisèrent, quasiment inaudibles mais meurtrières, et Bolan vit l'homme en noir lâcher son arme, lever les bras en l'air et tomber lourdement hors de l'habitacle. Mais il venait lui-même d'être touché à la cuisse. Sa jambe gauche ploya brusquement, puis il se sentit plaqué au sol par une force invisible.

Une vibration sourde s'installa dans sa tête. Il avait la sensation d'être paralysé et sentait ses forces se diluer rapidement. Ce n'était pas seulement physique, quelque chose agissait puissamment sur son mental, tendant à neutraliser ses perceptions et à bloquer ses pensées. Une forme de conscience subsistait pourtant encore en lui malgré la tétanie qui le submergeait. C'était comme une veilleuse tapie tout au fond de son être, et il eut une pensée fugace, la compréhension instinctive de ce qui pesait sur lui comme une chape de plomb. Ces salauds lui envoyaient des ondes ELF. Il subissait un champ de force semblable à ceux qu'utilise le système HAARP et il n'allait pas tarder à griller de l'intérieur. Il lui fallait réagir vite. Ce n'était plus qu'une question de secondes.

Bandant toute sa volonté, serrant les dents à les faire craquer, il pivota d'un coup sur lui-même, faillit hurler de douleur quand il prit son appel pour se projeter sur le côté. Plusieurs bonds successifs l'éloignèrent d'une dizaine de mètres et la pression se fit moins forte. Haletant, il se laissa tomber à plat ventre et engagea une grenade dans le M-203, appuya la crosse de l'arme contre le sol puis dirigea le tube vers le Bell Ranger.

Il entendit à peine le départ du coup mais vit l'appareil sombre se

transformer subitement en une éclatante lueur blanche, quasiment insoutenable. Il n'avait pas eu le temps de choisir une grenade offensive, avait involontairement utilisé une charge éclairante au magnésium, mais le résultat était équivalent. Le Bell Ranger se mit à danser sur place avant d'entamer une chandelle au terme de laquelle il décrocha puis plongea vers le sol où il se désintégra dans un jaillissement de débris métalliques. Des flammes s'élevèrent ensuite, rongant ce qui subsistait encore de matière combustible et de corps démembrés.

Bolan roula sur le côté, s'affaissa sur le dos, lâchant le M-203. Il ne ressentait plus la douleur de ses blessures, mais il avait l'impression de se diluer dans le néant. Ses forces le quittaient. D'étranges sonorités cristallines retentissaient dans sa tête. Était-ce cela, l'approche de la mort ? Une petite parcelle de son être s'accrochait pourtant à la vie, impression ténue, infime. Puis il eut la sensation d'une étrange dichotomie qui s'opérait à son insu. Il était étendu par terre, dans l'herbe humide, mais, en même temps, il flottait au-dessus du sol. Alors que ses yeux ne percevaient plus que de vagues lueurs d'incendie à travers un brouillard cotonneux, son corps immatériel voyait le décor alentour baigné d'une étrange lumière orangée, avec ses détails et son relief.

Deux points lumineux se mirent bientôt à grossir dans le ciel, accompagnés d'un gros bourdonnement qui allait en s'amplifiant. Le Fencen envoyait de nouvelles équipes de tueurs. C'était la fin. Bolan se sentait incapable de la moindre réaction, il songeait que cela devait arriver, que personne n'est éternel, surtout pas lui qui n'avait cessé de mettre sa vie en jeu dans une guerre impitoyable et sans cesse renouvelée. Mais qu'était-ce, la mort ? Un état de transition avant une autre vie, ou n'y avait-il que le néant ?

Ses pensées s'amenuisèrent et un tourbillon emporta le reste de sa conscience.

Il ne sut jamais combien de temps il était resté sans connaissance. Il avait seulement la notion que quelqu'un se penchait sur lui et lui parlait, le secouait sans ménagement.

— Réveille-toi, Striker ! C'est pas le moment de lâcher la rampe. Tù vas te réveiller, merde !

Les mots arrivaient difficilement jusqu'à son cerveau. Il les entendait mais les comprenait mal. Pourquoi voulait-on qu'il se réveille ?

— Te laisse pas aller, Striker ! Debout, soldat ! Debout, merde !

Puis il sentit son cœur battre dans sa poitrine. Il avait froid. Il

avait mal. Il ne savait pas où il était.

Enfin, un voile se déchira. Ses yeux voyaient de nouveau. Et il comprenait ce qui se disait autour de lui.

— Ça y est, Eva, il revient ! déclara une voix d'homme.

Bolan voulut se redresser, mais il était trop faible et ne put que relever légèrement la tête. Eva Swanson se tenait au-dessus de lui, la jupe retroussée, les jambes de chaque côté de son corps, et le fixait avec anxiété.

— Ça va, articula-t-il difficilement. Ça va.

Le visage de la jeune femme était baigné de larmes. Son Rimmel avait coulé sur ses joues et elle l'étala un peu plus en s'essuyant d'un revers de main.

Grimaçant un pâle sourire, il souffla :

— C'est vrai, tu es toujours aussi sexy. J'aime beaucoup ta position.

Elle lui rendit son sourire, rétorqua dans un sanglot :

— Espèce de sale con !

Puis elle se releva et un autre visage connu se pencha sur l'Exécuteur.

— On va t'évacuer, déclara Frank Vitali. Faudra seulement que tu tiennes le coup jusqu'à l'hosto.

— Pas question d'hosto, rétorqua Bolan.

— C'était une façon de parler, on a un toubib sur qui on peut compter.

— Le TACOM ne peut pas rester sur place, Frank.

— T'inquiète pas pour ton gros veau, il est déjà en route pour la Pennsylvanie.

— Qui s'en occupe ?

— Quelqu'un de chez nous, j'ai trouvé sur toi la télécommande pour débloquer les sécurités.

— Encore quelqu'un sur qui on peut compter ? ironisa Bolan en grimaçant.

— Oui. L'agent Norton. Tu l'as passablement impressionné à Dulles Airport.

Le regard du Guerrier se porta ensuite au-delà de l'agent fédéral. Il vit deux vieux amis qui le dévisageaient et leur présence lui réchauffa le cœur, Cass et Jackson. Eva Swanson les avait amenés en renfort. Elle-même avait pris les devants malgré les recommandations qu'il lui avait faites.

ÉPILOGUE

Un hélicoptère était en attente, mais celui-là était peint aux couleurs du F.B.I. Des mains le soulevèrent et le portèrent dans la cabine, sur la banquette arrière. Les longues pales se remirent à tourner dans un staccato bruyant, et Vitali fixa un casque radio sur la tête de l'Exécuteur pendant qu'Eva Swanson ouvrait sa combinaison de combat, une trousse médicale à la main.

— T'as fait un sacré boulot, dit l'agent fédéral. Mais tu nous as foutu les jetons.

— Les grosses légumes...

L'ami Franck comprit et enchaîna aussitôt d'un ton joyeux :

— Une première équipe est déjà en train de s'occuper de ces gus, ils ne pourront pas s'en sortir par un tour de passe-passe. Hal s'est juré de les faire condamner, il a toutes les preuves voulues.

— À condition qu'il garde la main sur l'affaire.

— Il est arrivé avec le second hélico, il a tenu à diriger lui-même l'opération.

Vitali s'interrompit pendant que la jeune femme enfonce l'aiguille d'une seringue dans la cuisse de Bolan. Il reprit ensuite :

— On a trouvé le corps de Kurt Howlett au milieu de la nuit. C'est un flic d'Alexandria qui l'a découvert sur un trottoir après avoir entendu des coups de feu. Ses commanditaires ne lui faisaient évidemment plus confiance... Pas loin de toi, en arrivant, on a vu ce qui ressemble aux restes d'un hélico, c'est toi ?

Bolan hocha doucement la tête.

— Un appareil du Fencen.

— Ces salauds étaient donc vraiment dans le coup...

— La C.I.A. et la N.S.A. aussi.

— Merde. Drôle de fraternité !

— Celle du dieu aux pieds fourchus.

— Ça a été dur, hein ?

— Pas plus que les autres fois. Je survivrai.

Mais il savait que ce n'était pas tout à fait vrai.

Cette fois, le guerrier solitaire avait bien failli y passer et il pouvait remercier ses amis de leur fidélité.

Un peu plus tard, de nombreux points lumineux furent visibles au sol, à travers la bulle de l'appareil. Le pilote annonça :

— On y sera dans dix minutes.

— Un havre de grâce, dit Eva Swanson.

« Havre de Grâce » était le nom de la ville où ils transportaient l'Exécuteur, plutôt un grand village où il y avait un cabinet chirurgical tenu par un ami de Brognola.

— Comment sont ses blessures ? s'enquit John Cassiopea en se retournant sur son siège.

— Celle de sa poitrine est la plus inquiétante, mais je ne pense pas que le poumon soit touché. En tout cas, il lui faudra quelques semaines avant d'être sur pieds.

Se penchant vers Bolan, Eva s'aperçut qu'il s'était endormi. Ses traits s'étaient détendus. Elle lui prit la main pour vérifier son pouls. Tout allait bien. Refoulant un petit spasme nerveux, elle se détendit. Une affreuse sensation s'était emparée d'elle lorsqu'elle avait aperçu le grand corps du Guerrier allongé dans l'herbe, apparemment sans vie. Elle avait prié Dieu pour qu'il ne meure pas, elle l'avait même insulté et menacé, s'acharnant à vouloir de toutes ses forces qu'il revienne à lui.

Elle ressentait encore une intense émotion, bien qu'il soit hors de danger, et s'en voulait d'être impuissante à arrêter ce diable de type dans sa course effrénée sur le fil du rasoir. Elle avait d'abord pensé qu'on ne combat pas le mal par le mal, que cela ne menait à rien sinon au chaos. Mais non, se disait-elle à présent, le chaos était ce que les criminels voulaient faire de la société, un monde soumis à leur volonté, à la démente et la perversion.

Elle eut aussi une pensée pour tous ceux qui, par le passé, s'étaient battus pour que la vérité éclate au grand jour et qui en étaient morts. Pour que d'autres ne meurent pas inutilement.

Mack Bolan était couvert de blessures, mais il s'en remettrait. Il croyait à la vérité, à la droiture et aux sentiments humains. C'était grâce à cette conviction qu'il tenait le coup depuis si longtemps.

Il savait que, s'il cessait d'y croire, il n'aurait plus de raison d'être et partirait alors pour de bon.

Eva ne voulait pas qu'il parte, pas plus que Frank, Hal et tous ceux qui avaient foi en lui. L'Exécuteur avait encore du travail à faire sur cette planète en folie.

Il trouverait plus tard, beaucoup plus tard, le temps de mourir.